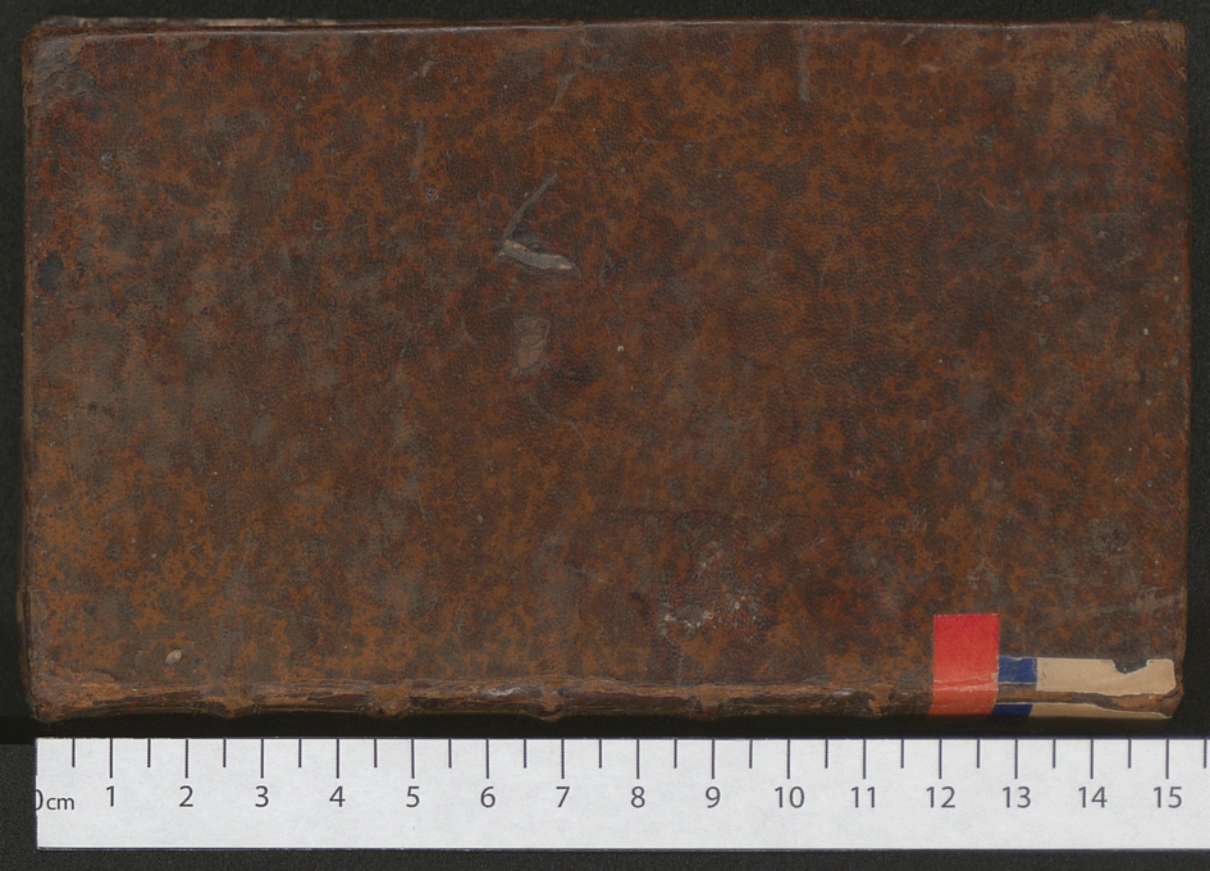

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15

HISTO

EXT R

B. P

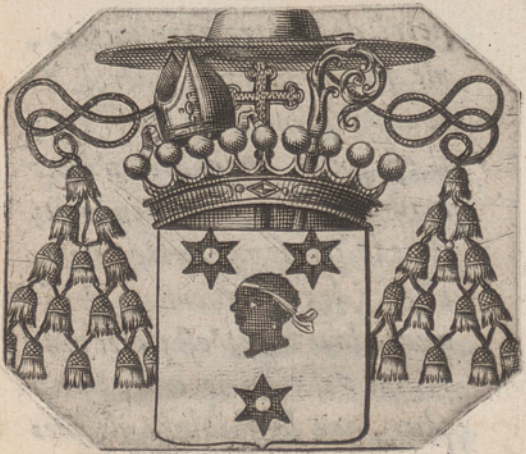
Resp Pf XVII - 514

NOVVELLE HISTOIRE ET EXTRAORDINAIRE D'UNE FILLE QUI vit encore, du Dioceſe d'Agen; laquelle a Vomi pluſieurs horribles Animaux acatiques, en vie, & de diferente eſpece : expliquée par des raiſonnemẽs nouveaux & Phiſiques.

Par P. MONTRESSE Mre és Arts & Docteur en Medecine, de l'Univerſité de Toulouſe.

A TOULOUSE,
Chez la Veuve de P. Rey, Imprim.
M. DC. LXXXXV.

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
L'ILLUSTRISSIME & REVERENDISSIME
CHARLES LE GOUX
DE LA BERCHERE
ARCHEVESQUE D'ALBY.

MONSEIGNEUR,

La passion que j'ay de vous témoigner combien je suis pe-

netré de vôtre rare merite, me fait prendre la liberté de vous presenter cét Ouvrage; il est petit, mais s'il n'étoit mauvais que par cet endroit; il ne le seroit pas extrememẽt; en fait de raisonnement phisique la brieveté n'est pas le plus grand défaut; je crains bien plus, que la foibleße de mes expreſſions, l'irregularité de mon ſtile, & le peu de connoiſſance que j'ai de la langue Françoiſe ne le faſſe mépriſer de VÔTRE GRANDEUR, Elle qui poßede, avec une ſcience profonde de la Theologie, de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, des Peres, des Conciles;

celle des belles Lettres, des Langues, & du droit Canonique, éfet merveilleux d'un esprit également vif, & penetrant, qui se fait jour par tout; & d'une memoire prodigieuse, à laquelle rien ne peut échaper. Ce n'est pas aussi vôtre approbation que je demande. MONSEIGNEUR, je me rends moi-même justice, j'avouë de bonne-foy, que je ne la merite pas, ce que je souhaite, c'est que vous pardonniez un temeraire, qui a eu la hardieße de chercher pour un si petit sujet, la protection, d'un nom si Glorieux que l'est le vôtre MONSEIGNEUR, plus par

l'Eclat que vous lui dõnez, que par celui, qu'il a receu de vôtre Maison, Illustre par son Ancieneté, par son Rang, par ses Alliances, & par tant de grands Hommes, qui en sont sortis. J'espere avec d'autant plus de raison, que vous ne me refuserez pas cette grace, que vous étes vous-mime, cõme la cause de mon entrepris; c'est en éfet vôtre bonté extreme, aimable dans un particulier, mais admirable dans un des plus grands Prelats de l'Egliſe; qui faisant les delices & la felicité de tout un peuple, m'a fait prendre aussi cette liberté, en m'inspirant le dessein

de vous döner ici des marques de mon inviolable ſoûmiſſion, & du tres-profond reſpet, avec leſquels je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR

Le tres-Humble & tres-Obeïſſant Serviteur.

MONTRESSE

Des Chapitres contenus en ce Livre.

Chapit. I. Où on demontre quelques obstacles, qui nous empêchẽt de decouvrir la verité dãs les Phenomenes phisiques. On y propose quelques moiens utiles ; pour s'en faciliter la decouverte, page 1.

*Chap. II. Dans lequel on explique plusieurs erreurs des anciens Philosophes, dans le sentiment des modernes, &c. p.*18

*Chap. III. Où on fait voir aussi d'autres erreurs des anciens Medecins expliquées d'une maniere plus raisonable, touchãt la nature du corps humain; & les causes des Fievres, tant continuës, qu'intermittentes, ausquels il est sujet : Motifs de ce 3. chap. préliminaires, pag.*44.

*Chap. IV. Où on decrit l'histoire de la maladie dont il s'agit, avec toutes ses circonstances, averée par un grand nombre d'honnétes personnes, qui vivẽt encor, & dign. de foi, p.*75.

Chap. V. Dans lequel on prouve que Marie Mercié, n'a point été ensorcelée; Contre le sentimẽt de ceux qui l'ont pretendu. Description de quelques histoires, de plusieurs per-

sonnes qu'on a crû possedées & ensorcellées, dont on a été desabusé dans la suite, p. 94.

Chap. VI. Les Animaux extraordinaires que M. Mercié a vomi n'ont point été produits de la corruption de la matiere diversem. cõfigurée, p. 125.

Chap. VII. La connoissance de la divisibilité de la matiere à l'indefini, est tres-importante pour l'intelligence de mon hypotese, &c. p. 154.

Chap. VIII. Explication phisique-medicale de la production de tous les horribles Animaux, que Marie Mercié vomit; & des causes des facheux Simptomes, qu'ils lui susciterent, durãt le cours de sa maladie, p. 193

Chap. IX. Description de plusieurs exemples semblables à celui de nôtre Afligée; arrivez de nôtre tems & tirez de plusieurs Auteurs, &c. p. 235.

Chap. X. Entre la production des surprenans Animaux dans le corps de M. Mercié; *& celle des Vers qu'õ rẽd cõmunemẽt, il n'y a autre difference*

que celle qui se rencõtre entre les diverses especes de tous ces Insectes, recõnoissant tous le méme principe de generatiõ, c'ét à dire les germes dãs lesquels ils sont renfermez en abregé, p.255.

PERMISSION.

VEu le Livre(intitulé, Nouvelle Histoire & Extraordinaire, d'une Fille du Diocese d'Agen, qui vit encore; laquelle a Vomi plusieurs Animaux acatiques, en vie & de diferente espece. Expliquée par des raisonnemens Nouveaux & Phisiques. Par) P. MONTRESSE Mes Arts, & Docteur en Medecine de l'Université de Toulouse. N'empéche l'Impression dudit Livre. Fait à Toulouse le 4. Mars. *1695.*

Poitevin de Montpeyroux.
Proc. du Roy.

Soit fait comme il est requis. L'an jour & mois susdits.

de Layrac Lieut. princ.

PREFACE.

IL ne me seroit jamais venu en pensée, de décrire l'Histoire surprenante, de la maladie de Marie Mercié; ny d'expliquer la nature, & l'origine, des animaux étranges, qu'elle vomit; avec tous les facheux accidens, qui l'accompagnerent; neût été, la varieté des sentimens, que bien de gens, d'un merite distingué, & qui font profession des belles lettres, ont eu, touchant la cause de tous les funestes evenemens, qui suivirent cette maladie; qui a été regardée, avec quelque raison, dans tout le pais, où elle est arrivée, comme une chose extraordinaire, qu'on auroit peine de se persuader, si je ne l'avois veu de mes propres yeux; & si plusieurs ne s'en feussent éclaircis eux-mémes, en se transportant sur le lieu, pour en remarquer toutes

les circonſtances ; comme fit entre autres Mr. Vayſſieres de Puilebreüil, fameux Medecin de Sarlat, autant éclairé dans la Phiſique, que conſommé dans la Medecine, & dont la reputation vole de plus en plus dans les Provinces voiſines ; qui fut lui-méme chez la malade, pouſſé par une curioſité, auſſi digne, d'un homme de ſon erudition, qu'il ſçait facilement developer les ſecrets de la nature ; & aprés lui, d'autres perſonnes de diſtinction ; pour ſçavoir au vrai cõme dans ſa ſource, l'Hiſtoire de cette extraordinaire maladie, dans toute ſon étenduë.

Cet ſpectacle auſſi nouveau, que ſingulier ; commença d'abort, dans toute cette contrée, d'attirer l'admiration, de tous ceux qui y acouroient, pour en être témoin, & chacun entrant, en ſoi-méme cherchoit, avec étonnement, quelle en pouvoit être la cauſe.

Les uns avec trop de precipitation, diſoient que cette fille étoit enſorcelée ; parce qu'elle vomiſſoit

des animaux en vie, qui faisoient horreur, à tous ceux qui les regardoient ; n'ayant pas même veu, ny entendu dire, qu'un pareil cas fut jamais plus arrivé.

Les autres moins credules que ceux-là, s'imaginoient, qu'il faloit qu'elle les eut avalé, par mégarde, en bevant de l'eau de quelque fontaine, étant encore petits, sans dire de quelle maniere, ni comment.

D'autres enfin raisonnant en plus savants soutenoient, que la premiere source, de tous ces hydeux insectes, venoit de l'amas de corruption, qui s'étoit formé dans le corps de cette patiente, duquel à leur avis, ils avoient tiré leur premier principe.

Voyant que ces sentimens, si contraires entr'eux, & si peu conformes à la raison, ne partoient, que du pû de lumieres, qu'ont ceux, qui les soutienent ; ou d'une forte prevention, pour leurs idées, & pour leurs conceptions tenebreuses ; ou enfin du mauvais usage, qu'ils font de leur raison, qui sont les trois obs-

tacles, qui empéchent ordinairement, de découvrir la verité dans les choſes naturéles; & connoiſſant bien, que pas une de ces opinions ſi mal concertées, bien loin d'aprocher, de la verité, ne ſauroit être ſoutenable, par le pû de jour, & de probabilité qu'elles contiennent.

J'ay été obligé, pouſſé par la ſollicitation, de quelques amis particuliers, & par l'interêt, qu'on doit prendre naturelement, pour la verité, de produire la miene; qui toute moderne qu'elle eſt, tant s'en faut, qu'elle ſoufre, un ſi grand nombre de dificultez insurmontables, que les precedentes; au contraire, elle en eſt plus claire, & ſe fait mieux ſentir, ſans contredit, à la raiſon, de ceux, dont l'eſprit eſt entieremẽt libre, de tout prejugé, & degagé de toute prevention.

Mais comme le nombre des gens raiſonnables, en matiere de Phiſique, & de Medecine, eſt incomparablement plus petit, que de ceux qui s'entétent de mille fauſſes preoccupations, de leurs idées obſcures,

& de quelques Auteurs, qu'ils adoreront, (s'il m'êt permis de le dire ainsi) & qu'ils étudieront avec plus de soin, que la nature même, qui par ses discours tacites, bien souvent develope mieux à nos yeux ses mysteres, que ne font les écrits confus, de plusieurs Auteurs. Je me suis proposé, comme une chose tres-utile, pour devoiler les esprits prevenus; de mettre à la tête de ce livre, quelques chapitres preliminaires; qui quoique éloignés, en quelque façon, de mon sujet, seront neanmoins, d'une tres-grande importance, pour faire rentrer en eux-mêmes, plusieurs personnes, qui pourroient être dans le cas; en exposant sensiblement devant leurs yeux, les égaremens, ou sont tombés, sur un tres-grand nombre de questions; ceux pourqui peut-être, ils ont une si grande veneration, qu'ils donnent aveuglement à tout ce qu'ils ont dit, vrai, ou faux.

C'est aussi la raison pourquoi, je fairai voir, en premier lieu, dans cet ouvrage; quels sont les empê-

chemens, qui nous ôtent la liberté de chercher la verité, dans les phenomenes Phiſiques; & qui ne nous permettent point ſeulement, de porter un juſte diſcernement, ſur les hypoteſes modernes; mais encore nous les font rejeter, ſans méme en examiner plûtôt les raiſons, & les preuves, qu'on y porte pour les developer.

Outre cela on y trouvera des moyens neceſſaires, pour ſe facilitier la découverte des cauſes de pluſieurs éfets, qu'on ignore; avec la neceſſité, qu'il y a de fuir les uns, & de ſuivre les autres, pour moins riſquer de ſe tromper.

On demontrera enſuite, ce que les anciens Philoſophes ont penſé, touchant pluſieurs queſtions, de leur doctrine, & le ſentiment des modernes la-deſſus. Il ne ſera point dificile, à un eſprit nullement preocupé, de connoître, combien prés de la verité aprochent les derniers, par raport aux premiers; qui n'ont travaillé ce ſemble, en pluſieurs endroits, que pour ſe rendre plus obſcurs.

On y explique clairement, en passant, quelqu'unes de leurs erreurs, dans le sentiment des recens, pour faire connoître, que ce seroit être autant aveuglé qu'eux, que de vouloir les suivre indiferemment, en tout ce qu'ils nous ont laissé dans leurs écrits? ne disconvenant point toute-fois, que nous ne leur soions fort redevables, de tout ce qu'ils nous ont enseigné de bon.

Mais parceque nos anciens Auteurs de Medecine, n'ont point eu un sort plus heureux, à l'égard de leur science, que les precedens; ils n'ont pas manqué, non plus, à nous laisser dans leurs écrits des erreurs, autant considerables, qu'elles seroient dangereuses; si on ne savoit, les éviter dans les occasions; c'est pourquoi nous en avons touché quelques unes, des plus remarquables, en les mettant dans un plus beau jour qu'elles ne sont.

De sorte que, si de grands-hommes se sont trompez, nous ne disconvenons point, que nous ne puissions fallir, aussi bien qu'eux, &

pût-être plus facilement; mais nous devons du moins, rejetter leurs fautes, quand nous les connoitrons, & tâcher à l'avenir, de n'en point commettre, que le moins que nous pourrons; en faisant dans toutes les ocasions un meilleur usage de la raison, qu'ils n'ont fait, c'est ce que nous faisons voir dans les trois premiers chapitres de cet ouvrage.

De là, je viendrai à la relation de l'Histoire en question, qui sera d'autant plus exacte; que j'ai veu moi-même la fille dans ses accidens, qui l'ai apriſe, outre cela avec toutes ses circonſtances; de Mr. Vayſſieres de Sarlat, tres-éclairé Medecin, dont j'ai déja parlé, qui la vit auſſi dans le tems, qu'elle étoit travaillée de tous ses cruels ſymptomes; de Mr. Boiſſou Chirurgien tres-expert en son art, qui la traita, durant tout le cours de ſa maladie, dont il m'en fit le recit plus d'une fois, du commencement juſques à la fin, me montrant pour verité du fait, des crapeaux, qu'elle avoit vomi, depuis peu de jours: &

enfin de plusieurs autres personnes distinguées du lieu, qui virent de leurs propres yeux, de la maniere que tout s'étoit passé, d'un bout à autre.

On representera dans ce méme chapitre par une estampe tirée, d'après nature, la figure, la grandeur, l'espece, & le nom, de chacun de ces horribles animaux.

De plus je proposerai le sentimẽt de ceux, qui ont voulu, que Marie Mercié, étoit ensorcelée; le sujet qui les a obligé, d'atribuer cet éfet à une cause surnaturele; & les raisons dont ils se servent, pour le confirmer: lequel je refuterai comme faux, & insoutenable, par la raison, l'experience, & l'autorité, dont je me servirai; comme étant les moyens les plus legitimes, & les plus aßeurés, pour connoître la verité ou la fauſseté, de quelque hypoteſe.

Je viendrai ensuite à la corruption de la matiere, rangée en diferend sens, contenuë dans le corps de cette afligée, que d'autres ont regardée, comme la veritable cauſe

efficiente, & l'unique source, d'où tous ces insectes ont pris leur premier principe; n'estimant point, disent-ils, qu'il y en ait eu, d'autre plus evidente: étant asseurés d'ailleurs, par beaucoup d'exemples familiers, qu'on ne voit point, pour l'ordinaire, naître d'insectes, que dans des endroits, ou on remarque de la corruption.

Nous demontrerons, que la matiere seule, qu'elle soit, & en quel sens, qu'elle puisse se placer, ne sauroit jamais, avec toute son industrie, ni avec elle, tout l'univers ensemble, composer le plus vil de tous les animaux, s'il ne l'est d'ailleurs; moins encore de le vivifier.

Il est vrai, que la matiere, étant dans une certaine disposition; comme par exemple, quand elle est alterée, est pour lors, non point la cause productive, & prochaine de leur generation; mais tant seulement l'adjuvente, & éloignée; que le vulgaire prend communement, par ignorence, pour la veritable, d'où vient la fausseté de cette opinion.

Mais atendu, qu'il est plusieurs personnes, qui auroint beaucoup de peine à comprendre, que toutes les parties d'un animal, quel qu'il soit, puissent être contenuës en racourci, dans un seul point de matiere, quasi imperceptible, comme nous pretendons demontrer dans le cours de cet ouvrage; nous expliquerons, jusques ou à pû prés, par l'art des hommes, ou par la nature seule; la matiere pût être divisée.

Ce qu'étant une fois reconnu pour vrai, par le nombre considerable d'experiences, que nous y insererons, (qui ne permettent point de douter, qu'elle ne soit divisible à l'indefini,) nous rendrons par cette connoissance, nôtre hypotese, beaucaup plus claire, & plus intelligible à un chacun, qu'elle ne seroit, sans elle, qui semble être, de la derniere importence pour l'explication de l'origine des animaux, dont nous devons parler.

ça presuposé, nous verrons immediatement aprés; que la generation des animaux dans le corps, de

Marie Mercié, n'a pû provenir que de certains œufs confondus avec les alimens, qu'elle avoit pris auparavant, soit liquides, soit solides; mais plus probablement avec les liquides, y étant deposés par d'autres animaux, de la même espece, & semblables à ceux, qu'elle vomit. Dans quels œufs, quoique extremement petits, tous les rudimens, & les premiers principes, de l'être de chacun de ces animaux en particulier, étoint formelement renfermés en precis, comme dans leurs propres matrices.

Pour ôter toute sorte d'equivoque, & de confusion, qu'on pourroit faire, on avertit par avence, qu'on doit entendre en general par les mots d'œufs, germes, seminares, semences, fraye, globules semaires; *qui sont autant de sinonimes, qui signifient la méme chose: certains petits corps ronds ou aprochans de cette figure, sensibles ou insensibles, dans lesquels tous les rudimens de chaque espece d'animal en general, sont contenus en*

abregé ; que les femeles de chaque espece enfentent, aprés avoir été fecondes, par l'esprit prolifique des mâles ; autrement ces œufs seroint inutiles, pour la propagation, de leur espece, comme l'experience nous le demontre.

C'est dans ces vesicules seminaires, que toutes les parties des animaux, dans leur principe sont envelopées en retraissi, comme les roses dans leurs boutons : non seulement les parties de ceux, que nous voyons éclorre ; mais qui plus est, d'une infinité d'autres animaux. Car ceux, qui sont contenus dans ces germes, ont en eux d'autres œufs, qui en renferment d'autres, & ceux-ci encore d'autres ? jusques-là enfin ; que nous nous perdrions, si nous voulions en rechercher par la pensée, la derniere explication. La connoissance de la divisibilité de la matiere à l'indefini, leve la difficulté, & l'impossibilité de ce phenomene.

Cette opinion quoique recente, ne reste point d'être fondée, sur la raison, & l'experience, qui sont les deux

voies infallibles, pour trouver la verité.

D'ailleurs ceux, qu'on apelle, à juste droit, vrai savans de ce siecle, ne trouvent point, qu'on puisse expliquer la production des animaux, d'une maniere plus phisique, & qui embrasse moins de difficultez, que celle-là.

Nous prouverons demonstrativement, par d'autres exemples averez, & semblables à peu prés, à celui de nôtre fille, arrivez de nôtre tems, ou tirés des écrits, de fort savans Auteurs; que la cause productive de ses animaux en question, n'a point été la pourriture de la matiere, ramassée dans son corps, moins encore le sortilege: qu'il faut necessairement, pour l'éclaircissement de ce cas, tout extradinaire qu'il soit, avoir recours aux seminaires, que des precedens animaux déchargerent sur les vivres, qu'elle prit, ou portés sur eux, par quelque autre cause, quelle qu'elle soit.

Mais parce que nous ne saurions trouver d'exemple dans la nature,

qui nous convainquit plus fortement de la verité, que j'avence, & qui nous soit plus familier, que la generation des vers dans nôtre corps; nous nous étendrons un pû, sur leur naissance, leur nourriture, & leur acroissement, qui ne different préque en aucune maniere, à la generation, nutrition, & augmentation, des insectes, dont nous traitons ici.

Toute la difference, qui s'y trouve; c'est que l'exemple de cette fille est plus rare, & plus extraordinaire, que celui de vomir des vers, qui est une chose assez commune parmi les hommes; de la vient aussi, qu'on n'y fait point tant d'attention, qu'aux effections de Marie Mercié, qui étant un cas surprenant, & attirant l'admiration, de tous les spectateurs, leur fait dire mille absurditez; parce qu'ils n'examinent que l'aparence, & la superficie des choses, sans entrer plus avant, pour decouvrir la verité.

Sans sortir des bornes de la phisique, nous entrerons dans la Medecine, qui en est une de ses plus belles parties, & dont la liaison, qui se trou-

ve entre ces deux sciences, est si grande, qu'on ne sauroit être bon Medecin, qu'on ne soit à même tems savant Phisicien, ni excellent Phisicien, qu'on ne sache parfaitement la nature de l'homme, avec ce qui lui est nuisible, & convenable, qui est le principal objet de la medecine. C'est ce que nous remarquons presentement dans les écrits, de la plûpart des Philosophes de ce siecle, qui raisonnent plus savement de la Medecine, que ne font ceux, à leur confusion, qui la professent depuis longues années.

Nous prescrirons donc en passant dans ce chapitre, pour l'utilité du public les remedes les plus propres pour prevenir, & pour chasser hors du corps, ces enemis intestins du genre humain, & la maniere avec laquelle les remedes vermifuges agissent sur eux.

Enfin nous dirons pour toute conclusion, qu'il n'y a point de parties de matiere corrompuë, quelles qu'elles soint, qu'elle figure, & quel arrangement fortuit, qu'elles puissent prendre, qui soint capables d'elles seules, de

construire l'admirable structure du plus abject de tous les animaux, moins encore de les vivifier? la merveilleuse disposition; l'excellente liaison? & l'admirable concert, qui se trouvent, entre la diversité infinie & incomprehensible, des parties & des esprits, qui les composent; nous obligent de croire, qu'il faut à la verité, que l'ouvrier, qui les a produit, soit quelque chose de plus supreme, & plus relevé, que la nature, ni toute la matiere, qui la compose. Or ce ne pût être, que Dieu, qui en est le premier auteur, qui creant tous les premiers animaux, dans le principe de ce vaste univers, a bien pû sans doute, renfermer formelement en eux, d'une maniere insensible, tous ceux qui s'ensuivront, jusques à la consommation des siecles, & qui se developeront successivement (omnibus requisitis) *les uns aprés les autres, des globules seminaires, où ils sont contenus en racourci, aprés qu'elles auront été fecondées par l'esprit prolifique des mâles.*

Si cette opinion ne plait point également à tout le monde, soit par-

ce quelle est recente, soit parce-qu'elle est au dela de la portée de l'esprit du commun; nous dirons qu'on n'a, qu'à nous en proposer une, qui soit plus claire, & plus convenable à la raison, que celle-là; nous serons toujours prêts à la suivre avec plaisir; cependant jusques alors, on aura pour agreable, que nous embrassions celle-ci, comme la plus certaine, & la plus naturelle.

Nous tacherons enfin, autant qu'il nous sera possible, de rendre intelligibles nos raisonnemens, à ceux qui sont capables d'un fin discernement; pourque nous puissions par là, avoir l'avantage, de meriter d'eux un jugement plus favorable; que s'il s'en trouve quelqu'un, qui faute d'étude condemne temerairement nôtre hypotèse sans l'entendre, nous leur dirons en pû de mots, ce que le Poëte nous enseigne.

Hor. ep. 17 l. 1. epist.

Principibus placuisse viris non ultima laus est.
Non cuivis homini, contingit adire Corinthum.

CHAPITRE I.

OU ON DEMONTRE *quelques obſtacles, qui nous empéchent, de decouvrir la verité dans les phenomenes phiſiques. On y propoſe quelques moyens utiles, pour s'en faciliter la veritable découverte.*

QUoique l'eſprit de l'homme ſoit borné, par de fort étroites limites, & qu'il ne puiſſe être aſſez heureux, quelque recherche qu'il faſſe, & quelque ſoin qu'il prene à découvrir la verité; non-ſeulement dans les choſes ſpirituelles, mais encore dans les naturelles: Dieu aiant méme abandonné le monde à ſa diſpute, pas un, dit le Sage n'a pû pene-

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE

trer par la force de son genie les se-
Eccles. 3. crets de sa sagesse (*mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo, opus quod operatus est Deus ab initio, usque ad finem*) neanmoins il n'a pas voulu si fort le limiter, qu'il n'ait pû la trouver, dans plusieurs choses: pourveu d'un côté ce soit en lui, & avec lui, qu'on la recherche; puisque c'est en lui seul, qu'elle subsiste (*ipsemet via, & veritas.*) Et que de l'autre, on fasse un legitime usage de sa raison, en y portant tout le soin possible, pour la découvrir: autrement il semble, qu'il auroit imposé à nos sens, tant interieurs, qu'exterieurs, s'il nous ne les eut donné, que pour rester toûjours dans l'erreur, ce qui seroit en quelque façon, contre sa puissance, & sa bonté infinie.

Il est certain, que si nous devons la decouvrir, dans les choses phisiques par nos sens exterieurs, en les examinant seulement, d'une maniere superficiele, & par les raports, qui peuvent les fraper, dés la premiere veüe? il est constant, disje,

que ne marchant, que sur cette route, nous ne saurions la trouver, puisque nos sens, étant ordinairement attachez de trop prés à la matiere, & à nos passions, ils nous ôtent la liberté, de porter un jugement solide, sur ce que nous pensons : que s'il arrive, que quelqu'un ait eu assés de bon-heur, pour la trouver par leurs secours, on doit plûtôt en imputer la cause au hazard, qu'à son industrie, & à son adresse.

La prevention, & l'entêtement volontaire de plusieurs de nos predecesseurs, & méme de nos contemporains, est si deraisonnable, qu'ils ayment mieux vieillir dans l'erreur, & dans une ignorence intolerable ; par une negligence indigne de gens de lettres; que de tacher par des serieuses meditations, à devoiler leur raison.

Les uns sont si fort aveuglez, pour quelques auteurs, & pour leurs opinions, que sans faire la moindre attention à leurs écrits, pour savoir s'ils disent vrai ou non; ils donnent si volontiers dans le panau, en adhe-

rant avec opiniatreté à leurs sentimens, sans aller plus avant; que les erreurs, les plus connuës à des yeux plus clair-voians, sont pour eux, des verités inconteſtables: tant leur eſprit eſt rempli de preuention & de veneration pour eux.

Les autres par un excez de vanité, ſe preocupent ſi fort de leurs propres idées, toutes confuſes qu'elles ſont, quoi qu'ils connoiſſent la verité dans l'interieur de leur conſcience; ils veulent pourtant la deguiſer, pour qu'il ne leur ſoit point reproché, d'être preſentement d'un ſentiment contraire à celui, qu'ils avoint ſoutenu autre fois avec opiniatreté: ou parce qu'ils ſe perſuadent que leurs propres conceptions ſont toujours les plus evidentes: comme ſi c'étoit un deſavantage, ou une honte à celui, qui eſt dans les tenebres, de ſouhaiter d'en ſortir; à celui, dis-je, qui eſt dans l'erreur, & dans l'aveuglement, de vouloir ſe deciller pour y voir plus clairemẽt.

On pût dire avec raiſon, que les premiers ſont des ignorans volon-

taires, parce qu'ils ne veulent point prendre la peine, de distinguer le vrai, d'avec le faux; aussi ne font-ils du tort, qu'à eux-mêmes; & aux auteurs, pour lesquels, ils sont si fort prevenus, en ce qu'ils ne prenent pas soin de les corriger, ni de se corriger eux-mémes.

Les derniers sont beaucoup plus dangereux, & on doit les regarder, comme une contagion pestilentiele, qui infecte de plus en plus, les esprits de ceux, qui se laissent facilement persuader, ce qu'ils fairont d'autant plus aisement, qu'ils trouveront, des cervaux faciles à y tracer ces fausses impressions, qui ne s'éfacent qu'avec peine, désqu'une fois elles y sont profondement gravées; ou qu'ils trouveront encore des gens dans le monde, qui pour la plus part ne jugent, que selon leur sens, & leur caprice auprés desquels leur profession, leur âge, leur dignité, &c. leur attirent sans fondement, quelque estime; il sufit pour ceux-là, qu'un tel, & un tel, disent telles & telles choses, sans auere

examen, ils s'en raportent à eux, comme à autant d'oracles; & suivent naivement, en tout leur sentiment. De la vient aussi que les uns, & les autres tombent dans le precipice de l'erreur, par une preocupation trop injuste.

Ce ne sont point seulement, ceux qui sont prevenus pour certains auteurs, ni ceux, qui sont fortement entétez, pour leur conceptions arbitraires, qu'on doit regarder, comme incapables de rechercher, & de trouver la verité; il y en a bien d'autres, de ce nombre. Les empiriques ne sont pas moins dans le cas: car pour l'ordinaire, ce n'est pas, par la lumiere, de leur raison, qu'ils sont conduits dans l'ordre de leurs experiences, mais plûtot par le hazard; aussi travaillant sans connoissance de cause, ils ne deviennent guere plus savans.

La Medecine ne nous fournit, qu'un trop grand nombre, de ces gens, qui se servant, cõme d'une selle à tout cheval, de quelques remedes, qu'ils auront quelque fois, par ha-

zard, reconnu faire du bien à quelqu'un; ils les donneront indiferemment, à tous ceux, qui en voudront, pour leur argent, sans distinction d'âge, du lieu, du temperement, du sexe, &c. d'où sortent comme d'une seconde boëtte de Pandore, tous les mauvais éfets, qu'on en voit arriver tres-souvent; jusques à ce qu'on se desabuse, mais trop tart, d'un remede, qu'on avoit crû jusques alors, comme infallible.

Ceux qui operent de cette maniere empirique, ou pour mieux dire à tatons, font à pû prés, comme ces bêtes domestiquées, qui ayant acoutumé, par plusieurs actes reiterez, d'aller & revenir, au lieu de leur demeure ordinaire; elles y vont enfin d'elles-mêmes sans étre conduites; mais qu'elles soient capables de reflechir, sur ce qu'elles font, & qu'elles connoissent par raison où elles vont; ce n'est pas de leur fait.

La méme chose arrive à pû prés à ces faux savans, qui sous pretexte, qu'ils diront, en faisant les vendeurs d'orvietan; qu'ils ont experimenté,

que tels & tels remedes, gueriſſent abſolument, & generalement, tels & tels maux & autres ; ſans avoir égard, ſi les drogues ſont toujours bien conditionées; ſi les compoſitions en ſont bien exactes ; ſi les temperamens ſont tous, & toujours entre-eux égaux ; ſi les maux, avec leurs ſimptomes varient, ou non ; &c. c'eſt ce qu'ils ne ſauroint connoitre, ni pût être capables de ſavoir. parce que l'avidité pour leur propre interét, leur a tellement voilé la raiſon ; qu'elle, ne leur permet point ; non ſeulément d'avoir des idées diſtinctes, des experiences qu'ils font ; mais moins encore d'apercevoir leur fautes intolerables, qui ne ſont bien ſouvent, que trop tragiques,

Je ne puis concevoir comment des perſonnes de bon ſens, & de bon jugement, confient aveuglement, leurs corps, leur ſanté, & leur vie, à de telles mains, & qui ſe laiſſant conduire volontairement, comme autant d'innocentes victimes, vont d'elles mémes s'offrir en ſacri-

fice à leur ignorence, pour en disposer comme le sort voudra; les funestes éfets qu'on en voit arriver tres-souvent, tant dans les villes qu'à la campagne, nous confirment tous les jours cette verité.

En éfet on n'en doit point être surpris, pour peu de reflexion qu'on y fasse; car il est constant, que ces empiriques, savent pour la plus part ce que c'ét que la nature, & l'économie du corps humain; les remedes, & leur composition, les maladies & leurs simptomes, &c. comme ils savent à pû prés, ce que c'ét que (l'Alcoran) & cependant sans remords de conscience, sans crainte de Dieu, ni des hommes, tentent temerairement, & impunement, toute guerison possible, ou impossible: sans s'occuper plûtot, avec meditation, d'en rechercher & d'en connoitre les causes; dont la moindre circonstance, échape bien souvent, les aplications les plus serieuses, des plus habiles Medecins.

Je ne pretends point absolument nier ici, que les experiences, qu'on

fait, soit dans la Phisique, soit dans la Medecine, soint inutiles, & d'aucun secours, pour trouver la verité? non, c est à tort, qu'on voudroit se le persuader: d'ailleurs ce seroit étre fort deraisonnable, que de l'avencer ; mais on veut faire connoitre, qu'elles seules ne sufisent point, si elles ne sont acompagnées de la raison, qui leur doit servir de guide ; car l'experience sans la raison, est un corps sans ame.

Si on objecte, qu'un vieux Medecin, qui aura pratiqué la medecine, depuis fort long-tems ; qu'un Chirurgien, & un Apoticaire ; qui auront, s'il faut ainsi dire, blanchi sous le poids d'une longue pratique, & qui se seront servi, mille & mille fois, de leurs secrets mysterieux, dont pût-être on en aura veu, autant de tragiques suites? si on pretend, dis-je, que ce soint des gens fort savans, & consommez dans leurs Arts ; je dis, avec toutes leurs experiences, si elles ne sont reglées, par des bonnes & phisiques raisons ; qu'on doit avec plus

de justice, les regarder plûtot comme autant d'aveugles empiriques, qui travaillent, sans connoissance de cause; que comme des personnes éclairées.

Que si au contraire, ils savent, si bien marier les unes avec les autres, qu'elles soint inseparables; on sera en obligation, malgré qu'on en ait d'avoüer, qu'ils se comportent, dans leurs operations, de la maniere que la plus pure phisique demande, pour developer la verité dans les faits naturels; le siecle d'apresent nous fournit heureusement beaucoup de ces grands hommes.

Outre cette union, inseparable, de l'experience avec la raison, il faut revenir souvent à la méme, & la reïterer plusieurs fois, pour observer, si elle arrive toûjours avec les mémes circonstances, qu'on y aura pû remarquer la premiere fois, qu'on l'aura faite; car il faut plusieurs experiences pour tirer une seule consequence; & non pas tirer plusieurs conclusions d'une seule experience;

l'aut. de la rech. de la ver. ce qu'à tres-bien reconnu un savant personnage. *

Aprés avoir demontré en pú de mots les obstacles, qui peuvent nous empécher, de raisonner clairement sur les étres naturels; soit par le mauvais usage, que nous faisons de la raison, & de nos sens; soit par nos faux prejugés; soit par les preocupations injustes que nous avons; soit enfin par les idées obscures de nos conceptions. Il ne sera point hors de propos de suivre les moiens suivans pour tirer des claires consequences de nos raisonnemens; pourveu, qu'on veüille prendre le soin de les mettre en usage, que s'ils ne sont point infallibles, du moins y trouvera-t'on de quoi soulager, en quelque façon l'esprit.

Lors qu'un homme aura son ame dans une entiere liberté; c'est à dire degagée, de tout ce qui pût l'empécher de raisonner juste: voulant s'éclaircir, lui méme, par exemple, de la verité de quelque dificulté, & en avoir une idée distincte, dans sa pensée, il lui sera tres-utile de se

servir des moyens suivans.

Premierement de faire un examen serieux, sur la nature du phenomene, dont il voudra connoitre la cause, en y meditant souvent, avec toute l'aplication possible.

2. De reflechir sur toutes les circonstances qui l'acompagnent, les faisant passer, s'il faut ainsi dire, comme en reveüe, l'une aprés l'autre, devant les yeux de la raison, pour voir si de chacune en particulier, & de toutes reünies ensemble, on en peut deduire des justes conclusions.

3. De considerer avec attention dans l'interieur de sa pensée, tous les raports, qu'il peut avoir en lui méme, & par raport à d'autres.

4. Il sera tres-avantageux de s'occuper à la lecture des bons auteurs, qui en traitent; sans pourtant se laisser ébloüir, ni par leur éloquence, ni par la beauté de leurs discours choisis; car en ce cas, on ne seroit pas plus savant; puisque la verité veut étre toute neüe. (*Simplex & nuda veritas.*) Mais seulement, pour Ann. Marc l. 14.

savoir, non point ce qu'ils en pensent, parce qu'ils sont hommes cõme les autres, & qu'ils peuvent se tromper; mais plutot pour voir, s'ils disent la verité, si leurs notions sont distinctes; si leurs raisonnemens sont justes & deduits des principes evidens: il est asseuré que si la chose est ainsi, on sera obligé d'aquiescer à leur sentiment, & de suivre la verité.

5. On peut encore se defiant de ses propres lumieres, consulter des personnes d'une grande erudition, & desinteressées. Je dis, desinteressees, parceque sous pretexte d'amitié, ou par d'autres raisons humaines, elles pourroint avoir assez de complaisance pour nous cacher leur sentiment, touchant les défauts de nos conceptions, & nous laisser par consequent dans l'erreur. Mais agissant sans dissimulation, & de bonne foy, elles pourront sinceremẽt nous avertir, des égaremens, que nôtre amour propre, ou nôtre vanité pourroint cacher à nos yeux: outre que leurs lumieres jointes aux nôtres,

ſerviront comme de voie plus aſſeurée pour aller juſques à la verité.

6. Il faut, autant qu'il ſera en nôtre pouvoir, comme j'ai déja dit ailleurs, faire pluſieurs experiences, s'il ſe pût, ſur la matiere, dont on doit traiter, & en remarquer exactement toutes les circonſtances, pour voir ſi elles ſeront toujours les mêmes. Obſervant toutefois, que la raiſon marche de pair avec elles, autrement on ne ſauroit y reüſſir, & marchant ainſi pied à pied, on ſe facilitera une route tres-aiſée, pour bien comprendre la nature, & la cauſe de ce phenomene.

Enfin le ſeptiéme & le dernier moien, pour decouvrir la verité, dans les éfets naturels; & qui eſt méme un des plus neceſſaires; c'ét de ſe défaire entierement, avant toutes choſes, de tout faux prejugé, & de toute prevention: on n'eſt plus à ſoi quand on eſt prevenu? la raiſon eſt voilée? il n'y a point de liberté chés elle; on adhere ſi fortement à ſon opinion; qu'on ne croit pas, qu'on puiſſe mieux penſer; on ne fait pas

cas de voir les veritez les plus evidentes, on n'écoute personne; enfin si l'on pretant faire connoitre, à ces esprits prevenus, la fausseté de leur sentiment; il en viennent bien souvent aux emportemens, aux invectives, & au ressentiment; jûques-là, qu'on ne pût s'empécher, voiant leur entétement, & leur grande opiniatreté, de les traiter comme des absurdes, & les prendre en un mot, si on pût le dire, pour des melancoliques.

On ne pretand point toutefois, que ce soit là, les seules regles, dont il faille se servir, pour decouvrir la verité dans les choses phisiques, il pût y en avoir plusieurs autres; chacũ pût s'en former selon la capacité & l'étenduë de son genie; ou consulter les écrits de ceux qui en ont le mieux parlé; sur toutle livre de la recherche de la verité, qui s'étend beaucoup sur cette matiere. Mais j'estime, qu'on pourroit par celles là quoi qu'en fort petit nombre, si bien reüssir dans son dessein, que par un plus grand, principalement si on les

fait mettre en usage, comme il faut.

Venons presentement à l'exposition de quelques erreurs de nos predecesseurs avec leur explication, & celle des modernes; & commençons par celles des Philosophes, ou nous verrons, jûques à quel excés, ils se sont portez dans leurs conceptions, & ceux qui les suivent indiferemment en tout, ce qu'aiant une fois bien reconnu, nous puissions nous desabuser entierement, de donner si librement, qu'ils ont fait, dans leurs faux prejugez. (*Amicus Aristoteles, amicus Hypocrates, &c. Sed magis amica veritas.*)

CHAPITRE II.

OU ON FAIT VOIR l'entêtement, que certaines personnes ont, pour les opinions des anciens Philosophes. On y propose quelques unes de leurs erreurs, expliquées, dans le sentiment des modernes.

L'Injuste complaisance, que certaines personnes ont, pour des Auteurs, qu'elles n'auront lû, que d'une maniere superficiele, sans les sonder à fonds, est si grande, & leur offusque si fort leur raison; qu'elles ne peuvent, sans une grande violence, s'empécher de consentir à tout ce qu'ils avancent, probable, ou non: ils preferent leurs sentimens sans les connoitre à tous autres, fussent-ils méme plus certains

& plus evidens: ils ne sauroint rien proposer, sans l'autoriser par des fréquens passages, tirés de leurs maîtres: enfin leur ame est telement prevenuë du merite imaginaire de leurs auteurs, qu'ils ne sauroint se persuader, qu'il y en ait jamais eu, qui ait mieux dit, ni qui puisse mieux penser, qu'eux? voila jusques où porte bien de gens l'aveugle complaisence.

Si l'on se donne le plaisir d'écouter attentivement, & d'examiner la maniere de raisonner, dont beaucoup des Philosophes, & des Medecins se servent encore, soit dans leurs écrits, soit dans leurs discours serieux, touchant leurs sciences: on connoitra aisement, combien ils ont de l'estime & de la veneration pour ceux, dont ils se declarent ouvertement les protecteurs & les défenseurs; tout leur paroit inconteſtable, & plausible; & sans autre examen, ils n'estimeront point que des écrivains plus recens, & plus éclairez, aprez des serieuses reflexions, & des longues experiences, puissent avan-

cer rien de plus clair, ni qui paroiſſe plus evident à leur raiſon.

On ne veut point toutefois, rabaiſſer ici l'eſtime & la veneration que nous ſommés obligez de rendre à nos anciens? (à Dieu ne plaiſe:) nous leur devons cela. Leurs ſoins, leurs peines, & leurs vigilences à nous inſtruire, de ce qu'ils ont decouvert, par leurs travaux continuels, & à nous faire part de leurs productions, meritent bien de nous quelque reconnoiſſance? en éfet nous ſeriõs des diſciples biẽ ingrats, que de ne point témoigner quelque gratitude, à des maîtres ſi vigilans à nous éclaircir; & ſi ſoigneux à nous faire part de leurs lumieres.

Mais tout ce qu'on ſouhaiteroit ici, pour un plus grand bien, c'eſt, qu'on n'adherat point avec tant de facilité & d'entétement, comm'on fait, à tant d'erreurs, que pluſieurs nous ont laiſſé, ni de jurer, s'il faut ainſi dire, pour leurs écrits. Ils doivent conſiderer, qu'ils ont été des hommes comme nous, & par con-

sequent sujets à l'erreut *omnis homo mendax.*

Qu'on les regarde comme des geans, si l'on veut, qui ont porté leur veuë bien avant? J'y consens? mais si nous nous considerons aussi, cõme des pigmées montez sur leurs têtes; il est constant que nous porterons nôtre veüe, beaucoup plus loin qu'ils n'ont fait; & par consequent nous serons capables de decouvrir plus de païs dãs le regne des sciẽces, qu'ils n'õt fait. Ils ont eu leurs pensées & leurs idées, mais ils n'ont point eû les nôtres; de sorte que pouvant avoir les leurs avec les nôtres, nous pouvons aussi être beaucoup plus éclairez qu'ils n'ont été, & savoir bien des choses qu'ils ont ignoré.

Toutefois les erreurs, que nous decouvrons dans les écrits de la plusparт de nos predeceſſeurs, devroint bien ce me semble desabuser les partisans, qui suivent avec tant d'aveuglement leurs sentimẽs. Car de quelle maniere qu'il en soit, ils ne peuvent être excusables dans

leur croyance? où ils connoissent leurs faussetez, où ils ne les connoissent point; s'ils ne sont pas assez éclairez pour les connoitre? pourquoi être si obstinez à les suivre; s'ils les connoissent? pourquoi ne s'en désabuser point? quoi faut-il mieux les étudier, que la nature méme; qui par son müet langage, pour peu d'aplication, qu'on y porte, explique & dévelope mieux bien souvent ses secrets à nos sens, que ne font les raisonnemens & les discours relevez, des plus excellens Phisiciens.

Il seroit inutile à mon sujet de vouloir parcourir ici toutes ces fausses opinions; elles ne sont que trop en nombre, pour s'attirer en foule, bien des sectateurs. Quoi qu'à vrai dire, dans le siecle où nous sommes, on ne se contente plus de ces mots emphatiques, de qualitez ocultes; de facultez attractrices, & expultrices; de qualitez simpatiques, & antipatiques; & d'autres de cette méme nature; qui bien loin de donner des idées plus claires, & plus distinctes des choses phisiques, ne font

que les rendre plus obscures, & plus embarrassées.

Avant d'entrer en matiere, il ne sera point hors de propos, d'exposer dans ces chapitres preliminaires, quelqu'unes de ces erreurs au public, soit des philosophes, soit des Medecins; pour tâcher de decciller ceux, qui sont injustement prevenus pour eux; mais pour agir avec plus de metode, je traiterai dans celui-ci de celles de quelques Philosophes; dont les écrits semblent, avec raison, servir de fondement inébranlable, pour parvenir aux autres sciences. De celles-là, j'irai à celles des Medecins, dont le nombre n'en est pas moins grand, & qui sont d'autant plus à craindre, & à éviter, que les suites en peuvent être funestes, comme je ferai voir dans le chapitre suivant.

Aristote, qui a été un des plus grands hommes de son tems, & qui passoit pour le genie de la nature; & avec lui tous ses sectateurs expliquant la nature des premieres qualitez, faute de ne l'avoir bien exami-

née; sont tombez dans l'erreur, par leur negligence. Voici comme il en parle dans le livre de la generation *calor est id quod congregat homogenea, & disgregat heterogenea. Frigus quod congregat simul homogenea & heterogonea. Siccitas facile proprio termino, difficile alieno terminatur. humiditas vero, est id quod difficile suo, facile alieno termino retinetur.*

1. de gen. & corrup. cap. 20. text. 1.

La *chaleur*, dit-il, est une qualité qui separe & rassemble les choses d'une même nature, d'avec celles, qui ne le sont point.

Le *froid* au contraire unit ensemble, & pêle mêle, les corps de diferente nature.

Le *sec*, dans son sens, est une qualité, qui se contient facilement, dans ses propres bornes, & dificilement dans d'autres.

L'*humidité* en est une autre, qui ne pût se contenir, que dans des bornes étrangeres. Voila en peu de mots quel est le sentiment de ce grand homme, & de ses partisans, sur la nature des premieres qualités.

Il n'eſt perſonne, qui ne voie, que c'eſt toucher ſeulement l'écorce des choſes, & n'en expliquer, que le nom; il ne faut point être Ariſtote, pour dire cela, tout le monde ſait bien, jûques aux plus ruſtiques; que les corps humides ſe repandent facilement; & que les durs ſe contienent dans leur propres limites. Cét illuſtre perſonnage devoit, s'il me ſemble, nous developer, la cauſe, qui fait que les uns ſe repandent, & que les autres ſont contenus dans leur propres bornes; où conſiſte tout le nœud de la dificulté.

Sa definition touchant le froid & le chaud, n'a rien de mieux penſé, quand il dit, que le chaud ſepare & lie enſemble le corps ſemblables, d'avec les diſſemblables, que le froid, au contraire unit les uns & les autres enſemble: ce qui paroit evidemment faux par les experiences ſuivantes.

Pemierement, ſi l'on fait fermenter & diſſoudre, dans l'eſprit de nitre; du cuivre, ou du mercure creud, pris en proportion reciproque. Il eſt

ſſeuré que durant la fermentation qui ſe faira entre ces mixtes ; on apercevra, dans le vaiſſau, qui les contiendra, une chaleur tres-conſiderable ; qui bien loin de ſeparer pour lors les choſes ſemblables d'avec les diſſemblables ; elles ſeront telement liées & confuſes, les unes avec les autres, durant la chaleur ; qu'il faudra qu'elle ſe ſoit entierement diſſipée ; pour que le froid ſuccedant à ſa place, faſſe ce qu'elle auroit dû faire, contre le ſentiment de ce philoſophe.

2. Qu'on mette dans un crûſet, de l'or, du fer, du cuivre, &c. qui ſont des corps de diferente nature, qu'on pouſſe le feu, jûques à ce qu'ils ſoint fondus. On verra, qu'au lieu, que la chaleur dût ſeparer ces mettaux, quand ils ſont en fuſion, & lier les parties d'un chacun, à part ; elles ſe confondront ſi fort enſemble, les unes avec les autres, qu'il faudra bien d'autres agens pour les deſunir.

3. On ne voit point, que dans les urines, que les malades viennent de

rendre, & qüi ſont encore chaudes ; les parties homogenes, ſe deſuniſſent, d'avec les heterogenes ; puis qu'on obſerve, qu'elles ſont alors claires ; & que ce n'eſt, que quand elles ſont froides, que les parties les plus groſſieres, & les plus peſentes prenent le bas du vaiſſau pour faire *l'hypoſtaſe* ; les moins peſentes le milieu, pour compoſer, *l'eneoreme* ; & les plus legeres, le haut du vaiſſau, qui étant unies enſemble ſont un eſpece de nüée, d'où vient qu'on l'apelle *nubecula*.

Outre ces trois experiences que je viens de raporter ; qui preuvent evidemment le contraire de l'opinion de ce pphe : on en pourroit encore propoſer d'autres, qui fairoint contre lui & ſes ſectateurs.

Ils auroint ſans doute, bien mieux expliqué, la nature de ces premieres qualitez, s'ils avoint dit, par exemple. Que la *chaleur* conſiſte dans le mouvement rond, des parties inſenſibles, des corps chauds ; puisqu'en éfet, on ne ſauroit concevoir aucun corps être chaud, qu'à méme-tems

on ne conçoive, ſes parties inſenſibles ſe mouvoir, ou tendre à ſe mouvoir, au tour de leur centre, où conſiſte toute ſa nature; & tant plus ſes parties ſeront agitées de cette maniere, tant plus auſſi, on apercevra de la chaleur, dans le ſujet. Les experiences qu'on en voit, tres-ſouvent ne permetent point d'en douter.

Que celle du *froid*, qui lui eſt opoſé, conſiſtera par conſequent, dans le repos de ces mémes parties. De ſorte que, un corps ſera d'autant plus froid, ou chaud; que les parties inſenſibles, qui le compoſent, ſe mouvront en rond, ou ſeront en repos.

S'il arrive quelquefois, qu'on ait un ſentiment de *froid*, à l'ocaſion de certains corps, qui ſont en mouvement: comme on experimente, quand on ſouffle ſur la main les levres ſerrées; ce qui n'arrive point, quand on ſouffle la bouche ouverte, car pour lors on ſent de la chaleur.

On répond à cela, que dans le premier cas, les parties inſenſibles

de l'air ſont meües d'un mouvemẽt dirét; à quoi il faut prendre garde ; que dans le ſecond elles ſont determinées en rond, ou du moins afectent cette determination, ce qui fait ces diferentes ſenſations de froid & de chaud.

La nature de l'*humide*, avec toutes ſes proprietez, ſe deduira fort aiſement, lors qu'on comprendra, que c'eſt un corps, dont les parties inſenſibles ſont dans une continuelle agitation, les unes à l'égard des autres & qui ſe mûvent en tout ſens. D'où vient, qu'il ne reſiſte que pú, ou point du tout à ſa diviſion; comme l'eau, & tous les liquides.

Que celle de la *ſiçcité*, qui lui eſt opoſée, doit par conſequent conſiſter dans le repos de ces mémes parties, les unes prés des autres; ce qui fait que les corps ſecs, reſiſtent plus à leur diviſion. Comme le fer, le bois &c. Il ſemble que ces explications ont quelque choſe de plus clair & de plus palpable, que les precedentes, qui n'expliquent ces qualitez, que fort confuſement.

On ne s'en eſt pas ſeulement arrêté aux premieres. Les ſecondes ni les troiſiémes n'ont pas eu le bonheur, d'avoir été mieux developées.

On n'a point fait dificulté d'attribuer, aux objets qui nous environnent, tous inanimez qu'ils ſoint ; ce qui eſt veritablement en nous mémes : parce qu'en cela, on n'a voulu conſulter, que le ſenſible, & non le raiſonnable ; d'où part une infinité d'erreurs.

Ils ont voulu, que les couleurs, la lumiere, les odeurs, le ſon, les ſaveurs, & quelqu'autres ſentimens, fuſſent dans les objets, qui les cauſent, tels que nous les apercevons dans l'ame. La raiſon en eſt, parceque toutes ces ſenſations ſont produites en nous, par le mouvement de quelques corps imperceptibles, à quoi on ne fait aucune attention.

Prenons par exemple, le ſentiment du *gout*, qui nous eſt d'autant plus familier, qu'il eſt abſolument neceſſaire, pour la vie de l'homme, qu'il uſe d'alimens : diſons que la plus-part des gens croient que la ſaveur eſt dans les corps ſavoureux,

une chose entierement semblable, au sentiment, que nous en avons, quand nous les mangeons, en quoi on se trompe étrangement: ce qu'on pût facilement connoitre, pour pû d'aplication qu'on y aporte. car outre que c'est donner, aux corps inanimez une façon d'être, qui ne leur convient point: il s'ensuivroit de cette opinion, que deux personnes ne pourroint jamais gouter diversement une méme viande; ce qui est contraire à l'experience; puisque nous voions tous les jours, que ce qui paroit au gout de l'un un aigre doux &c. paroit au gout de l'autre, un amair, &c. (d'où vient le proverbe qui dit, qu'il ne faut point disputer des gouts.)

S'il est constant, qu'une méme viande dans l'état naturel, cause differens sentimens de saveur à deux personnes, ce dont on ne pût douter; il faut necessairement, qu'il y en ait un, qui ait une sensation differente, de ce qui est dans la viande, & conjecturer la méme chose de l'autre. Donc il faut croire, que la

puissance de sentir les saveurs apartient à l'ame, comme celle de sentir de la douleur ou du plaisir; & pour reduire cette puissance en acte, il ne sera necessaire de la part des alimens tant solides que liquides, sinõ qu'ils mûvent les papilles de la langue par leurs diferens sels, d'une telle, ou telle façon, pourque leur action se transmetant jûques au cervau, puisse causer tels & tels sentimens de saveur, entre deux ou plusieurs personnes, sans qu'il faille pour cela raporter aux objets, ce qui n'est, qu'en nous mémes.

Ce qui vient d'être dit, du sentiment du gout, pût être raisonablement entendu, des odeurs, couleurs, son, & generalement de tous les sens; puisqu'ils ne se font point d'une maniere diferente à celle-ci.

Les personnes qui ont une teinture de la composition du corps humain, n'auront pas grand peine à concevoir, que ce qu'ils sentent interieurement en eux mémes, par l'entremise de leurs sens exterieurs; ne sauroit être formelement le mê-

me, dans les objets, qui les frapent, comme la plus part des hommes penſent ; ce qui a été jûques apreſent une erreur tres-conſiderable. Mais ce n'eſt point encor tout, paſſons plus avant.

Sera-t'on plus ſavant? & plus éclairé? quand on lira chez des auteurs, ou qu'on demandera, à certains Philoſophes, la raiſon pourquoi l'ayment attire le fer; l'embre le jayet, la cire d'Eſpagne; attirent à ſoi des petits fetus; ſur tout quand on en a émû, les parties inſenſibles par la friction, qu'on en pût faire? lorſque ceux là pour toute réponſe, & pour cacher leur ignorence, diront que ça ce fait par une qualité oculte; ceux-ci par une vertu ſimpatique, ou attractive; qui ſont des raiſons autant vagues, & autant abſurdes, qu'elles n'expliquent en aucune façon, la nature de ces phenomenes.

Pour pû, qu'on examine preſentement la deſſus, les recherches, & les experiences, que les modernes nous donnent chaque jour; on n'au-

ra point grand peine à developer une matiere, qui a fait donner à nos anciens tant des raisons frivoles. On y trouvera de quoi mieux contenter son esprit, quād on verra pour asseuré; que la matiere magnetiq; qui n'est autre chose, que des petits corps imperceptibles à nos sens, mais non point à la raison; qui sont à pû prés comme autant de petites vis, ou d'une figure aprochante; lesquels circulant du dedans au dehors, au tour de l'ayment, chassent par leur figure, leur mouvement & leur activité, l'air, qui se trouve entre l'ayment & le fer: de sorte que l'air, qui se trouve pressé par derriere, à l'ocasion du poids de sa colomne, oblige le fer à s'aprocher de l'ayment, par la proportion des pores de celui-ci, avec les corpuscules, qui échapent de celui-là.

Les causes eficientes des proprietez de l'ayment, & du fer aymenté, ne sont donc autre chose; que la matiere magnetique, telle que je viens de la décrire, avec la pesanteur de l'air; & que l'ayment & le fer, ne

contribuent à la production de ces éfets, que par une certaine configuration de pores, qui n'a rien d'actif, & qui n'eſt proprement, qu'une diſpoſition, ou condition, ſans laquelle la matiere magnetique priſe dans nôtre ſignification, ni le poids de l'air ne ſauroint produire tous les diferens éfets qu'on y remarque.

Je ne dis ici, qu'en general la cauſe phiſique, qui fait, que l'aymẽt & le fer s'aprochent, quand ils ſont à une certaine diſtence, & à une juſte proportion. Ceux qui voudront avoir une notion plus claire de toutes ſes proprietez n'auront qu'à conſulter les auteurs, * qui en ont le plus exactement parlé, où on pourra voir les belles, & curieuſes experiences, qu'ils ont faites ſur cette matiere.

* Mr. Rohaut, Mr. Regis

L'attraction des petits fetus, par l'embre, le jayet, la cire d'Eſpagne, &c. ſe doit expliquer à pû prés de la méme maniere, que celle du fer par l'ayment; c'eſt à dire par les particules inſenſibles du premier element, qui les penetrent, & qui vont du centre vers la circonference, par

la configuration des pores, & par le mouvement de ces particules, comme j'ai demontré dans l'exemple precedent.

Les formes ſubſtantielles, qui ont fait tant de bruit dans les écoles & que quelques uns ont pris, s'il faut ainſi dire, pour des intelligences ſecretes, cachées dans les corps purement phiſiques & inanimés, qui quoique diſent ils, réelement diſtinctes, & ſeparables des êtres materiels, & de la diſpoſition de leurs parties, ne reſtent point d'être la cauſe productive, conſervative, reſtaurative &c. de ces êtres. Ils ſe ſont forgez dans leur eſprit mille autres imaginations arbitraires qui ne ſervent qu'à tirer, un tres grand nombre de conſequences fauſſes; la raiſon en eſt, parce qu'on a donné trop facilement dans le prejugé de croire pout poſitif, que les ſenſations ſont éfectivement dans les objets, qui les cauſent.

On auroit eu beaucoup plus de raiſon, de dire, que les formes des corps purement materiels, ne ſont

que certains modes, ou façon d'être, qui font que la matiere, par la diverse configuration, & disposition de ses parties, est une telle, ou telle chose, & qu'elle a certaines proprietez, qu'elle n'auroit point, si elle n'étoit revetüe de ces modes. L'exemple suivant confirmera en pû de mots cette verité.

Dans la matiere, qui constitüe le fer, & le bois, v. g. il y a un certain arrangement, & une certaine configuration de parties, qui font, que la matiere du fer, & du bois à des proprietez, qu'elle n'auroit pas, si ses parties étoint configurées de toute autre maniere.

Il n'est pas possible à l'homme de determiner, & de connoitre precisement, quels sont les modes, qui constituent, la forme, de chaque corps en particulier, parce que les corps naturels étant composez de parties insensibles, on n'en sauroit prevoir les modifications, que par conjecture.

Ce principe étant une fois posé, il ne sera pas dificile de comprendre,

que tous les changemens, corruptions, & alterations, qui arrivent aux corps phiſiques; pûvent commodement s'expliquer, par la tranſpoſition des parties de la matiere; leſquelles; ſelon qu'elles ſeront diverſement figurées & rengées entre elles; rendront leur ſujet capable de diverſes proprietez.

On dira pût-être l'homme a une forme ſubſtentielle, qui eſt l'ame raiſonnable, & par conſequent tous les autres corps doivent avoir leur forme ſubſtentielle.

On pût répondre à cela, que la forme ſubſtentielle de l'homme, ne conſiſte point dans l'ame, conſiderée ſimplement comme un eſprit, ou comme une ſubſtence qui penſe: mais dans l'ame conſiderée; comme un eſprit uni à ſon corps. D'où on pût conclure, que ce n'eſt point proprement l'eſprit, qui eſt la forme de l'homme; mais ſeulement l'union, qu'il a avec le corps: ce qui ſemble ſe deduire, de ce que cette union, étant une fois détruite, l'hõme ne ſubſiſte plus en qualité d'hõme.

D'ailleurs l'ame de l'homme eſt un eſprit totalement diſtingué, de la matiere, au lieu que les autres formes, qu'elles qu'elles ſoint, ſont conſtamment materieles, & par conſequent étenduës de leur nature,

l'Ame ſenſitive des Bêtes; la vegetative des Plantes, la crainte, & l'horreur du vuide, quand les eaux ſ'élévent dans les pompes aſpirantes, & beaucoup d'autres effets, qui ſ'enſuivent, ſont encor du nombre de ces erreurs, mais parcequ'elles nous porteroient trop loin, ſi nous voulions exactement les parcourir toutes, & que nous ne finirions jamais; nous nous contenterons d'en terminer le nombre, & de propoſer ſuccintement les raiſons les plus naturelles, de celles dont nous traitons, pour en avoir une idée plus diſtincte.

Le comun du vulguaire croit poſitivement que les Bêtes ont une ame; par les ſurprenantes operations, qu'il leur voit faire tous les jours, ſans ſçavoir pourtant ce que c'ét, que cette ame pretenduë, fau-

te d'érudition, ceux qui sont plus éclairez, pensent, que leur ame n'ét autre chose que leur forme substentielle, ou une substence reélement distincte de leur corps, qui est ce principe, ou pour mieux dire c'ét ame, qui leur fait faire toutes les merveilleuses actions, qu'on remarques en eux.

Il seroit a souhaiter que ses gens fûsent mieux instruits, qu'ils ne sõt de l'Anathomie, & de l'economie du corps des Animaux, pour devoiler eux méme leur raison, & pour corriger leurs erreurs ils comprendroint aisemement s'ils possedoint cette science, soit par theoric soit par pratique; combien en cela ils s'éloignent de la verité.

par la seule composition & situation des organes des Animaux; par la fermentation de leurs differentes humeurs, dans les vaisseaux qui les contiennent; par le mouvement, & la force des esprits Animaux; ils connoîtroient qu'il n'est point d'action chez les brutes, quelle quelle soit, qui ne s'explique fort phi-

ſiquement, parce-que je viens de dire, ſans admettre d'ame.

Que ſi toutes fois, par le mot d'ame de brutes, on entend parler du ſang ou de ſes parties les plus tenuës, dont les eſprits animaux ſont cõpoſez; par le mot de vie, la fermentation, & la circulation de ce méme ſang, dans toutes les parties qui cõſtituent leur maſſe; par celui de ſentiment, le mouvement de leurs organes corporels, & des eſprits qui y circulent, nous ſerons bien-tôt d'accord.

Puis q'on ne pût nier que ce ne ſoit en cela ſeul que conſiſte leur ame, & non point en cette forme reélement diſtincte de leur ſubſtance, ce que l'Ecriture Sainte ſemble nous donner a connoître en termes formels, quand elle dit. *anima enim carnis omnis in ſanguine eſt: unde dixi filiis Iſraël, ſanguinem univerſæ carnis non comedatis. quia anima carnis in ſanguine eſt.* * levit. 17. verſ. 14.

Suivant ce rai ſonement, je pourrois encore dire que l'ame vegetative des Plantes conſiſte auſſi dans l'or-

dre & l'arrangement de leurs parties essentielles, & organiques; leur accroissement dans la distribution des sucs nourriciers qui se figent, dans les pores des parties essentielles; & non point qu'elle soit une forme absoluë, comme plusieurs pretendent ce qui n'explique en aucune façon, la nature des plantes.

La crainte du vuide n'ét pas non plus la cause de l'élevation des eaux dans les pompes aspirantes, ni d'un nombre considerable d'autres effets qu'on luy raporte fort mal a-propos, tout cela n'ét qu'imaginaire & confus; mais la veritable cause phisique de ces phenomenes est proprement la pesanteür de l'air, comme les experiences nous l'asseurent en plusieurs rencontres.

Enfin par ce petit nombre d'exẽples que je viens de raporter, touchant les erreurs de nos anciens Philosophes, il nous suffira pour conclure ce chapitre, sans én venir a un plus grand detail, de les avoir une fois connuës, non seule-

ment pour les eviter a l'avenir, mais encor pour nous tenir sur nos gardes quand nous lirons leurs écrits, afin que nous ne nous laissions point si fort persuader que plûtôt nous n'en ayons reconneu par nos reflexions l'évidence, ou du moins la probabilité, venons a celles des Medecins dont le nombre n'en est pas moins grand.

CHAPITRE III.

DANS LEQUEL ON expose plusieurs erreurs de anciens Medecins, touchant la nature du corps humain, que les Recens ont decouvertes, par leurs exactes recherches anathomiques. On y en fait voir encore d'autres, touchant la cause de quelques maladies, particulierement des Fievres, tant intermitantes que continuës, aux quelles les modernes donnent une explication beaucoup plus plausible qu'ils n'ont fait. Motifs de ces trois Chapitres preliminaires.

LEs anciens Medecins seroint en quelque façon excusables, s'ils n'avoint érré qu'à l'égard des choses qui ne sont point demonstratives; telles sont les causes de la plus part des maladies qui affligent l'homme, parce qu'elles sont si differentes entr'elles, si nombruses, &

si cachées, qu'il n'y à que le bon usage de la raison aydée par les conjectures, qui les accompagnent, qui nous y faſſent decouvrir quelque fois la verité.

Je dis qu'elque fois, pour donner à entendre qu'il eſt tres difficile? pour ne pas dire impoſſible a l'hõme, de pouvoir connoitre toutes les cauſes des effets qu'on voit arriver tous les jours dans la nature, ce qu'un Poete exprime clairement par ce vers, quand il dit.

Felix qui potuit, rerum cognoſcere cauſas.

Mais que durant tant de ſiecles paſſez, ils ſe ſoint ſi lourdement trompez ſur des faits ſi demontratifs & ſi palpables, comme ſont ceux qni dependent de l'Anatomie du corps humain, qui ſemble par leurs diſcours n'avoir été connuë d'eux, que d'une maniere fort ſuperficielle, comme s'ils avoint crû que ſcût été une honte pout eux, d'avoir pris le ſoin d'en developer plus exactemenr quils n'ont fait, & avec plus d'ordre, toutes les par-

ties, qui le composent avec leur usage & leur situation, &c. méme jusques aux plus petites: ce que les heureuses decouvertes de nos derniers anathomistes, nous demontrent sensiblement, par leurs soins, leur adresse, & leur vigilence; ausquels nous devons être, d'autant plus redevables, qu'ils ont fait, & font encore tous les jours, leurs éforts, pour la mettre, au plus haut degré de sa perfection.

Ce n'est point sans fondement, qu'ils s'y adonnent si fort, ils voient sans doute, la necessité indispensable, qu'il y a non-seulement, que les Medecins, & les Chirurgiens, la sachent à fonds; mais encor tout hõme, qui se pique, d'avoir quelque connoissance de la nature des choses phisiques; dont la plus belle, est de savoir sa propre composition.

Cependant nous voions aujourd'hui, bien des Chirurgiens? & si je l'ose dire encore, des Medecins; qui bien loin de la savoir en détail, c'est à dire, d'en connoitre les parties les plus importantes, tant solides, que

liquides, avec leur situation, leur veritable usage, &c. de la maniere qu'ils doivent absolument la savoir, pour en tirer les consequences necessaires, tant pour les causes des maladies, que pour y prescrire les remedes les plus utiles; à peine, la possedent-ils en gros. Neanmoins ils osent avec temerité. tenter toute operation, & ordonner tout remede? d'où vient aussi, qu'ils se precipitent si souvent; comme cet Icare dont parle la fable, faute de ne vouloir s instruire, dans le precipice d'une infinité d'égaremens.

Certes il n'est pas surprenent, que ceux qui nous ont precedé de tant de siecles, aient donné si facilement dans le faux. Ils n'avoint point experimenté encore ce que nous avons observé du depuis. Ils n'avoint point non plus l'usage, des instrumens, que l'adresse des hommes, qui sont venus aprés eux, nous a découvert; entre autres le Microscope, par le secours duquel, on a porté sa veüe, jusques aux plus petites parties des êtres materiels, pour en considerer

à plaisir, leur composition, leur arrangement, & leur figure.

C'est par cet instrument, que le fameux Mr Malpigius, & un nombre cõsiderable d'autres savans du tems, ont decouvert, soit dans le corps humain, soit dans les autres corps phisiques, bien des choses, qu'on avoit ignoré jusques apresent, & qu'on ignoreroit encore sans le secours de cet instrument.

Voila pourquoy à l'heure qu'il est un homme qui fairoit profession des belles sciences, ne sauroit étre excusable s'il n'avoit quelque connoissãce de sapropre structure, puisq; cet étude n'est point indigne de la curiosité d'un homme sçavant, cõbien moins à plus forte raison, le pourroint étre ceux qui la doivent posseder de droit, & de conscience, comme sont ceux qui se mélent de procurer la santé au genre humain? si ce n'ét point pour eux mémes qu'ils s'en soucient, du moins ça devroit étre pour ceux qui osent s'y confier.

Presentement on en pût étre d'au

tant plus aisement instruit, que nous avons des auteurs, qui l'ont mise, dans son plus beau jour. Tel est Mr. Malpigius, Vvillis, Graas, & d'autres anathomites du siecle. D'ailleurs les demonstrations, qui se font publiquement dans les Emphitheatres, & en plusieurs autres endroits, par des personnes, qui excellent en cette science; nous en facilitent l'entiere connoissance.

Puis donc que nous jugeons l'Anathomie si necessaire, aux personnes de nôtre profession; il sera tres-important, d'exposer ici, quelques uns des faux prejugez de nos premiers maîtres, touchant cette science, afin que nous les evitions, & que nous ne donnions point si libremẽt dans leur sens, crainte que nous ne tombions avec eux dans l'erreur. Toute la justice, que nous pourrons leur rendre, sera de prendre de leurs écrits le vrai, & le plus probable.

Mais comme ces erreurs sont si nombreuses; je ne traiterai ici, que de celles qui tirent plus à consequence, & dont il en pût arriver des

méchantes suites : de sorte que considerant de plus prés, & avec plus d'aplication, qu'ils n'ont fait, la nature de l'homme ; nous pourrons mieux qu'eux, decouvrir la verité, dans la recherche des parties qui le composent, & des phenomenes qui s'y passent.

Pour garder donc ici, quelque ordre, je ferai voir plûtôt quelques uns de ces faux sentimens, qui regardent seulement l'Economie de nôtre corps. De là je viendrai à ceux qui apartiennent aux causes de quelques maladies en particulier, & qui nous sont plus ordinaires; on y verra en pû de mots, l'opinion des anciens, & des modernes. Commençons par les nerfs.

Premierement ceux-là parlant des nerfs, qui partent du cerveau, n'en ont reconnu, ou voulu reconnoitre, par le pû de soin, qu'ils y ont aporté, que sept conjuguaisons, & en ont resté là, ce qu'ils nous ont enseigné, par ce distique, qui les décrit en ces termes.

Optica prima; oculos movet altera;
tertia gustat.
Quartaque quinta audit; vaga
sexta; septima linguæ est.

Ce qui ce demontre visiblement faux, par les exactes decouvertes des anathomistes modernes qui en ont decouvert dix paires; entre autres Mr. Vvillis, & aprés lui, Mr. Vieussens, qui les a encore poursuivies plus loin, que n'a fait le premier, & dont il en a fait un systeme entier, digne de son adresse, & de son savoir.

Il est vrai que la derniere paire ne sort point à proprement parler du cervau; mais par le trou de l'apophise transverse, de la premiere vertebre du col, par ou passe l'artere vertebrale: mais parce qu'elle se distribue partie vers le larinx, partie vers les museles posterieurs de la tête, méme aux museles posterieurs du col; pour cooperer conjointemẽt avec les autres au mouvement de la tête: on la mise au nombre de celles, qui sortent du crane. La distribution de ces dix paires de nerfs a été tres-

bien décrite par les vers suivãs d'un fameux personnage. *

Mr. Chiquoi chãc de mõpe

Hæc olet; illa videt; movet altera lumina; quarta
Prodit amatores; malam pervadit utramque
Quinta; oculũ abducit sexta; haurit septima voces.
Prospicit internis membris octava. Movetque
Linguam nona. Ciet tandem colli ultima motus.

Hors d'être entierement irresonnable, on ne sauroit douter, d'un fait si constant, que celui là, qui tõbe demonstrativemẽt tous les jours sous nos sens, & que l'experience nous fait voir.

2. La sanguification dans le foye a été une des plus considerables erreurs de nos predecesseurs. Ils ont crû, que les venes mesenteriques portoint du ventricule, & des intestins, dans le foye; le suc le plus pur des alimens, que nous prenons aprés leur digestion, pour y être converti en sang; comme le moût, en vin, dans le tounau, & y étant sanguifié,

il est porté de cette partie (comme étant, disent-ils, l'origine des venes) dans toutes les autres, par leur moyen.

Voyons comme en parle un des plus celebres de l'antiquité, aprés le Prince de la Medecine. *Velim in præsentiarum intelligas, distributum á ventriculo ad hepar chylum, á visceris caliditate, veluti vinum in dolio musteum, fervere concoqui, alterariq; in sanguinis boni generationem.*

C'est assez formel pour ne pas douter de leur sentiment qui à été suivi d'une infinité de gens, & qui l'est peutetre encore, aujourd'uy & cela parceque ils n'ont point voulu considerer de prés s'ils avoint dit vray, ou non, mais s'en sont raportez aux cõme s'ils avoit été cepüis de la verité.

Ces grands hommes ne se seroint point si facilement trompez s'ils avoint fait plus d'attention sur la nature de ce viscere; & des autres aussi qu'ils n'ont voulu faire, car s'ils avoint murement examine les venes lactées, le reservoir de Pequet; & le canal torachique, ils auroint recon-

au que le plus pûr des alimens que nous prenons aprés leur digestion dans l'estomac, monte dans les vaisseaux chiliferes, par un mouuement fort mecanique ; puis dans la vene souclaviere gauche, ou se mélant avec le sang, il est porté à l'axiliaire gauche, & de là au cœur, pour étre distribué ãs toutes les parties du corps.

De maniere qu'aujourd'huy la plus saine opinion, touchant l'endroit de la sanguification est le paumon & le cœur, parceque le chile se confondant avec le sang dans ces parties, y change en partie de sa nature, par les fermentations & les alterations qu'il y souffre, à l'occatiõ des sels nitreux de l'air, q'uon respire avec lui & des principes fermentatifs de la masse du sang, avec ceux du chile, de sorte que de chile qu'il étoit devient sang aprés ces fermentations.

J'ay dit en partie, pour donner à entendre, que ce n'est point uniquement dans le cœur, & dans le paumon que le chile se convertit parfaitement en sang, puisque dans sa circulation passant & repassant par

tant d'endroits divers, il se brise toujours de nouveau & s'attenuë de plus en plus, tant par les fermentations, que par les filtrations qui s'y font. D'où vient qu'on pût dire auec fondement, que c'ét dans toutes les parties du corps que la sanguification se fait, mais principalement dans le cœur, & dans le paumon.

Ce ne sera dont plus dans le foye seulement, qu'elle se faira qui n'ét regardé presentement, que comme un viscere, composé d'une infinité de glandes, qui servent a filtrer, & a purifier le sang des humeurs bilieuses & lhymphatiques par la configuration, & l'arrangement des parties, qui composent leur substance.

Il ne faut pas être surpris, s'ils ne savoint point, comment, & ou se faisoit la sanguification, puis qu'ils n'en cõnoissoint point la nature, n'y la circulation; dont la connoissence nous ét d'autant plus importante, qu'il seroit impossible de pouvoir rédre raison d'une infinité de phenomenes qui se passent dans les animaux.

3. Ils n'ont connu que fort confuſement, la ſtructure de l'eſtomac, ſa fonction, & ſon ſuc fermentatis : celle du pancreas, & de la liqueur, qui s'y ſepare ; celle de la ratte & ſon uſage : des reins : de la ſubſtence corticale du cervau, & des glandes qui la compoſent : des glandes & veſicules du paumon : de celles de l'eſtomac ; des inteſtins ; de la matrice ; du meſentere ; de la pau ; & generalement toutes celles, qui ſe rencontrent, dans pluſieurs patties de nôtre corps, qui ſont d'un nombre quaſi infini ; moins encore les ſucs, quelles ſeparent, qui ſont autant differens entre eux, que la ſubſtence, des glandes qui les ſeparent, l'eſt en elle-méme ; dont les notions ſont de la derniere utilité, tant pour la theorie, que pour la pratique d'un ſage Medecin.

Que s'ils en ont parlé, ça été d'une maniere ſi ſuccincte, & ſi confuſe, que nous n'en ſaurions avoir, que des idées fort obſcures, ſi nous voulions nous en arrêter à leurs écrits, par la lecture deſquels on pût s'aſ-

seurer dela verité que j'avence.

4. Les quatre pretenduës humeurs telles que sont le sang pris en lui seul, la pituite, la bile, & la malencolie; dont ils veulent que toute la masse du sang soit composée, cõme de ses principes; ne sont pas moins à resuter, que les erreurs precedentes. Ils les ont fait méme correspondre aux quatre elemens, &c.

Voici comme en parle, un des plus fameux suivi de plusieurs autres* *Igitur ut calidum, frigidum humidum, atque siccum, omnium rerum communia sunt elementa: sic nimirũ sanguis, pituita, ac bilis, tum aira, tũ flava, omnium animalium, sanguine præditorum propria elementa existũt*, & un pû plus bas, il fait voir que ça été le sentiment d'Hypocrate, en ces termes. *Eâ ratione adductus hyp. ipsos quatuor humores, materiam esse generando homini, tradidit.* C'est ce qu'ils justifient en plus d'un endroit de leurs écrits.

* Gal. l. 2. de élemẽt.

Ils se sont imaginez, que le sang, comme j'ai dit se produisoit dans le foye: la pituite dans le cervau: la

melancolie, dans la ratte: la bile, proprement dite, dans la veſicule du fiel. Nous allons voir, combien cette opinion eſt erronée.

J'ai déja demontré la fauſſeté du premier ſentiment, en faiſant voir, que le ſang ne ſe produit point dans le foye, comme ils le pretendoint; puiſque l'experience nous aprend, que le chile ne s'y porte point directement.

Pour le ſecond s'il étoit vrai que la pituite fut un principe du ſang, qui vint du cervau; on y auroit aparament decouvert le lieu, où ſe fait cette production; l'endroit où elle ſe ſepare; les vaiſſaux qui la cõduiſent dans le ſang, puis qu'elle en eſt un principe, comm'on a fait des glandes de la ſubſtence cendrée du cervau, qui ſervent à filtrer les eſprits animaux. On pourroit dire la méme choſe de la melancolie, qui ſe ſepare, à leur avis, dans la ratte.

Quand au quatriéme principe du ſang, qui eſt la bile, je dis, que c'eſt un diſſolvant, qui étant porté par le conduit colidoque dans l'inteſtin

duodenum, sert par ses parties les plus tenües, à fermenter, & à purifier le chile, à la rencontre, du suc pancreatique; tandis que les plus crasses, se mélant avec les matieres grossieres, excitent les irritations necessaires pour leur sortie.

Outre cela ils se sont figurez, que ces quatre humeurs étoint la cause generale, de toutes les infirmitez, qui nous affligent; lors qu'une ou plusieurs ensemble, sortant de leur bornes ordinaires, veulent faire les farouches. Enfin il leur ont donné mille autres proprietez aussi arbitraires, qu'elles sont fausses.

Pour connoitre cette erreur dans tout son jour; on n'a qu'à faire une analise exacte du sang, tel qu'il est dans son état naturel, & en venir aprés, à celle de la chimie.

On verra sensiblement, que la masse du sang n'est qu'un assemblage confus, de plusieurs humeurs, qui se confondant pêle mêle, par leur mouvement, de liquidité, de fermentation, & de circulation, roule par toutes les parties du corps. De façon

qu'on pourroit avancer sans risquer de se tromper ; que toutes les humeurs qui se filtrent dans plusieurs parties de l'animal, sont formelemẽt dans le sang, avant leur filtration, presque telles, que nous les remarquons, aprez leur separation.

On pourroit méme dire s'il étoit possible, & avec plus de raisõ qu'eux que le suc nerveux; le chile, la bile, le suc stomachique, le suc pancreatique, la lymphe, les humeurs aqueuses, vitrées, & chrystallines des yeux, & generalemẽt toutes les humeurs, qui se separent dans nôtre corps, au moyen des glandes (dont la plus part de ses parties sont composées :) devroint être, s'il se pouvoit autant de principe constitutif du sang, puis qu'elles semblent en aparence? sinon toutes, du moins, une partie; composer toute cette masse sensible ; & que d'ailleurs elles y sont contenues formelement.

Mais parce qu'il repugneroit, au bon sens, & à la raison, d'admettre, pour principes du sang, des matieres si composées que celles-là, dont

méme la plus part, lui ſont plutot ſuperfluës, que neceſſaires; conſultons la deſſus l'analiſe chimique, pour en decouvrir de plus ſimples.

Elle nous demontrera clairement que le ſang, tout comme les autres mixtes, doit étre compoſé des principes, auſquels il peut ſe reſoudre; comme l'axiome ſuivant, le donne à connoitre, *ex iis conſtant mixta principiis, in qua reſolvuntur*, Or par la diſtillation qui s'en fait; les Chymiſtes y ont trouvé conſtamment, comme dans tous les autres corps naturels; cinq principes, qui quoiqu'ils ne ſoint point dans leur derniere ſimplicité; neanmoins comme on les y trouve toujours, & qu'on ne pût point aller natutelemēt plus avant; on a pris de là, occaſion de croire avec juſtice, qu'il en a été cōpoſé, d'autant plus, qu'on n'en pût point retirer de plus ſimples.

Ces principes donc ſont cinq en nombre, ſçavoir l'*eſprit*, le *ſel*, le *ſoufre*, la *terre*, & l'*eau*, dont les trois premiers ſont actifs, & les deux derniers paſſifs, ce que l'experience

fait voir sensiblemẽt, quand on fait l'anatomie du sang par le secours de c'ét art: car par la distilation, on tire en premier lieu, quantitê de phlegme; puis beaucoup d'esprit volatil, ensuite vient le souffre, & enfin de la téte morte, on retire par la filtration qu'on en fait, le sel; la terre, restant comme incipide.

Il semble en quelque façon que ces cinq principes n'ont point été inconus à Hipocrate, puis qu'il dit en ces termes.* *In homine nãque inest, & amarum, & salsum, & acidum, & acerbum, & fluidum, qua pro copiâ & viribus, varias habent facultates.*

* Li. de veteri Medicina sect. 1.

On pourroit raisonnablement presumer, que ce grand homme à entendu, par le mot *d'amarum*, un soufre, ou quelq'autre chose de semblable, puisqu'en effet on remarque que les soufres communs contiennent en eux de l'amertume; tel est la bile, le laudanum, &c. par le mot de *salsum* le sel en question; par celuy *d'acidum* une substance degagée des parties les plus crasses, comme

l'esprit; par celui de *fluidum* le flegme, ou l'eau dont nous parlons, & enfin par le mot *d'acerbum* la terre, qui ne doit étre considerée que cõme un corps poreux, apre & raboteux; lesquels adjoute-til selon leur qualité leur figure, & leur activité, sont capables de diverses proprietés.

Il ne seroit pas méme necessaire de recourir à la chimie, pour étre plenement instruit de ce que j'avence, la nature seule nous le demontre journellement: car si l'on s'applique avec attention à étudier la cõposition du sang qu'on tire, à une personne, on verra que les petites bulles qui s'elevent, sur sa superficie quand il tombe dans la palete, denotent clairement que ce ne sont que les parties les plus subtiles, & les plus spiritueuses du sang, qu'on pût prendre pour le premier principe, c'ét à dire pour *l'esprit*: la serosité qui le surnage, pour le *flegme* ou le second: la couleur rouge, le *sufre* qui en est le troisiéme; le goût salé qu'on y remarque en le goûtant, nous fait naitre l'idée, du *sel* qui est le

quatriéme ; enfin les parties noires, craſſes, & terreſtres, qui prenent le bas du vaiſſau, nous obligeat de croire que c'ét le dernier principe qui eſt la *terre*.

Il eſt aiſé de comprendre par les exemples que je viens de propoſer, combien nos predeſſeſſeurs ont errê touchant des faits ſi demonſtratifs & ſi palpables que ſont ceux que l'economie du corps humain decouvre a nos ſens. Il eſt queſtion preſẽtemẽt d'examiner, s'ils ont mieux reuſſi dans la recherche des cauſes des maladies qui lafligent.

Mais parceque ſi j'en voulois faiun detail exat, je me porterois trop loin, je n'expoſerai, que leur ſentiment & celuy des recents touchant les maladies, qui ſont les plus familieres & les plus ordinaires à l'homme; Que ſi les premiers ſe ſont trõpez a celles là comme il ſera aiſé à connoître, il n'ét point diffiicle a croire qu'ils l'ont pû à l'égard de bien d'autres, qui lui ſont moins ordinaires & que je teray ici: laiſſant à chacun la liberté de les examiner à

loisir dans leurs propres écrits, & de s'en éclaircir;

Or il n'est point de maladie dont l'homme soit plus frequement atteint dans le cours de sa vie, que de la fievre, soit intermitante soit continuë, avec redoublement, ou non, c'est aussi de leurs causes en general, que je pretends exposer ici, l'opinion de nos premiers Maïtres, & des modernés.

Les premiers étoint persuadez que la cause des fievres quotidienes étoit la pituite, celle des tierces, la bile: la melancolie, celle des fievres quartes. Il y en a méme aujourd'ui qui sont dans ce sentiment; ils pretendent que tous les differēts simptomes, qui accōpagnent les fievres intermittantes provienēt des diferēs degrez de pourriture, de quātité & qualité, de ces trois humeurs. Le voici expliqué en ces termes.* *Inter mittentium igitur, tres sunt omnes numero differentiæ, quotidiana, tertiana, & quartana; quotidiana quidem ex pituitæ, tertianæ ex flavæ bilis, quartana denique ex atræ bilis,* * Gal. l. 2. de diff. febr. cap. 2.

t

putredine gignuntur. Ce n'eſt point en ce ſeul endroit, que cet auteur l'aſſeure, il le repete en pluſieurs autres, pour mieux l'inculquer dans l'eſprit de ſes ſectateurs.

C'eſt là en pû de mots leur ſentiment, qui ſeroit en quelque façon plus probable, que celui de pluſieurs autres : car les uns ont voulu que la cauſe des fievres, étoit un feu caché dans le cœur; les autres, qu'elles provenoient uniquement d'une cauſe externe: enfin il y en a eu, qui ont crû, que leur cauſe reſidoit ſeulement, dans les capillaires des venes, & des arteres; venons à la cauſe des continuës.

Ce méme Auteur avec d'autres, veulent que la cauſe des fievres cõtinües, ſoit ſeulement un ſang pourri, & contenu, dans les grands vaiſſaux ſanguiferes, que de ceux là, il va enſuite au cœur, pour y être enflammé : d'où tous les accidens, qu'õ y remarque, prenent leur ſource.

Que celle des fievres lentes, & hectiques, reſide dans les parties

solides, il le preuve par ces paroles. *Earum vero febrium continuarum, quæ ex adverso, ab ephæmeris distinguntur, in putredine humorum in majoribus vasis consistunt. Quædam solidas animalis partes occupant, has sanè Medici febres hecticas appellarunt; vel quia firmæ, atque fixæ, perinde ac habitus sunt, &c.**

* De diff. Febr. l. 1. c. vi.

La cause des fievres continües dans ce sentiment, se détruit assez d'elle-méme, sans en venir à des plus amples explications, par la connoissance, que nous avons du mouvement circulaire du sang, des petits vaisseaux dans les grands, & des grãds dans les petits. Car a bien considerer, s'il y avoit de la pourriture dãs les grosses venes, & arteres du corps, elle se communiqueroit bien-tot, dans les petites, par l'action du cœur.

Ce ne seront point donc les humeurs corrompuës renfermées, seulement dans les gros vaisseaux, qui causeront les fievres continuës; non plus que les parties solides, d'elles mémes, la fievre lente comme je

ferai voir dans la suite, aprés avoir plutot, établi celle des intermittantes. Je ne m'atacherai point, de traiter ici à fons, une matiere si vaste, dont il s'en feroit un grand sisteme; je me contenterai d'en donner une idée plus claire & plus probable, qu'ils n'ont fait.

Qu'elle aparence de probabilité y-a-t'il, que la pituite, qui est par leur supposition, d'une nature froide, & humide, soit la cause de la fievre quotidiene, & qu'une humeur si lente & si tardive que celle-là, puisse causer dans la masse du sang une si grande agitation & un si grand trouble, qu'on remarque à ceux qui en sont atteints; & que la bile, qui est, à leur sens, chaude & seiche (toute liquide qu'elle est) ne produise, que la fievre tierce; étant méme un plus fort agent, que la pituite: que l'atrabile ou la melancolie, froide & seiche, fasse la fievre quarte.

Qui ne voit que ce ne soit une imagination, à quoi il y auroit bien des choses à redire, si nôtre dessein nous le permettoit; mais on ne fini-

roit jamais, si l'on vouloit examiner entierement ces matieres, soit à refuter ce qu'il y a de faux de la part de ceux-là; soit à exposer, ce qu'il y a de certain de la part de nouvaux.

Il suffira avant de terminer ce chap. de donner en racourci des notions plus distinctes, qu'ils nont fait sur cette matiere: qui souhaitera en avoir une connoissance plus étenduë, n'aura qu'à consulter les écrits de ceux, qui en ont traité le plus pertinemment dans le siecle * on y trouvera dequoi se satisfaire: tant à l'égard, de la nature des fievres, & de leurs causes; que de leurs differences, & des simptomes qui les accompagnent, tant en general, qu'é particulier.

* Mrs. Vvil Silv. Dele boë, &c.

Nous dirons, donc, qu'il est beaucoup plus probable, que la cause de toutes les fievres intermittantes en general, consiste dans un *aigre*, qui reside dans les premieres voies; soit qu'il vienne, du ferment trop aigri de l'estomac; soit du suc pancreatiq; soit de celui des glandes du mesenrere &c. qui se trouvant trop acide,

par le sejour qu'il fait dans les parties du bas ventre ; par les indigestions des alimens que nous prenons ou par quelque autre cause que ce soit ? entrant dans la masse du sang, est capable d'y causer, par les differentes fermentations, qu'il y produit; tous les symptomes, & tous les divers changemens, qu'on y remarque pour lors; à raison de la diversité, ou de l'exaltation de ses parties, avec celles du sang : & selon que cette matiere aigre sera plus ou moins developée ou qu'elle sera, en plus, ou en moindre quantité ; on verra que les accez seront plus ou moins violens, aussi bien que leurs simptomes. C'est aujourd'hui la plus saine opinion, parmi les meilleurs Phisiciens, & les plus oculez Medecins du tems.

La raison, & l'experience le confirment? qui ne conçoit, qu'un acide pût fermenter, à la rencontre de certaines parties, qui lui seront disproportionées; la chimie nous le demõtre tous les jours ; d'ailleurs les febrifuges sont prêque tous amers; cõ-

me la petite centaurée, l'absinthe, le camedris, le Kinkina &c. Ajoûtez à cela, que la dissection des personnes mortes des fievres intermittantes, nous fait voir le plus souvent, les glandes du pancreas, & du mensentere, dures & schirreuses, par la fixation de ces matieres aigres.

Quand aux especes des fievres intermittantes, on comprendra facilement, qu'elles peuvent provenir, de ce que, si cette matiere acide, vient à couler tous les jours dans la masse du sang, par la circulation, en suffisente quantité, pour causer chaque jour un paroxisme, produira cette espece de fievre, que nous apellons *quotidiene*. Si elle n'y coule, que de deux jours l'un, elle causera la fievre *tierce*. Si de trois jours l'un la fievre *quarte*. Enfin si elle s'insinuë, dans la masse des humeurs, de trois jours, deux, elle excitera la fievre, *double quarte*. Ainsi des autres fievres intermittantes.

Je ne dis rien ici, de tous les divers accidens, qui les accompagnẽt; pour pû de connoissance, qu'on ait,

de la nature des humeurs, de leurs principes, & du corps humain; il ne sera point dificile, de rendre raison, de leurs causes.

Pour ce qui regarde en general, la cause des fievres *continües*, on ne pût, à mon avis la raporter, qu'à l'exaltation d'un, ou de plusieurs principes constitutifs du sang, dont j'ai parlé ci-dessus; sur tout des plus actifs, comme au soufre, par exemp. ou au sel: qui venant à s'exalter? tantot par quelque cause interieure, cõme sont les exercices immoderez, les passions trop violentes, en un mot, tous les excez d'une vie fort irreguliere? tantot par quelque cause exterieure, soit qu'elle viene d'un air impregné de beaucoup de seminaires malins, soit des alimens corrompus, &c. peuvent sans contredit, causer par là, diverses alterations & plusieurs fermentations extraordinaires, dans la masse du sang, pour en pervertir l'economie, & pour y occasionner tous les simptomes, qui les suivent, qui seront plus ou moins grands, que ses principes seront plus

ou moins exaltez, ou capables, de produire de plus grãdes ou des moindres fermentations.

C'eſt de leur differente prédomination, & fermentation, que naiſſent les differentes eſpeces de fievres continuës; dont les unes ſont ſouuent des ſimptomes des autres. Cela une fois poſé, on pourra ſans grand peine, non-ſeulement rendre raiſon, des cauſes & de la nature de ces fievres; mais encor de tous les accidens qui les accompagnent.

Pour couper court; je croi que tous ces exemples doivent ſuffire, pour nous confirmer dans le deſſein, que nous nous étions propoſez, ſens en venir à une plus grande diſcutiõ. Car à vrai dire, il ſeroit fort ennuyeux, & inutile méme à mon ſujet, de traiter ici, de mil autres opinions erronées, de cette nature, qui ne nous rendroint pas plus ſavans, bien loin delà? telles ſont toutes ces facul ez Concoctrices, Retentrices, Attractrices, & Expultrices. Ces vapeurs pretenduës de mere, qu'on fait monter, & elle méme, s'il eſt

neceſſaire, par des canaux inconus, juſques au cervau, &c. de ces vents imaginaires, qui roulent, méme entre les fibres muſculeuſes des parties le plus étroitement unies. De ces conceptions, par le cõcours de deux ſemences; en un mot d'une infinité, d'autres faux prejugez, qui ne meritent point ſeulement, d'étre propoſez, pour ne plus perdre le tems, à les refuter.

Trois motifs m'ont obligé, de faire preceder ces chapitres, à cet ouurage. Le premier eſt pour deſſiller les eſprits preocupez, qui donnant tout au ſenſible, ſe laiſſent trop facilement entrainer aux prejugez des anciens, avant que d'examiner par raiſon, les regles neceſſaires à decouvrir la verité, dans la nature des phenomenes phiſipues.

Le deuxiéme pour donner quelques éclairciſſemens, touchant quelqu'unes de leurs erreurs, qui ſont le plus à craindre, & le plus à eviter.

Le troiſiéme enfin eſt, de ne point condamner aucun ſentiment, *parce*

rationibusque inauditis, sans qu'on n'en ait reconnu evidemment la fausseté, aprés des serieuses reflexions ; & sans en avoir plutôt examiné à fons toutes les raisons, qu'on y aporte pour le prouver.

CHAPITRE IV.

Où on décrit dans toute son étenduë, la relation de l'hiſtoire en queſtion; averée par un grand nombre d'hõnêtes perſonnes vivantes, & dignes de foy; avec toutes les circonſtances le plus remarquables, qui l'ont accompagnée.

SI l'homme est regardé, comme tout un monde en abregé ; ce n'est pas sans raison ; car à bien cõsiderer l'ordre & l'arrengement, de tous les divers ressorts, dont cette admirable machine est composée ;

on connoitra, que son auteur doit étre, d'autant plus parfait ; qu'il est impossible à son esprit; pour si relevé qu'il soit, de comprendre toute l'étenduë de la nature du corps, qu'il anime & qu'il perfectionne par sa presence, ni de savoir toutes les loix, que son Createur y a établies, pour sa conservation.

Ses parties sont en si grand nombre, si delicates & si sujetes à être alterées, par tant de causes, soit au dehors, ou au dedans de lui-méme; qu'il n'est pas croiable, que toutes puissent toujours si bien joüer de concert; qu'on n'y voie arriver bien souvent (des accidens & des dereglemens) qui troublét tantot plus tantot moins cette harmonieuse économie ; lesquels nous paroissent quelque fois, comme extraordinaires, & inoüis, en un sens ; parceque nous n'en reconnoissons point dés la premiere veüe, la cause qui les produit, quoique pourtant, elle ne soit point impossible à trouver, pourveu qu'on veüille la rechercher avec aplication.

L'hiſtoire de Marie Mercié, qui vit encore, & dont je vai faire preſentement le recit dans toute ſon étenduë, arrivée depuis pû dans le voiſinage de cette Province, & averée par un aſſez grand nombre de perſonnes judicieuſes & de diſtinction, qui l'ont veu, & qui pourroint encor confirmer dans la verité ceux, qui ſeroit en quelque doutte : ce cas eſt, dis-je, du nombre de ces accidens extraordinaires, qui affligent l'homme ; ſoit que cela ſe faſſe par une expreſſe volonté du tout puiſſant, ſoit par des cauſes purement naturelles.

Or comme il n'ét point en nôtre pouvoir, d'aller penetrer les ſecrets incomprehenſibles de la ſageſſe increée ; je ne diray rien touchant ſa puiſſence la deſſus, que je conſidere abſolument infinie ſur toutes choſes. Je me contenterai ſeulement de dire en paſſant, que Dieu agiſſant en tout, par les voyes les plus ſimples, & les moins compoſées, il ne faut pas toûjours recourir aux miracles, ni aux intelligences ſecretes,

dans l'explication des phenomenes phiſiques pour en reconnoître les veritables cauſes.

C'ét ce que je tâcheray à faire voir dãs la ſuitte autant que je pourrai par des raiſons fort naturelles en recherchant la ſource des accidens, qui ſurvindrent a nôtre malade, durant le cours de ſes ſéſibles maux. Mais faiſons en plû-tôt la deſcription,

L'an mil ſix cens quatre vingt-neuf ſur la fin de juin; Marie Mercié âgée d'environ vingt-ans, fille d'un vilageois, habitante de la parroiſſe de ſaint Avid-de-lede, juriſdiction de la Cappelle Biron dioceze D'agens; s'étant loüée pour ſervante en ce tems là, chez un nommé Lafaurie, dans une parroiſſe circonvoiſine de la méme juriſdiction.

Un jour ſa maîtreſſe lui commenda d'aller ayder a moiſſonner chez un certain Sautial ſon voiſin, ce qu'elle fit fort volontiers. Son traval fini; & aprés avoir ſoupé elle ſe retira chez ſa maitreſſe, ou elle ne fût pas plû-tôt de retour quelle ſe

tout a coup saisie d'un grand étournement: d'un tournoiement de tête; d'une tres sensible douleur d'estomac: d'abattement de forces: & des pesanteurs de tout son corps: son mal empirant de jour en jour, elle tomboit si frequemẽt dans des deffaillences, & dans des sincopes si fortes, qui la mettoint à toute extremité, & qui l'obligerent enfin, à quitter la maison de son Maître, pour s'en retourner chez sa mere (*à Valprionde*, lieu de sa naissãce) qui touchée d'un sensible amour de mere à la veuë de tous les maux que sa fille souffroit, fit appeller au plû-tôt Mr. Boueyssou Chirurgien fort experimenté, qui la voyant en deffaillance, d'ésqu'il fût entré chez elle, crût que tous les accidens, dont elle étoit atteinte provenoint des passions histeriques, il la purgea par un remede ordinaire & convenable à son mal; mais pourtant sans grand soulagement: ce qui l'obligea, son mal perseverant, de recourir a des remedes plus forts; il lui fit prendre l'Emetique, par le moyen duquel, elle vo-

mit quantité de matieres corrompues, dont elle fût soulagée pour quelque tems.

Pandent ce relache, elle s'en ala avec sa mere rendre visite à sa Maitresse, quelle avoit quittée depuis pû, ou elle fit rencontre de la femme de Sautial, dont j'ay déja parlé, accusée d'etre sorciere; & chez laqu'elle elle avoit été moissonner par ordre de sa maitresse: cette pretenduë Sorciere voyant Marie Mercié de retour, en meilleure santé, quelle ne s'étoit proposée, ne pût s'empecher, en l'embrassant, de lui témoigner la joie qu'elle avoit, de la voir en meilleur état, qu'on ne lui avoit dit; ce qui semble étre assez naturel, entre des personnes, qui ont quelque amitié, & quelque familiarité ensemble,

Un moment aprez cette honnête entreveüe, & cet entretien de civilité, Marie Mercié, se sentant dabort, comme étroitement serrée par des liens intolerables, fut contrainte de s'en retourner chez elle, avec sa mere? où elle ne fut pas plutot arri-

vée, que tous ses premiers maux redoublerent leur violence : de sorte que les douleurs d'estomac, les défaillances, &c. furent si extraordinaires, qu'elle n'en étoit aux abois ; ne sachant quels moiens prendre pour se soulager, ni pour se delivrer d'un mal qui la tourmentoit si cruelemẽt depuis trois ou quatre mois.

Vers le mois de Decembre de l'an 1689. dans le tems qu'elle y pensoit le moins, elle trouva, par un heureux rencontre, le remede eficace à tant de tourmens insuportables. Un nommé Marcel, Sergent de la compagnie de Mr. de Sallon (fils à Madame la Marquise de la Capelle Biron) s'étant écarté, en se promenant avec ses camarades; arriva à l'imprevû à la maison de cette fille, qui la trouvãt dans ses sincopes ordinaires, demanda à la mere, qu'est-ce que cette fille avoit? depuis quel tems elle étoit malade? qu'est-ce qu'on lui avoit donné? & aprez plusieurs autres questions de cette nature? la mere lui répondit, qu'on lui avoit fait prendre plusieurs remedes, mais que pas un

n'avoit pû lui emporter son mal; alors cet homme prenant compassion du deplorable état de cette fille dit à sa mere de prendre de bayes de liere, de les faire seicher, de les mettre en poudre, & d'en faire prendre à sa fille le poids d'une dragme, dans du vin.

Remede que cet homme avoüa lui-méme, à M. Boueyssou Chirurgien, n'avoir jamais plus experimenté, ni veu aucun autre éfet, que c'étoit le premier qui lui étoit venu en pensée; qui quoique fort simple, & facile à executer, ne resta point à faire un merveilleux éfet en cette ocasion. La mere ne perdit pas tems à le mettre en usage, elle fait donc prendre cette poudre à sa fille, en la quantité & de la maniere preserite par cet impreveu Apoticaire, qui reüssit si heureusement, qu'une demi heure ou environ, aprés l'avoir prise, elle vomit avec l'étonnement de tous les spectateurs.

Premierement une *Salamendre d'eau*, en vie. C'est une espece d'insecte, qu'on voit souvent, principa-

lement en été, dans des fontaines, ou dans des endroits, où les eaux croupissent, aiant quatre pieds, deux de chaque coté, la queüe faite en pointe de lance, la tête de serpent, de couleur tanée, de la grosseur & longueur, du petit doigt; qu'on appelle vulgairement dans le païs, *Biandes.*

Quelques jours aprez, son mal continuant de joüer sa tragedie; par le secours de la poudre de liere, elle vomit en second lieu, une autre espece d'insecte acatique, qu'on nõme du mot vulgaire *Cabot*, & que des auteurs, * apellent en latin *Gyrini. Seu informis ranarum partus*, c'est un poisson noir par dessus, grisatre par dessous, sans pieds, une petite queüe, la pau polie, le ventre gros, & la tête aussi, par raport au reste du corps, qui n'est pas pour l'ordinaire plus gros que le pouce: de la vient, qu'on l'apelle *Cabot*, cõme qui diroit (cap gros) à mesure qu'il grossit notablement, il lui vient deux pieds de chaque côté, & prend insensiblement dans la suite la figure

* Ron. hist. de Piss.

de grenoüille, comme dit Rondelet, ce que j'ai moi même observé.

Troisiémement aiant repris le méme remede, elle vomit, une troisiéme espece d'animal acatique, en vie comme les precedens, de couleur tirant sur le noir, aiant des ailes écailleuses, six pieds, trois de chaque côté, de la grandeur d'une grosse chataigne, qu'on nomme ordinairement *Scarbot*. Que le Chirurgien aiant percé d'outre en outre avec une petite broche de bois, & exposé à l'air froid, il y véquit malgré la rigueur de l'hyver, pendant dix-sept jours.

Quatriémement, elle rendit par le vomissement, au moien de la méme poudre de liere, environ demi écuellée, d'une matiere visqueuse, & glüante, semblable au fraye des grenoüilles, dãs laquelle on distinguoit à l'œil, certains petits corps ronds, & gros comme des grains de petit milhet; quand on les observoit de plus prez, on y voioit dans quelques uns, une tache, comme une goutte de blanc d'œufs, & dans d'autres des fi-

lemens rouges : ce que les plus curieux, de ceux, qui acouturent à cet spectacle observerent distinctement.

Depuis Decembre de l'an 1689. jusques en May de l'an 1690. en cõpte, qu'elle vomit plus de quatorse Salamendres d'eau, beaucoup de Cabots, & un Scarbot. Il est à remarquer, que parmi toutes ces Salamendres, il y en eût une qui étant plus grosses que les autres ne fut pas plutot (hors de l'estomac de la patiente) qu'elle sortit promptement par la porte de la chambre, où elle étoit.

Notez qu'aprez tous ces travaux, & ces horribles ejections, elle eût un intervalle, depuis le commencement de May de l'an 1690. jûques à la fin de Juillet de la méme année, sans étre notablement indisposée ; mais elle n'eût point le bonheur d'ẽ joüir long-tems, car ses enemis cachez se rendant tous les jours plus puissants, ne vouloint point encor abandonner leur fort, ou chacun sembloit vouloir tour à tour joüer encore quelque tems leur rolle; il

faloit revenir plus souvent à l'assaut, pour leur faire lâcher prise, & les en chasser entierement.

Se trouvãt donc vers la fin de Juillet necessitée d'aller à la messe, elle ne fût pas plutot à l'Eglise, qu'elle sentit les mouvemens impetueux de ces furets insuportables : les défaillences, les maux d'estomac, les sincopes &c. revindrent à l'acoutumée : on la cõduisit à la maison de Mr. le Curé, ou beaucoup de personnes n'épargnerent ni soin ni peine, pour la secourir, chacũ faisant de son mieux pour la faire revenir. Mais le plus prompt secours fut de recourir au plutot à son specifique, dont elle en portoit toujours sur elle en cas de besoin, dabort qu'ell'en eut pris elle vomit, une autre Salamendre, ensuite autres deux Cabots.

Madame la Marquise de la Capele Biron, touchée à l'égard de cette malheureuse fille, d'une aussi tendre & aussi grãde charité que son cœur, son sang, & ses vertus sont illustres, commenda qu'on l'emmenat dans son chateau pour en faire prendre

plus de soin; ses affaires les plus importantes n'empéchoint point, que elle n'en prit un soin tout particulier.

Ce fut dans le chateau de cette illustre Dame, qu'elle vomit, outre les animaux ci-dessus, dix à douze Cabots, une autre Salamendre. Et pour une quatriéme espece d'insectes, elle vomit trois *Crapeaux*, en vie, dont l'un étoit petit, les autres deux assez gros. En une autre reprise elle en rēdit autres deux de la grosseur, d'une moitié d'œuf de poule; tout cela se passa dans la chambre de Madame, en sa presence, celle de Mrs. ses fils, de quelques peres Recolés, de tous les domestiques du chateau, & d'autres personnes du voisinage, qui y alloint, pour voir cet objet d'horreur, & de compassiō à méme tems.

Ce fut pour lors qu'on auroit dit, que tous ces enemis s'étoint donné le mot, pour joüer de leur reste, faisant à qui plutot sortiroit de captivité? entre autres un gros Crapaut se presente au gozier de cette igno-

cette victime ! chose étrange ! qui par sa grosseur s'y trouvant pris, elle fut contrainte d'y porter promptement ses mains, pour l'arracher par force du fond du gozier, de peur qu'elle n'eut suffoqué sur l'heure s'il y eût resté plus long-tems.

Remarquez que son plus grand mal fut du commencement d'Août de l'an 1690. jusques vers le quinse du méme mois : car ce fut du premier jour jûques au quatre, qu'elle vomit tous ces derniers animaux. Le quatriéme elle vomit un autre Crapaut; le huitiéme autres deux. Enfin cette charitable Dame touchée de ce triste spectacle, & se laissant persuader par les uns & les autres, que cette fille étoit éfectivemẽt ensorcelée, par les accidens extraordinaires qu'on remarquoit en elle; crût la dẽlivrer, en faisant apeller la femme de Sautial, pretenduë sorciere, qui obeissãt à ses ordres, vint toute innocẽte qu'elle étoit pour entẽdre les menaces d'une mort prompte & cruele, que les uns & les autres (injustemẽt

indignez contre elle) lui faisoint, si elle ne gueriſſoit M. Mercié du ſortilege qu'elle lui avoit donné? dequoi elle ſe diſculpoit par ſerment, par pleurs, & par tout ce qui pouvoit faire connoitre ſon innocence.

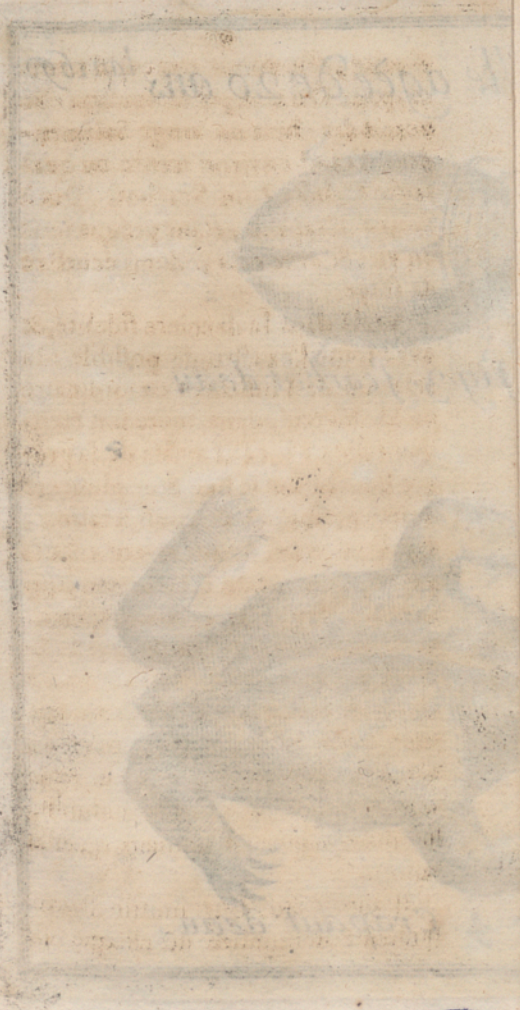
De ſorte qu'aprez pluſieurs pourparlers entre la Sautial & M. Mercié, celle-ci ſe crût parfaitement guairie par certains diſcours de ſuperſtitiõs que l'autre lui tint; & celle là ravie, d'étre renvoiée ſaine & ſauve, & revenüe de la terreur panique, qu'elle eût de ſe voir acuſée d'un crime qu'elle n'avoit jamais cõmis, & qui devoit être puni de mort.

Enfin M. Mercié, ne ſentant plus pour le preſent, ni maux d'eſtomac, ni ſincopes, ni ne vomiſſant plus d'adimaux; fut chez le Chirurgien pour le remercier de tous ſes ſoins, & pour lui ennoncer la nouvelle, que la ſorciere venoit de la guerir entieremẽt. Cependant elle fut bien-tot fruſtrée de ſon eſperence, & ſa joie fut bien tot courte, quand quelques jours aprez, ſon mal la reprenant à l'or-

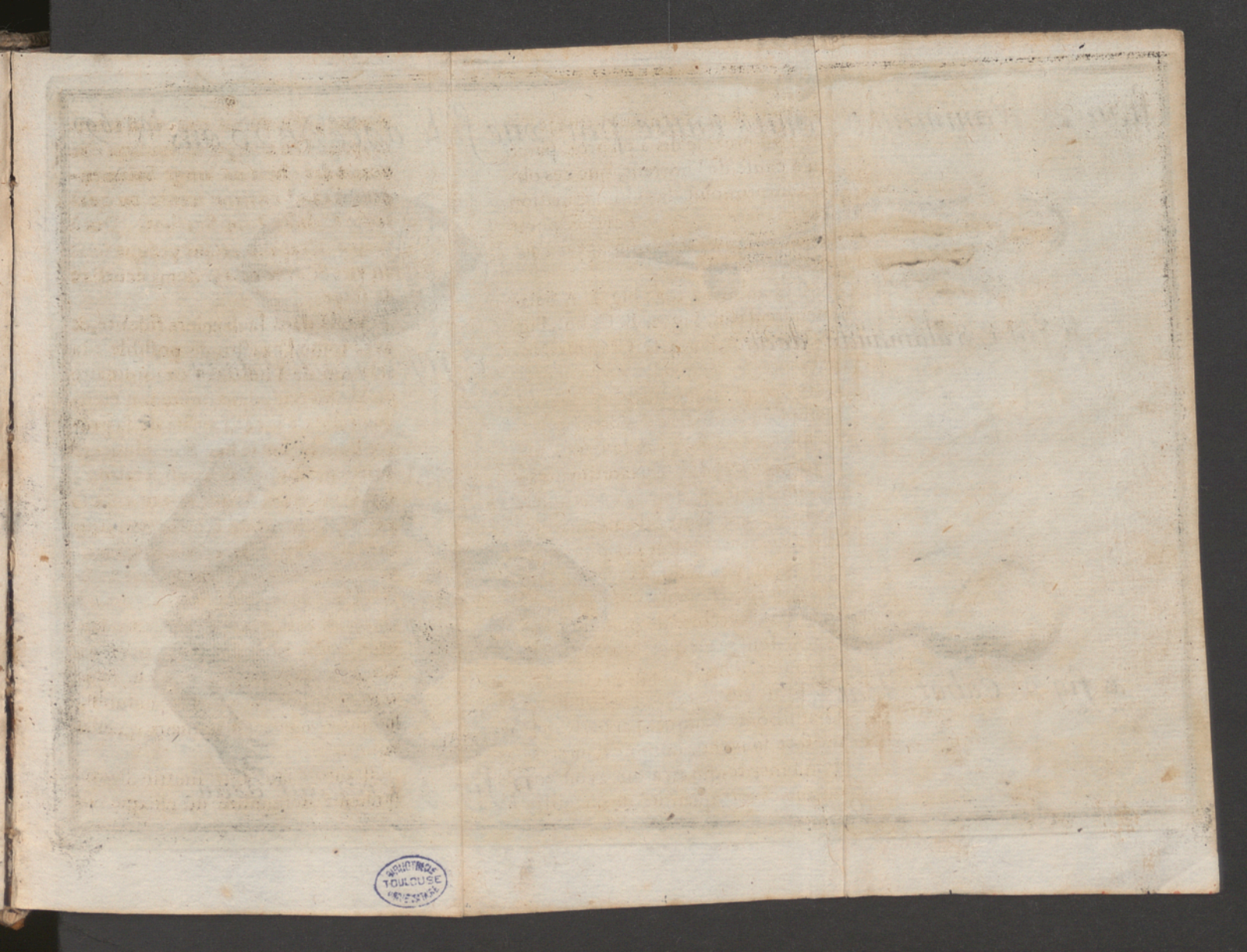
dinaire, elle vomit encore d'autres crapaux. On compte en tout, qu'elle vomit dix-huit ou vingt Salamendres d'eau? environ trente ou quarente Cabots? un Scarbot. Dix à douze Crapaux, étant préque tous en vie; & avec cela, demi écuellée de fraye.

Voila dans la derniere fidelité, & avec toute l'exactitude poſſible: la relation de l'hiſtoire extraordinaire de M. Mercié, dans toute ſon étenduë, telle que je l'ai apriſe de ſa propre bouche ſur le lieu; & de pluſieurs autres perſonnes de conſideration, qui l'ont veüe, & qui vivent encor; principalement du Chirurgien, qui la traita depuis le commencement de ſes maux, jûques à la fin, qui a cõſervé par curioſité, beaucoup de ces animaux acatiques: dont j'en ai fait tirer cette eſtempe, pour qu'on en eût une idée plus claire, où vous verrez repreſentées fort au natutel, les quatre eſpeces d'animaux, qu'elle vomit.

Il auroit été fort inutile d'y repreſenter le nombre de chaque eſ-

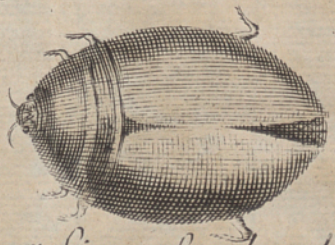


BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE


BIBLIOTHÈQUE
TOULOUSE

figures d'animaux vomis enuie par vne fille agée de 20 ans l'an 1690

a fig. 1. Salamandre deau.



C fig. 3. Scarbot deau

B fig. 2. Cabot deau

D fig. 4. Crapaut deau.

a fig. 1. Salamandre a

B fig. 2. Cabot deau

pece en particulier, il suffit que je l'ai dit à pû prez? je dis à pû prez, parce qu'à cause, de l'horreur, que ces objets imprimoint dans l'imagination des spectateurs, on ne s'avisoit point de les compter tous l'un aprez l'autre avec exactitude.

Ces animaux sont Fig. I. A Salamendre d'eau, Fig 2. B. Cabot, Fig. 3. C. Scarbot, Fig. 4. D. Crapaux. Notez que quoi qu'elle vive encore, elle n'est plus retombée dans le cas, comm'on la observé du depuis.

M. Mercié n'est pas la seule, qui a vomi des choses extraordinaires, comme sont ces animaux acatiques, ci-dessus representez d'aprez nature, il y a bien eu d'autres personnes, qui ont vomi des animaux en vie, aussi bien qu'elle, ce dont on pût être asseuré par la lecture de plusieurs Auteurs, dont j'en raporterai quelques exemples, dans le chap. 9,

Et de nôtre tems, j'ai connu un Gentilhõme * auquel j'ai parlé méme fort souvent, homme d'un tres-grand merite, qui m'a dit, avoir vomi autres fois, quantité de chenilles

* Mr. de M....

velües, & en vie, qu'il croioit avoir avalées, en mẽgeant du fruit. ce que d'ailleurs outre lui, plusieurs graves personnes m'ont positivement asseuré.

Des gens de probité m'ont raporté, que la fille d'un nommé Lacroix de-Fifoit vilageois de la Paroisse de Besieres Diocese de Tolose, vomit des Salamendres d'eau. De sorte que nous ne trouverons point impossible, qu'on ne puisse rendre par haut ou par bas, des animaux de diferente nature, & principalement d'insectes, qui sont faciles à prendre avec les alimens que nous mengeons.

Nous savons par experience, qu'il se produit dãs nôtre corps des vers, qui diferent entr'eux en figure, en grandeur, & en espece, non-seulement dans l'estomac, & dans les intestins, mais encore ils peuvent naître dans toutes les parties de nôtre corps, qu'elles quelles soint. Nous pouvons par consequent raisonnablement presumer, que plusieurs animaux, tant insectes, que autres pûvent aussi s'y produire, sans qu'il y

ait rien qui implique. Ce que nous expliquerons plus au long sur la fin de cet ouvrage.

Il est question presentement de savoir comment ces animaux s'engendrent dans nôtre corps ; & sur tout ceux, que M. Mercié a vomi, ou consiste toute la dificulté? de quelle maniere ont ils pû se produire dans son estomac ? qu'elle en a été la veritable cause? d'où sont-ils venus, &c.

Les sentimens sont fort partagez, là dessus il y a des personnes, méme d'erudition, qui en ont raporté la cause au sortilege? tels qu'ôt été Mrs de L..... & de D.....d autres moins credules ont soutenu, que c'étoit la corruption de la matiere ramassée dans son estomac, & sur tout des alimens. D'autres enfin plus phisiciens que les premiers, veulent que leur source soit venuë de certains seminaires.

Aprez avoir plutot proposé, & refuté l'opinion des autres, j'établirai la mienne, sur des raisons fort naturales & fort palpables : on jugera ensuite qu'elle de toutes ces

opinions aura plus de probabilité, aprez en avoir consideré muremẽt, & sans prevention, toutes les raisons de part & d'autre. Commençons par cele qui pretent, que ces accidens extraordinaires soint arrivez par le pouvoir du Demon.

CHAPITRE V.

Sentiment de ceux qui pretendent, que Marie Mercié ait été ensorcelée. Refutation de ce sentiment. Que les Demons n'ont aucun pouvoir d'eux mémes d'agir sensiblement sur les corps humains, que s'ils en ont, c'est par une expresse volonté du Tont-Puissant, ce qui toutte-fois n'arrive, que tres-rarement. Description de quelques histoires de certaines personnes, qu'on a crû possedées & ensorcelées, dont on a été enfin desabusé.

Rien ne frape plus vivement l'imagination des hommes (que

les choſes rares & extraordinaires, principalement de ceux, dont la ſubſtence du cervau, par la naturele diſpoſition qui s'y rencontre, eſt aſſez tendre, pour y laiſſer tracer fort avant les impreſſions, que les choſes ſurprenentes excitent dans leur imagination? ils les admirent avec étonnement? ils les contemplent avec attention? & leur ame eſt ſi fort remplie, des idées, qu'elles y impriment; qu'elle tombe, s'il faut ainſi dire, comme dans quelque extaſe.

De la vient que de tout tems, il y a eu des hommes, qui ſe ſont ſi fort plû au grand & au merveilleux, que ſi on leur demande, qu'elle doit être la ſource, d'ou partent ces cas inoüis, & ſi pû uſités, qui attirent ſi fort leur étonnement, & leur admiration; ils ont dabort recours au ſurnaturel, pour leur explication; n'eſtimant point qu'une cauſe puremẽt naturele puiſſe faire leur conte: parce qu'ils ſe figurent, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un phenomene qui n'arrivera que fort rarement dans la nature, puiſſe être expliqué clairemẽt.

par des cauſes phiſiques : ce qui ne part aparemmẽt, que de ce que leur ame étant entierement attachée au ſenſible, eſt hors d'état de porter ſa veüe, au delà, de ce qui tombe ſous ſes ſens exterieurs.

Les femmes, les enfens, & les perſonnes ſans aucune erudition ſont les plus ſujetes à ce défaut ? car dés qu'elles voient un accident ſurprenent, ou qu'elles entendent faire le recit d'un cas extraordinaire, arrivé dans quelque endroit, ſans heſiter plus long-tems, pouſſées par leur ignorence naturele, & par la foibleſſe de leur eſprit, elles en raportent ingenuëment la cauſe à une intelligence ſecrete? un comete (par exemple) ou quelque ſigne extraordinaire, qui paroitra au deſſus la moyene region de l'air, qui leur ſemblera être de quelque fatal preſage? un evenemẽt qui leur ſemblera être tout-à-fait extraordinaire, & dont les cauſes ſeront toutes narureles ; ne reconnoiſſent dans leur imagination que le ſurnaturel.

Tout ce qui s'eſt paſſé de ſingu-

lier dans M. Mercié, a été raporté, selon le sentiment de plusieurs personnes qui l'ont veu, à des causes de cette nature. Ils ont crû pour la plus part que tous ces accidens étranges prevenoint uniquement du sortilege & du charme, ne pouvant point se persuader qu'il y eut quelque autre cause, qui pût l'avoir obligée à vomir des choses si horribles.

Les uns ébloüis par l'aspet des objets, qu'ils n'avoint plus remarqué, ni méme entendu parler, à qui que ce fut. Les autres preocupez par des contes, qu'on pouvoit leur avoir fait des sorciers, dans leur bas âge, dont les idées s'étoint profondement gravées dans leur cervau; dõnoint d'autant plus librement dans ce sentiment, qu'il leur étoit impossible, par leur pû de lumieres d'en pouvoir découvrir la veritable origine.

Ce qui les confirmoit d'avantage à croire qu'elle étoit ensorcelée. C'est 1°. Parceque la femme de Sautial passoit pour sorciere dans l'esprit des idiots & du vulgaire, qui se laissant persuader par quelque te-

meraire medisant, qui pouvoit l'avoir dit, par malice, ou par quelque autre méchant principe, à une, ou à plusieurs autres personnes d'un esprit grossier & credule, qui le croiant tout à bon, ne manquoint point de le redire à d'autres, & ceux-là encor à d'autres d'un méme caractere. De sorte que cette sorciere en aparence seulement, étoit regardée pour telle en éfet, auprez des gens rustiques, dont l'imagination est ordinairement fort vive.

2. Parceque la malade se sentit beaucoup plus indisposée de ses maux ordinaires, que de coutume, aprez l'acueil que la Sautial lui fit en l'embrassant chez sa maitresse où elle l'avoit rencontrée par hazard: non-seulement de l'augmentation notable de tous ses maux, mais encor de ce que quelques jours aprez elle vomit tous ces affreux insectes, dont nous avons parlé dans la relation; ce qui n'auroit jamais pû arriver, s'il n'y eut eu du malefice.

3. De ce que la malade se trouva entierement guarie, aprés la conver-

sation, quelle eut avec la Sautial, qui lui asseura que son mal ne seroit rien, étant chez Madame de la Capelle, qui l'envoya chercher pour c'ét effet.

Voila quelles sont les raisons les plus fortes de ceux, qui soutiennent que M. Mercié étoit positivement ensorcelée! quelques autres qu'on leur oppose, pour les desabuser de leur erreur, ne sauroint effacer de leur imagination l'idée qu'ils y ont formée.

Le mot de Sorcier & de Sorci re est bientot dit? mais je leur demande comment le sauent ils? est cela vray: qui le leur a dit; le connoissét ils? parce-qu'ils ne comprendront point les choses, qui passent audelà de leur genie, faut il recourir; avec tant de precipiration, au charme, au malefice, & aupouvoir du demon? je ne vois pas qu'il soit necessaire; d'envenir là; hors d'avoir l'imaginat on échauffée, ou d'étre entierenrent preocupé, on ne sauroit donner dans ce f

Il est qu'estjon de voir ici, s'il y à

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

présentement des veritables Sorciers, si M. Mercié a été maleficiée; & si les insectes qu'elle a vomi, avec tous les autres accidens, ont été un effet du sortilege ou non.

Par le mot de Sorcier ou de Magicien, on entend communement, certains impies & abandonnez de Dieu, qui ont pactisé avec le demon. pour reussir par son pouvoir, dans leurs execrables desseins. On ne doute nullement que ce monstre infernal, n'ait eu autre fois Le pouvoir, par un expresse permission divine, d'agir visiblement sur les personnes, & d'étre méme entré dans leurs corps pour les persecuter plus cruellement. Le saint homme Job, couvert d'ulceres sur son fumier! tourmenté du demon: la legion des diables qui sortirent du corps du possedé; dont parle l'Evangile, pour entrer dans ceux d'un grãd nõbre de pourceaux, qui furent aussi tôt submergez dans les abimes de la mer, par l'autorité de nôtre Redẽpteur; & bien d'autres exemples, que l'Ecriture Sainte nous fournit, ne per-

mettêt point de doutter, qu'il n'aie eü ce pouvoir, & qu'il ne le puisse avoir encor, par une volonté extraordinaire du tout puissant. Comme nous lisons dans les actes des Apôtres, lorsque saint Paul chassa le demon du corps d'une Sorciere: ou on lit ces parôles, *dolens autem. Paulus & conversus spiritui, dixit præcipio tibi in nomine Jesu Christi exire ab ea, & exjit eadem hora.* Act. apo. cap. 16

Mais que depuis la naissance de l'Ange exterminateur, c'ét esprit malin soit si familier parmi les hõmes, qu'on le pense; qu'il ait le pouvoir sur nos corps, que bien de gens lui donnent: & qu'il puisse s'emparer de nous si facilement qu'on le pretent? c'ét ce qui est tres difficile à croire, sur tout si nous suivons, comme nous devons faire, l'Ecriture Sainte? hors de lui vouloir rendre plus d'honneur qu'à son Maitre, qui des son arrivée la chassé de ce monde, ou il étoit respecté des Athées, & des Idolatres, cõme le prince souverain de tout l'univers; soit qu'il leur imprimat de la terreur par

la bouche des faux Oracles & des faux Prophetes: soit qu'il leur fit esperer, ou qu'il leur accordat de faux biens. Maintenant nous ne sommés plus sous son pouvoir comme l'Evangille nous l'enseigne, sa domination n'ét plus dici? il en a été exilé, par la naissance du Verbe incarné. *Nunc princeps hujus mundi ejectus*
S. Iean cap. 12. *est foras.* Elle nous fait voir de plus qu'il n'a point été seulement bani de ce mõde, mais encore enchené par des liens indissolubles dãs les plus profond des àbimes infernaux, où il sera enfermé pour ne point seduire les hommes d'une maniere sensible, jusques à la consommation des siecles: que si pour lors le tout puissãt lui permet de sortir de ces goufres tenebreux ou il est étroitemẽt serré ce ne sera que pour tres peu de tẽs d'un côté; & de l'autre pourrendre plus glorieux au jour de ce jugemẽt terrible, ceux qui auront eu la force de lui resister avec constence, & pour augmenter la douleur & la confusiõ de ceux, qui s'y lairront tromper?

voici comme en parle S. Jean.* s. Iea app. cap. xx.

Vidi angelum descendentem de cœlo, habentem clavem abyssi, & catenam magnam in manu sua, & apprehendit draconem serpentem antiquum, qui est diabolus, & satanas, & ligavit eum per annos mille, & misit eum in abyssum, & clausit, & signavit super illum ut non seducat amplius gentes donec consumentur mille anni, & post hæc, oportet illum solvi (modico tempore.) par ces deux derniers mots des grands docteurs * prentendent avec raison, que le diable ne viendra en ce monde, que quelque peu de tems avant le jugement dernier, sous le nom d'Antechrist pour trõper sensiblement, le genre humain, par un dernier éfort. Nic. de Lyra card Hugo

Un grand homme apuie encor ce sentiment, lors qu'il nous exorte de ressentir dans nos ames, une joie excessive à la naissence du Fils de Dieu, qui doit au prix de son sacré sang, nous remettre en grace, & nous delivrer de la captivité du demon, où nous étions auparavent. *Licet cunctos dies creaverit singulariter tamen* Cass. sup. illud psal. 11. 7 hæc est dies quã fecit dnus

hunc feciſſe dicitur, qui Chriſti Domini nativitate ſacratus eſt, in quo merito exultare convenit, & latari (quoniam in eo diabolus ius ſuum perdidit) & ſalutem mundus accepit.

Aprez ces témoignages, & beaucoup d'autres, qu'on pourroit raporter. Je n'eſtime point qu'on doive ſe perſuader ſi facilement qu'on fait; que les hommes puiſſent pactiſer avec le demon ſi librement qu'õ le penſe? quels malheurs ne verroit on point arriver dans le monde tous les jours, ſi la choſe étoit ſi aiſée? cõbien des ſelerats & des maudits impies ſe mettroint-ils entre ſes mains pour venir about de leurs pernicieux deſirs, & pour aſſouvir leurs paſſions deſordonées? pût-on douter, preſentement, qu'il n'y eut des perſonnes, qui pouſſées juſques au deſeſpoir, pour ſe delivrer des malheurs preſens qui les accaplent, ou de ceux dont elles ſont menacées, & pour reüſſir enfin dans leurs abominables entrepriſes; ne ſe donnaſſent volontiers àcet impoſteur, ſi ſon Ex-

terminateur n'en avoit borné le pouvoir.

Quoi n'est-ce pas assez, qu'il agisse d'une maniere invisible sur nos ames, pour les porter au mal, sans qu'il ait une autorité absoluë sur nos corps, pour les tourmenter sensiblement! heureux & mille fois plus heureux! si nous savions nous servir, comme il faut des armes, que ce puissant Dieu des armées à mis entre nos mains, pour resister à tant de tentations, qu'il nous suggere; nous ne verrions plus tant de maux, qui nous accablent tous les jours. Mais Dieu veut sans doute par là, rendre nôtre merite & nôtre bonheur d'autant plus grand, que nous trouverons plus d'obstacles, & plus de resistence à surmonter ce malin esprit: il est vrai qu'une sincere & severe penitence, ne lui est pas moins glorieuse, que nos pechez lui sont odieux, quand nous avons été assez malheureux, que d'en commtre.

Pour reprendre nôtre discours je dirai donc, que les vrai sorciers ou enchâteurs &c. sont si rares à l'heure

qu'il eſt, qu'il faut que Dieu agiſſe pour cela, par des loix toutes extraordinaires, qu'il n'a point établies dans la nature ; puis que c'eſt de ſa ſageſſe d'agir dans toutes choſes par celles qui ſont les plus ſimples & les moins cõpoſées. (*Etenim fruſtra fit per plura, quod fieri poteſt per pauciora.*) Selon cet axiome nous ne penſons point, hors d'une volonté toute particuliere ; que Dieu emploie des voies plus expreſſes, que celles qu'il s'eſt propoſé pour la production des faits naturels ; & principalement de ceux de nôtre malade, qu'on pretent attribuer au pouvoir du demon, pouvant étre expliquez par des raiſons fort naturelles, comme nous dirons plus bas.

D'ailleurs nous ſommés convaincus, que préque tous les accidens ſurprenens, qu'on remarque dans pluſieurs occaſions, qu'on dõne trop legerement par ſuperſtition à l'artifice du demon, ſont tres-ſouvent des ſuites d'une foibleſſe d'eſprit ; d'un cervau renverſé, ou bien enfin des éfets des cauſes purement phiſiques,

Qui ne voit que la nature eſt elle méme une grande ſorciere, dans ſes operations les plus ſecretes ; & plus encor a l'égard de certaines gens, qui aiant leur ame enſevelie dans la matiere, ne reconnoiſſent d'autres principes, que leurs ſens exterieurs, par leſquels elles ſe laiſſent ſi facilement conduire en tout, qu'elles ne ſont point en état de conſiderer ni remét les vrais principes dont cette grande ſorciere ſe ſert dans ſes façons d'agir.

Certes les exemples que nous avons veu, ou que nous liſons dans les hiſtoires, nous aſſeurent poſitivement, qu'il y a eu beaucoup de perſonnes, qu'on a crû poſſedées, & enſorcelées, par le pû d'atention, qu'on y a fait, ne conſiderant les choſes, que par les ſens ſeulement; leſquelles on a méme exorciſées pluſieurs fois, pour faire ſortir de leur corps ces diables pretendus ; qui ſont enfin gueries par le ſecours des remedes ordinaires, quand c'étoit en eux un éfet d'une maladie melancolique? ou qu'on s'eſt deſabuſé,

quand on a reconnu la ruse & l'adresse de ceux, qui savoint si adroitement contrefaire le possedé.

Mr. de Meseray raporte dans son histoire de France, l'exemple d'une fille, qui surprit tout le Roiaume, par les actions extraordinaires que elle faisoit. En voici la description.

L'an 1599. en Avril sous le regne d'Henry IV. un nõmé Jaqués Brossier Tisseran de Romorentin en Beauce, avoit une fille nommée Marthe, âgée d'environ 20. ans, qui tourmentée par des passions histeriques faisoit des mouvemens extraordinaires de son corps? comme des élancemens, des contortions de toutes manieres, des cris qui imitoint la voix de divers animaux, elle écumoit, tiroit la langue, & parloit méme quelquefois de l'estomac, come les Engastromites. En sorte qu'il lui fut facile de laisser croire au peuple, qu'elle étoit demoniaque avec ce gaigne pain, le pere étant sorti de sa maison couroit le pais sous pretexte de la mener à des pelerinages, & de chercher des exorsistes, qui la pus-

sent délivrer. L'Evéque d'Orleans & les Chanoines de Cleri l'avoint chaſſée de leur territoire, & Miron Evéque d'Angers l'avoint renvoyée hors de ſon Dioceſe, croiant avoir reconnu par pluſieurs ſignes, que ce n'étoit qu'une maladie naturele, avec des impoſtures fort étudiées; le pere ne reſta pas de la mener à Paris; où il s'y trouve auſſi-bien qu'ailleurs, des eſprits aſſez credules, pour s'infatuer de ces illuſions.

Le bruit d'une demoniaque arrivée dans cette fameuſe ville, ſe rependit bien-tot par tout le Roiaume Les R.P. Capucins pouſſez par leur zele extremement pieux, s'emparerent les premiers de cette poſſeſſion, & commencerent à exorciſer la patiente dans l'Egliſe Sainte Genevieve. Le Cardinal de Gondi Evéque de Paris, ne crût pas de leger; il cõvoqua une grande aſſemblée d'Eccleſiaſtiques, dans cette Abaye-là, & par leur avis, il fut choiſi cinq des plus fameux Medecins, pour examiner ce qui en étoit. Aprez diverſes épreuves, trois d'entre eux lui firent

raport, qu'il n'y avoit point de diable dans cette fille, mais beaucoup d'artifice, qui ne provenoit que de l'adresse du pere, qui l'avoit instruite à tout ce manege, pour gagner de l'argent. Outre cela on y reconnut encor un pû de maladie; car elle avoit la langue rouge, & enflée, & on entendoit quelque bruit sourd dans l'hypocondre gauche. Un quatriéme de ces Medecins apellé Hautin, ne voulut rien prononcer de decisif & dit suivant le sentiment de Fernel, qu'il falloit attendre trois mois. Durét fut le seul de cinq, qui soutint, qu'elle étoit possedée, sa grande reputation donna la hardiesse aux exorcistes d'apeller d'autres Medecins, ceux-ci furent de son avis, plutot par complaisence que par cõnoissance, ce qui n'arrive que trop souvent? la-dessus on recouvrit la scene, tout le peuple y accourut en foule & avec émotion, les esprits s'échauffoint de part & d'autre? il étoit à craindre que cet oracle imaginaire ne donnat des réponses seditieuses, si on ne se hatoit de lui fermer la

bouche. Le Parlement mit la posse-
déc pretendüe en garde entre les
mains de Lugoli Lieutenant Crimi-
nel & du Procureur du Roi au Cha-
telet, vingt jours durant, & nomma
cependant onze Medecins des plus
fameux de la faculté, pour l'exami-
ner derechef; ceux-là raporterent
qu'ils n'y connoissoint point d'efet,
qui fut au dessus des forces de la na-
ture. Les Predicateurs neanmoins ne
laissoint pas de crier, qu'on entre-
prenoit sur la juridiction de l'Eglise
& qu'on étouffoit une voie miracu-
leuse, dont Dieu vouloit se servir
pour convaincre les heretiques. Il
falut que le Parlement se servit de
son autorité, pour leur imposer si-
lence; & quand à Marthe il donna
ordre à Rapin Prevot de robe-cour-
te de la ramener à Romorantin chez
elle, & de la donner en garde à ses
parens, avec défence de la laisser sor-
tir de son lieu sous peine de punitiõ
corporele. Cependant nonobstant
toutes ces opositions, elle fut con-
duite à Rome, par ordre d'Alexandre
de la Roche-Fouquaut Abé de St.

Martin, pour lui servir auprez du Pape pour des raisons d'Etat; mais étant trompez l'un & l'autre dans leurs projets, celui-ci mourut de chagrin; & Marthe avec son pere furent cõtrains (leur ruse decouverte) de finir leurs jours dans un hôpital. Voila qu'elle fut la fin de cette pretenduë possedée, qui avoit fait tant de bruit dans le Roianme.

Environ l'an 1684. je vis à Toloſe une Demoiſelle âgée de trente ans, qui faiſoit auſſi des mouvemens ſurprenẽs de ſon corps, avec des cõtortions étranges, ſon ventre ſe gonfloit d'une maniere prodigieuſe, elle jettoit des cris épouventables, avec des éforts extraordinaires, des fortes cõvulſions, elle eſcumoit, & avoit un viſage affreux, & d'autres accidens particuliers, qui ne manquoint point de revenir periodiquemẽt ſur le ſoir à la méme heure, & cela pendant un aſſez long-tems. Pluſieurs crûrent, méme des Medecins, qu'elle étoit enſorcelée. On emploia beaucoup de remedes pour la guerir, mais inutilement, Mr. Lambert fort éclairé

Medecin de cette ville y fut apellé aprez plusieurs autres, de la méme faculté, qui cõnoissant mieux qu'eux la cause de tous ces simptomes, & traitant la malade plus metodiquement, que n'avoint fait les precedés par le secours de ses lumieres & des remedes qu'il lui fit prendre, elle revint enfin de tous ces cruels tourmens, qu'on prenoit plutot pour un èfet du sortilege, que de la nature méme.

On pourroit inserer ici plusieurs autres histoires surprenentes des actions extraordinaires, que font queque fois les melancoliques & les fẽmes qui sont sujettes aux passions hysteriques. Dont les causes sont purement naturelles, puisque par le secours des remedes ordinaires, on voit tres-souuent qu'elles cessent, & que les personnes qui en sont ateintes, s'en trouvent fort soulagées, si elles n'en sont totalement gueries.

Cependant l'abus du monde est si grãd, qu'on en voit beaucoup à l'hure qu'il est, qui croient positiuemẽt, que la cause de tous ces accidens,

vient de l'artifice du démon ; si cela étoit ainsi, on ne voit pas comment les remedes ordinaires, qui sont des êtres simplement naturels pourroint guerir des maladies, dont les causes seroint uniquement spirituelles, cõme seroint celles, qui dependroint absolument du malefice, & de la puissance du diable.

D'ailleurs si le nombre des vrais sorciers étoit si grand qu'on le croit, je demande pourquoi les Parlemens où il s'y trouve toujours des Juges tres-éclairés renvoient ils ? tous les jours les accusations des sorcelleries, comme fausses & abusives, & le plus souvent suscitées, par l'envie, la haine, & la malice des méchans, qui veulẽt par ce faux pretexte accabler les innocens; il faut aparement, que des personnes si éclairées & si integres, que sont celles qui composent les Cours souveraines, en reconnoissent l'abus & la fausseté.

Aussi remarque t'on que dans les Ressorts de ces Parlemens, on n'y entẽd point quasi parler des sorciers ni des Magiciens; étant convaincus,

que c'ét plutot, ou un éfet de la malice, de quelques abandonnez, ou de l'imagination renverſée de certains idiots, qui avoüeront eux-mémes ſans les y forcer, qu'ils ſont ſorciers, qu'ils ont été au Sabat &c. parceque peut-étre ils ſe ſeront fortement imaginé, en dormant dans leur lit, qu'ils ſe ſont oingts, pour y aller, qu'ils y ont veu un tel, une telle, qu'ils y ont fait ceci, dit cela, & mille autres extravagances, cõme font à pû prez les melancoliques, & les Hypocondriaques, qui avoüerõt & ſoutiendront avec opiniatreté, les uns être des chiens, des loups-garoux, des ſouris &c. Les autres des Dieux, des Empereurs, & des Rois & une infinité d'autres abſurditez, dont la ſource n'eſt que le renverſement de leur cervau.

Le Parlement de Paris & de Toloſe, qui ſont les deux premiers, & les plus auguſtes du Roiaume ſont de ce nombre. Celui de Toloſe en l'an 1682. aprez avoir nommé deux des plus fameux Medecins * de la ville, pour examiner quelques pre-

* Mr. Bayle & M. Granges

venus du sortilege, ils raporterent aprez leur serment, & leur exacte recherche, qu'il n'y avoit rien chez ses accusez, qui fut du pouvoir du Demon, mais plutot d'une imaginatiõ dereglée; de sorte que reconnus innocens, ils furent relaxez avec depens contre leurs accusateurs.

Le méme Parlement en 1690. dõna un autre Arrêt semblable au precedent à l'égard d'un Ecclesiastique, qu'on accusoit de sortilege; ce qui fut declaré faux, puisqu'il fut relaxé. Celui de Paris en a fait de méme autre fois, & tous presentement sont desabusez de ces sortes d'acusations.

Si l'Eglise excomunie tous sorciers, Magiciens, & de Devins &c. ce n'est pas sans tres juste raison: c'ét premierement pour tenir les Chrétiens dans la crainte, & dans le respet qu'ils doivent absolument à leur Dieu & à son Eglise. 2. Parceque les impies, par cette terrible menace d'excommunicatiõ, qu'elle leur fait, ne se portent point si librement à ce dernier excez d'abomination, que de pactiser avec le Diable, 3. Pour em-

pécher par là une infinité d'autres detestables malheurs qui s'en-suivroint.

On peut conclure donc, aprez tout ce que je viens de dire, que c'est fort legerement, qu'on soutient que tous les accidens singuliers, qui ont parû en M. Mercié aient été une suite du sortilege ? puis qu'il semble probable par l'Ecriture Sainte; par les Docteurs de l'Eglise; par les personnes éclairées; par les histoires que je viẽs de raporter; & par l'autorité desplus celebres Parlemens; que depuis la mort de Nôtre Redempteur, le pouvoir que le Demon a d'agir sensiblement sur les hommes est borné? que les vrais Sorciers sont tres-rares; que s'il s'en trouve, cõm'õ ne le met point absol. c'est pour lors par une extraordinaire volonté de Dieu? & qu'enfin on découvre, & on explique par des raisons naturelles les causes physiques de plusieurs accidens surprenens & inoüis, qu'on observe dans la nature, sans recourir pour cela aux intelligences secretes, comm'on pût s'en asseurer par les histoires extra-

ordinaires, dont je viens de parler, qui surprindrent des grands hõmes, quoi qu'il n'y eut rien du malefice; comm'il fut reconnu dans la suite.

A plus forte raison ceux de M. Mercié, qui n'ont rien eu, de si surprenent par raport à d'autres, qui ne puisse être commodement expliqué par des raisons plausibles; ce que je ferai voir dans la suite.

Je ne vois point, qu'il soit necessaire de porter ici des preuves plus convaincantes, que celles-là, pour refuter le sentiment, de ceux qui ont voulu, qu'elle ait été maleficiée: & pour les faire revenir de leur erreur.

On objectera pût-être, d'où vint. 1. qu'elle se sentit tout dabord étroitement serrée, des reins, comme par des liens intolerables, qui redoublerent ses maux, quand la femme de Sautial, accusée d'être Sorciere, l'ût embrassée. 2. quand cette femme lui dit, chez Madame la Marquise de la Capelle, aprez un long entretien, qu'elle étoit bien fachée de son indisposition; que son mal ne seroit rien? qu'elle seroit bien-tot guerie,

&c. & qu'en éfet la malade fut, dabort aprez ce discours, comme entierement guerie. 2. D'où provenoint enfin ces vomissemẽs d'animaux en vie : à un mal si prompt & de cette violence, a une gueriſon si soudaine; à un cas de cétte nature, il faut assurement, disent les défenseurs de ce sentiment, qu'il y ait, queque chose de plus, que du naturel.

On répond facilement à ces trois dificultez sans sortir des bornes des étres materiels. La premiere reconnoissoit pour cause le trouble des humeurs, & des esprits animaux; ou celui de son imagination. En voici l'explication.

Si M. Mercié sentit tout d'un coup une douleur extrememẽt aigüe vers les Hypocondres; certes il n'en faut pas être surpris; car sans en raporter la cause au charme de la Sautial; pût on douter ? que les matieres heterogenes retenües dans son estomac, ne fussent capables d'y causer des violentes fermentations? que les fortes irritations excitées par les insectes, qui y étoint renfermez, sur tout étãt

en vie ? que les sels acres qui y predominoint ? que les sensibles douleurs qu'elle y sẽtoit, depuis plus de trois mois? que l'alteration des viscères des premieres voies, par les éforts des vomissemens, qui avoint precedé &c. pût-on douter de bonne-foy que tout cela uni ensemble, ou qu'ũ seul de tous ces cruels simptomes, n'ait pû rapeller vers les parties du bas ventre, principalement vers celles des Hypocondres, une assez grãde quantité d'esprits animaux & de sang, pour y causer ; soit par leur quantité; soit par leur mouvement rapide, & irregulier ; soit enfin par leur sejour, des gonflemens, des tentions, & des divulsions, si douloureuses, qu'il lui sembloit avec raison, qu'on la serroit fortement avec des liens; comme il arrive à ceux qui sentent quequefois aux côtez des pointes si sensibles, qui leur semble qu'õ les leur perce avec un clou.

Si son mal vint comme un coup de foudre, c'est parce qu'elle s'étoit fort agitée en marchant, à pied, & dans le plus fort de l'été, pour aller

de chez elle, chez sa maitresse, éloignées d'une assez grande distence,& par ce moien les humeurs de son corps, s'étoint considerablement émües aussi bien que les esprits,pour ocasionner ce soudain simptome; puisque la cause étoit presente, l'éfet s'en devoit suivre. Les Epileptiques, les Apoplectiques tombent tout d'un-coup & soudainement par terre quand le paroxisme les prend, sans qu'on se soit jamais avisé de dire, que cela vienne du sortilege; il en arriva de méme à M. Mercié, quand elle sentit cette douleur si prompte, vers les côtez.

Si j'ai dit,que le mouvement trop rapide des esprits animaux & des humeurs vers les Hypocondres de cette fille,à l'ocasion des irritations qui s'y faisoint, distendoint les visceres au delà de leur tonus naturel; d'où provenoint sans doute cette douleur si sensible? c'est parce que l'experiẽce nous aprend dans la pratique de la Medecine,que tant plus une partie de nôtre corps est capable par les changemens qui y arrivent,d'ex-

citer en nôtre ame un sentimẽt douloureux ; tant plus aussi le cours des esprits & du sang s'y rapelle, par l'union qu'elle a avec le corps : ce qui ne contribuë pas peu à augmenter la douleur que nous y ressentons.

Son imagination auroit pû étre encor la veritable cause de cette prompte douleur des côtez, en ce qu'étant déja prevenuë, par le frequent raport qu'on lui avoit fait, que la femme qui l'embrassoit étoit Sorciere, dont l'idée pouvoit étre toujours si fort presente à son esprit, que quãd il n'y auroit eu d'ailleurs autre cause, la seule crainte pouvoit lui faire pressentir une douleur, qui n'étoit que dans son imagination seulement : comme il arrive souvẽt à ceux ausquels on a Amputé quelque membre, où il leur semble sentir quelquefois une douleur égale à celle, qu'ils y avoint ressenti avant l'âputation, quoiqu'ils soint asseurez d'en étre privez ; ou bien que par cette crainte les esprits animaux se portoint, irregulieremẽt & d'un mouvement impetueux, vers

les Hypocondres, & sur tout vers son estomac, ou elle raportoit tout l'efet du sortilege.

Pour ce qui regarde la seconde difficulté, qu'on peut objecter; je dis, que si la malade se ressentit cõme parfaittemeut guerie, dabord aprés l'entretion qu'elle eut avec la pretenduë Sorciere, cela ne provenoit selon toute apparence de verité: que de ce qu'elle avoit vomi cy devant presque tous ces insectes a diverses reprises, par les remedes qu'elle avoit pris, principalement par la poudre des bayes de Liere, qui est un assez puissant Emetique, par le sel acre dont cette plante abonde, cõme on sait par experiẽce; sans croire que ce fût un éffet des parolles de la Sautial, qui ne luy parloit que son langage vulguaire & en presence de plusieurs personnes qui assisterent a leur antretien Outre qu'elle ne fût point entierement guerie sur lheure comme elle croyoit, puisquelle vomit encor quelques jours aprez d autres Crapeaux en vie avec les mémes violen-

ces qu'auparavant.

J'expliqueray dãs le huitiéme chapitre l'origine & la cauſe de tous les les horribles animaux qu'elle vomit, ou je ferai voir, qu'ils n'ont point été en aucune maniere, une ſuite du malefice, ni par conſequent du pouvoir du demon;

Ayant fait voir clerement en partie, que les accidents extraordinaires qui ſont arrivés à M. Mercié n'ont point eté un effet du ſortilege, comme qu'elques uns l'ont pretendu, mais ſeulement de la nature. J'expliquerai dans le chap. ſuivant le ſentimẽt de ceux qui ont ſoûtenu, que tous les animaux qu'elle a vomi ſont provenus de la ſimple corruption de la matiere, lequel je refuterai comme inſoutenable.

CHAPITRE VI.

Opinion de ceux qui soutiennent, que les divers animaux, que M. Mercié vomit, provenoint uniquement de la simple corruption de la Matiere diversement configurée. Refutation de cette opinion. Objections & réponses. Resultat de ce Chapitre.

CEux aux quels leur propre raisonnement semble toujours avoir quelque chose de plus naturel & de plus palpable, que celui des autres (ne voulant point porter leur veuë audela du sensible & du materiel, pour l'explication des phenomenes) s'arrétent, uniquement à ce qui tombe sous les sens exterieurs, & croyant pour positifs tout ce que les objets demontrent à leur Jeux; ils n'ont pas grand peine a donner la

dessus leur cõsẽtemẽt avec beaucoup de precipitation, doù viẽt que nous voyons tant d'opinions erronées. La production des insectes en general par la simple corruption de la matiere rengée en diferens sens, en est une des plus considerables.

Ce sentiment leur paroit d'autant plus clair, qu'ils soûtiennent pour évident, apuyez sur l'opinion du vulguaire, qui dit; que lors qu'on remarque, que quelques insectes, quels qu'ils soint vienent dans des matieres corrompues & alterées: tels que sont par exemple les vers qu'on observe dans les cadavres morts depuis long tems; ceux que les personnes vivantes rendent; ceux qu'on voit dans les fruits pourris, dans toute sorte sorte de laitage; en un mot tous les insectes qu'õ remarqe par tout, ou il pût y avoir de la pourriture, il ne faut point douter, disent ils, que ce ne soit un efet de la matiere corrompuë, dont les parties diversement rengées les unes pres des autres: en divers sens sont propres d'elles mémes sans au-

tre façon, ni sans autre industrie, à produire par ce seul arrengement les corps admirables d'une infinité d'insectes, dont les organes, les ressors, les mouvemens, & les actions surpassent la connoissence humaine,

Sur ce principe faux, raisonnant en philosophes trop sensüels, il y en a eu, qui ont voulu, que tous les insectes que nôtre affligée a vomi n'ôt pû venir d'autre source, non plus que tous les autres, que de la corruption des matieres contenuës dans son estomac, soit qu'elle vint du dehors par les alimẽs corrõpus, solides ou liquides, qu'elle prenoit pour se nourrir, soit du dedans; par un ferment dépravé de son stomac, soit enfin par quelque autre cause, qu'elle qu'elle fût.

Les parties de ces matieres ainsi depravées, se liant & s'unissant plusieurs en semble en divers sens, par une rencontre fortüite, & par leur arrengement particulier, composẽt (selon leur pẽsée) tantôt une espece d'insecte, tantôt l'autre; tantôt elles formoint à celui ci la tête, les pieds

& le ventre, tatôt a celui là les yeux la bouche, les ailes, & la quüe: ainſi du reſte, leſquels croiſſant & ſe nourriſſãt *per intus ſuſceptionem* cõme parle lécole, par la diſpoſition de tous leurs organes ſi bien ordonnés par le hazard : il n'étoit point ſurprenant, ajoûtent-ils, que tous ces divers inſectes ne fuſſent en vie d'un côté, & de l'autre d'une groſſeur conſiderable? en vie parce qu'ils ſe mouvoint d'eux-mémes en tout ſens? d'une grandeur ſenſible parce qu'ils mangeoint & ſe nourriſſoint des alimens, qu'elle avoit dans ſon eſtomac.

Admirable adreſſe de la nature! qui d'une matiere vile & difforme, telle qu'ét celle qui eſt corrõpuë, elle en ſache faire des ouvrages ſiacheuës ſi parfaits, cõme ſont les plus abjets & les plus petits de tous les animaux qui rampent ſur la terre, qui voltigent en l'air, ou qui vivent dans les eaux.

Que nous ſerions heureux? ſi par cette fortuite rencontre de la nature nous pouvions avoir a ſi bas prix des

Elephans, des Chamaux, des Beufs, des Chevaux &c. qui coutẽt ſi cher, & quí tout au plus ne diferent de ceux là, qu'en grandeur ſeulement? ce qui ne change point l'eſpece. Car en efet ſi ceux là marchẽt, voïent, mangent, vont & viennent &c. ceux ci n'en font ils point de méme.

Voila en peu de mots lexplication de ceux, qui ont pretendu que les animaux étranges que M. Mercié a rendu, n'ont pû provenir que des matieres corrompuës ramaſſées dãs ſon corps. Qui ne voit ſenſiblement, que cẽtte opinion eſt entieremeut contraire à la raiſon: que ce ne ſoit le langage du vulguaire, & des perſonnes ſans étude, qui ont leur eſprit rempli de mille faux prejugés faudra-til ſãs autre diſcutiõ ſe perſuader vivement, que les vers & les autres inſectes qu'on remarque dãs nôtre corps, dãs les fumiers, dans la terre, & par tout ailleurs, que les Crapaux, les Serpens, les Grenoüilles, & ceux qu'on obſerve dans les eaux croupiſſantes? que les chenilles, les

Mouches, en un mot, tous les insectes, qu'on voit dans plusieurs endroits soint des productions fortüites de la pourriture de la matiere; parceque des philosophes aurõt dit, que la corruption de l'un, doit étre la generation de l'autre, *corruptio unius est generatio alterius*, parce qu'on remarquera quelque fois que des vers naissent là ou il y a des matieres corrompuës? faudra-til encore soûtenir par cela seulement, que c'ét d'elle precisement, qu'ils tirent leur principe? à mon avis, on ne pût donner dans ce sens, sans vouloir deguiser la verité.

N'observons nous par tres-souvẽt des matieres entierement alterées, sans pourtant qu'il y ait, pas un insecte, ce dont on pût étre asseuré, soit par l'œil seulement, soit par le secours du Miscrope, qui porte nôtre veüe encor plus avant. De sorte que s'il étoit positif, que tous les insectes dûssẽt étre produits de la pourriture de la matiere, là où il y auroit pourriture, il y devroit avoir d'insectes; ce qui se decouvre visiblemẽt

faux, par les experiences familieres, qu'on pût faire la dessus, qui nous le preuvent demonstrativement, pourveu qu'on veüille prendre la peine de les bien examiner: en voici deux qui sont tout-à-fait à mon sujet.

Qu'on mette telle quantité de viande fraiche qu'on voudra (qui est la matiere qui se corrompt plutot) dans la Machine de Boyle? qu'on en pompe l'air grossier? qu'on la laisse dedans plusieurs jours; il n'est point de doute, que les principes de cette viande ne s'exaltent dans la suite du tems, ce qu'on pourra connoitre par les soufres fetides & grossiers qui en exhalent, qui frapant les fibres nerveuses de l'odorat, excitent dans nôtre ame un sentiment de püanteur insuportable, qui ne nous permet pas de douter de son entiere corruption? qu'on en considere exactemẽt avec le Microscope toutes les parties les unes aprez les autres, aprez l'avoir sortie de la Machine; il est tres-constant, par les frequentes experiences qu'on en a faites, qu'on n'y voit point du tout des vers, ni aucun

autre insecte ; donc ce ne sera point de la simple corruption de la matiere, que les insectes prendront leur premier principe. Ni par consequent ceux de M. Mercié n'en ont point pris le leur.

Voila déja une experience, qui nous doit desabuser de cet erreur. Mais parce que tout le monde n'a pas une telle Machine pour experimenter ce phenomene, en voici une deuxiéme plus commode à mettre en execution.

Qu'on jette dans une Bouteille de Verre, par exemp. une suffisante quantité de viande, qui soit nette, & recente, ou d'autres matieres aisées à se corrompre, qu'on ferme exactement la Bouteille, en sorte que l'air exterieur n'ait aucune communication avec l'interieur, qu'on la laisse exposée à l'air le tems qu'on jugera necessaire ? pour qu'on puisse presumer, que la viande est déja pourrie, & püante, qu'on ouvre aprez cela le vaisseau ? qu'on l'examine autant qu'on voudra ? pour mieux connoitre s'il s'y est engendré des vers; il

eſt certain qu'on n'y en remarque point, ni avec le Microſcope ni autremẽt; pour moi je n'y en ai jamais decouvert aprez avoir reiteré pluſieurs fois la méme experience. Il faut donc neceſſairement, qu'il y ait quelque autre choſe de plus, outre la corruption de la matiere, qui donne le principe à ces animaux; puîque nous ſommes certains par des preuves ſi evidentes que celles-là, que ce n'ét pas d'elle, qu'ils naiſſent immediatement, contre le ſentiment du vulgaire.

D'ailleurs comment pretent-on concevoir, que des parties ſi imparfaites, & ſi pû proportionées à un tel ſujet, comme ſont celles d'une telle matiere, & dont les principes ſont entierement deſunis & exhalez, puiſſent par un mouvement fortüit, ſi bien s'ajuſter & s'unir enſemble les unes prez d'autres pour compoſer ici un Oeil, qui ſe meuve en tout ſens, avec ſes tuniques propres à cõtenir les humeurs, dans leſquelles les rayons de lumiere, qui partent des objets exterieurs, ſoufrent plu-

leurs refractions, pour en transmettre les impressions jusques dans le cervau de ces animaux? là un Cœur avec ses ventricules, ses oreilletes, valuules, venes & arteres, ses mouvemens de Systole & Diastole? ici un Estomac avec ses Membranes, son Levain digestif, ses Fibres nerveuses &c. Là un cervau si bien ordonné avec sa substence corticale, & centrale, qui servent à filtrer les esprits animaux, avec les ventricules, & les nerfs, qui distribuent par tout le corps ces esprits, pour lui faire faire tous les diferens mouvemens & fonctions dont il est capable.

Enfin qui pourroit comprendre, que ces parties de matiere telles que je viens de les expliquer fussent propres à composer des animaux, qui quoique insensibles par leur petitesse, & rejetez de toute la nature, ne sauroint étre construits, par toute l'adresse de l'univers, si merveilleuse est leur structure? ce ne pût étre dõc que des ouvrages dignes du plus Sage, du plus Parfait, & du plus Savent

de tous les Ouvriers, qui est Dieu, dont il en est l'unique Autéur; nous ne devons point par le pû de lumieres de nôtre raison attribuer à des causes si basses & si abjectes, de si admirables éfets.

Je demande quel est ce principe interieur, qui leur fait faire tant de mouvemens si reguliers, c'est à dire, qui les fait croitre, aller, venir, voir, entendre, manger, voler, remper, nager, &c. Sera-ce la pourriture de la matiere, ou quelque autre chose distinct d'elle; ce ne seront point apparêment ses parties alterées, puisque nous les croions incapables d'elles mêmes, de produire ces corps moins encore de les vivifier? ce ne seront point non plus les formes substentielles, puis qu'elles ne sont autre chose, que les parties de la matiere diversement configurées & rêgées entr'elles? que sera-ce donc? Hors de recourir à la cause universelle, qui est le premier & l'unique auteur de l'Univers, je ne vois point qu'il y en puisse avoir d'autre: qui creant tous les êtres dans le princi-

pe de ce monde, a creé auſſi tous les animaux, qui ſeront juſques à la fin des ſiecles, & les a renfermés en abregé d'une maniere imperceptible dans le ſein des premieres femelles de chaque eſpece, de façon que, ceux qus nous voions naître de nouvau, ne ſont que des explications & des developemens des premiers creés; cõme je ferai voir plus clairement dans la ſuite de ce diſcours.

Perſonne ne pût diſconvenir que tous les animaux, quels qu'ils ſoint, & de quelle nature qu'ils puiſſent étre, ſans méme en excepter l'hõme, naient été tous creés dés le cõmencement du monde, la Geneſe nous l'aprend. De ſorte que par les ſeules lumieres de la raiſon, nous pouvons concevoir, que toutes les nouvelles productions, que nous en voions tous les jours ne proviennent que de certains ſeminaires, dans leſquels, comme dans leurs propres centres tous les rudimens, les traits, & les parties de chaque animal, de quelle grandeur & de quelle eſpece qu'il

puisse étre, sont envelopez en precis: lesquels aprez leur fecondation tombant dans des matrices propres à s'y developer, par les dispositions requises qui s'y rencontrent viennent enfin à croitre, à se mouvoir, & à se rendre sensibles; c'est de là qu'il faut croire, que tous les animaux en general & en particulier, soit insectes ou autres, tirent leur premier principe, comme de leur legitime & veritable source: & non point de la rencontre fortuite des parties corrompuës de la matiere rengées & disposées les unes prez des autres, en divers sens, ce qui paroit impossible, comme j ai fait voir plus haut par l'experience & la raison. Les objections suivantes, & les réponses qu'on y donne éclairciröt encor mieux ce phenomene.

Premiere Objection.

On pût m'objecter, que la nature par la seule disposition des parties, que constituent la matiere, étant diversement situées les unes prez des autres, nous fait voir dans plusieurs endroits divers objets, qui

aprochent avec beaucoup de ressemblence aux corps de certains animaux, que nous avons accoutumé de voir? on remarque quelquefois dans des grottes naturelles, & dans des vieilles cavernes souterrenes: ici un serpent qui semble être prét à remper; là un oiseau prêt à voler; ici un cheval bondissant; là la figure d'un sauvage; tantot on y observe de vers; tantot d'autres animaux, qui n'ont été composez que par l'arrengement des parties de certains sucs, qui se petrifient insensiblement les uns sur les autres, à mesure qu'ils decoulent de leurs venes, à l'ocasion des sels acides qui y predominent, ou du nitre de l'air, qui en font figer les petites parties les unes prez des autres à raisõ de leurs superficies égales. De sorte que par cet admirable Mecanisme les divers arrengemens des parties de la matiere, si adroitement unies les unes avec les autres par l'étude de la nature, nous fait voir sensiblement les corps de diferens animaux; qu'on prendroit veritablement pour vifs,

si on n'étoit asseuré par la raison, qu'ils n'y sont qu'en aparence seulement. Donc par la méme raison. on doit croire que les insectes naissent des matieres depravées : & par consequent ceux, que M. Mercié vomit ont dû étre produits par le méme Mecanisme, sans recourir à des causes plus natureles.

Réponse.

On répond, que quoique les parties de ces sucs ainsi petrifiez soint disposées en telle sorte, qu'elles nous fassent voir en figure, la superficie de divers animaux, & de diferente espece, dans des grotes, & ailleurs; l'art n'y aiant en cela aucune part: on ne doit pas neãmoins tirer de la une consequence infallible, ni croire pour certain, que les veritables insectes vivans soint produits de la méme maniere, & cela par plusieurs raisons.

Premierement il est évident, que ces animaux que la nature a paint par hazard, dans ces lieux, n'ont point les organes du dedãs disposez comme ceux que nous voyons aller,

venir & faire en un mot, toutes les differentes actions que nous y remarquons ; c'ét à dire qu'ils n'ont point de cœur, des venes, d'artéres, ni generalemẽt toutes les parties absolumẽt neceſſaires à tãt de mouvemens ſi bien compoſez, aux quels ils ſont ſujets.

Deuxiemement parcequils n'ont pas en eux ce principe interieur qui leur donne la vie, & qui leur fait faire tant de fonctions ſi regulieres; lequel je fais conſiſter uniquement dans cette loüable fermentation & circulation du ſang, & des eſprits animaux dans les vaiſſaux ſanguiferes, dans les nerfs, & dans toutes leurs parties, d'où partent toutes les actions qu'on obſerve en eux par la diposition des organes de leur machine.

Troiſiémement on ne voit pas en ceux là, comment ceux ci, une propagation ſi bien ſuivie, chaqu'un de ſon eſpece, ni que l'un ſoit capable de produire l'autre. Donc parconſequent les animax en commun, non plus que ceux de M. Mercié ne ſe

produiſent point ſimplement par la rencontre fortuite des parties de la matiere corrompüe.

Deuxieme objection.

On voit frequemment naître d'inſectes dans des matieres putrides, où on ne ſauroit reſonnablement preſumer, qu'il y ait jamais eü de ces ſeminaires doù nous pretendons qu'ils, prenent leur origine, d'autant plus qu'on ne les y remarquoit pas avant leur putrefaction. Par exēp. on ne voit pas dans la chair fraiche, les vers qu'on voit fourmiller en aſſez grande abondance, quad elle a reſté expoſée a l'air pendāt quelques jours, d'une ſaiſon temperée, dont les principes s'étant deſunis & quaſi deſſipez, il ne reſte que les parties les plus craſſes & les plus propres à la generation de ces inſectes? donc ils doivent en general être engendrés de la corruption de la matiere, & ſur tout ceux que nôtre malade a rendus par la bouche, dont la cauſe a été la depravation des alimens dans ſon eſtomac?

Je dis en premier lieu, qu'il n'ét pas toûjours neceſſaire de recourir au ſenſible, pour étre aſſeuré de la verité d'un phenomene phiſique; la raiſon pût elle ſeule par ces lumieres comprendre quelquefois, ce qui ſe paſſe en lui méme, & la cauſe qui le fait agir. L'œil ne decouvre pas ce qui fait, que la Roſe, p. exemp. le Muſc, & l'Ambre gris, frapent ſi agreablement les fibres nerveuſes de l'odorat quand on les flere; cependant la raiſon comprend ſans peine, que ces objets n'agiſſent, que par des corpuſcules, qui à raiſon de leur extreme ſubtilité, échapent nôtre veüe; leſquels s'exhalãt de ces corps odoriferans ſe font ſentir d'une maniere agreable à l'organe de l'odorat? perſonne ne doute de ce fait.

2. La matiere magnetique, qui n'eſt autre choſe, que des particules fort ſubtiles, qui tranſpirent des pores de l'ayment, pour s'unir àceux du fer, & pour l'entrener à ſoi de la maniere que je l'ay expliqué ci-devant; ces particules, dis-je, ne tom-

bent point sous nos sens ; pour si subtils qu'ils soint? neanmoins nous concevons par nos lumieres natureles, qu'un tel éfet ne sauroit arriver, que parce que ces corpuscules imperceptiles à nos yeux, venant à trãspirer de l'ayment vers le fer font qu'il s'unit à lui, par leur figure, leur grandeur, & la proportion qu'ils ont aux pores du fer, à cela jointe la pesenteur de l'air. La raison & l'experience le preuvent.

3. On ne voit pas sensiblement le Cœur, les Venes, les Arteres, les Tendons, & les Muscles, d'un de ces petits vermissaux qui sont sur du vieux fromage? pourtant par la pensée nous concevons aisement, qu'il faut qu'il en ait, ou du moins, quelque chose d'équivalent ; puis qu'il mange, marche & vit. Nous pourrons donc être persuadez, qu'il pût y avoir des seminaires, qui quoique imperceptibles à nos sens, ne restent point de contenir en eux toutes les parties tant des insectes, que des autres animaux, sans qu'il faille les voir, ni les toucher au doigt, pour en

être plenement convaincus.

Je dis en second lieu, que si on n'observe point pour l'ordinaire des vers dans les viandes recentes, mais seulement dans les corrompuës, ça ne doit pas tirer à consequence, ni nous porter à croire qu'ils sont engendrez plutot de celles-ci, que de celles là; puisque la disposition des parties desunies, l'humidité, & la chaleur temperée, qui se trouvent dans la pourriture de celles-ci, ne servent tout au plus, que comme de matrice propre à faire éclore & nourrir ces seminaires, qui viennent du dehors; soit qu'ils y soint deposez par des mouches ou d'autres insectes, soit qu'ils viennent de tout autre cause quelle qu'elle soit; dans lesquels tous les traits des vers qu'õ y remarque sont formelement envelopés d'une maniere insensible à nos yeux, il n'y a que la pensée qui nous les y fasse concevoir.

Que si on ne les y voit point dans le tems que les viandes sont recentes, c'est aparêment 1. Parceque les parties en sont trop serrées les unes

prez des autres. 2. Parce que leurs seminaires n'ont pas eu le tems necessaire pour y éclore. 3. ou bien de ce que les autres insectes ne les y ont point encore deposez, & enfin par d autres raisons.

La verité de ce que j'avence paroitra beaucoup mieux dãs son jour si on veut reflechir sur les experiences, que j'ai déja proposées ci-dessus pour prouver que les insectes ne se produisent point de la simple putrefaction des viandes: d'autant plus qu'on experimente demonstrativement, que celle qu'on enferme exactement dans des vaisseaux de verre ou dans la machine de Boyle, sont tout-à-fait pourries aprez un certain tems de sejour, sans toute-fois qu'on y en observe aucun.

Mais si au contraire on laisse les vaisseaux qui la contiendront à decouvert, en sorte que l'air exterieur se communique avec l'interieur, & que les mouches, papillons & d'autres insectes y puissent entrer & sortir: pour lors on remarquera, que ces viandes seront remplies de vers

en pû de tems ? preuve convaincante, qu'il faut necessairement, que ce soit de ces petits animaux, qui vont & viennent, entrent & sortent, de ces vaisseaux, que les vers prenent leur naissence par les seminaires, qu'ils y laissent couler, & non point des matieres putrefiées.

Je dis en troisieme lieu que les insectes de nôtre affligée n'ont dû ni pû tirer leur origine des corruptions de son estomac, par les mémes raisons que je viens de proposer, pour prouver que les vers, qu'on voit naitre dans les viandes, ou dans les autres matieres alterées n'en sõt pas produits comme de leur legitime cause.

Troisiéme objection.

Des Crapaux, des Grenoüilles, & d'autres insectes acatiques naissent dans des fossez, & dans des lieux où les eaux croupissent, aprez quelques inondations qui auront precedé ; & qui depuis pû étoint entieremént à sec par les excessives chaleurs d'Eté. Que des Rats, des Vers &c. s'engendrent dans des Navires, qui sont

construits de nouveau. Des Arbrisseaux,& d'autres plantes aussi croissent sur des vieilles tours ruinées, sur des rochers escarpez, & sur de terre vierge, qu'on aura exposée à l'air, cependant on est asseuré, qu'on ne les y a plantées ni semées; non plus qu'on ne voit point, qu'il y ait des seminaires de toutes les especes d'animaux, qu'on remarque dans les lieux où les eaux croupissent: étant asseuré d'ailleurs, que s'il y en avoit quand ils sont arides, l'ardeur du soleil dans le plus fort de l'Eté, seroit sans contredit capable de les dissoudre entierement,& de les calciner, s'il faut ainsi dire.

On doit par consequent penser, que tous ces animaux acatiques, (avec ceux de M. Mercié) naissét des matieres qui se corrompent, en croupissant, dans les eaux des fossez, lesquelles par la diverse disposition de leurs parties se rendent propres à la generation de tous ces divers animaux, comme sont celles de la terre à produire diverses plantes,

sans y être semées ni plantées, par une juste parité.

Réponse.

Comme cette Objection comprent plusieurs propositions, il est expedient de répondre avec ordre à chacune en particulier.

Je dirai 1. que ces Crapaux, ces Grenoüilles, &c. qui naissent dans les lieux acatiques, ne sauroint provenir en aucune maniere de la corruption de ces eaux, ni des limons, qui y sont; mais seulement des seminaires, comme étant leur veritable principe; outre les raisons que j'ai déja aportées pour apuyer cette verité; je dis que ces animaux étant des Emphibies, il n'est pas impossible, que restant tantot dans l'eau, tantot hors de l'eau, ils n'y laissent tomber, quand ils y entrent les seminaires propres à produire leurs semblables, ou ils viennent (aprez leur fecondation) à éclore, à se nourrir, à croitre &c. par la douce chaleur, qui s'y rencontre.

Quand méme la chose ne seroit pas ainsi, ce qui pourtant ne soufre

aucune dificulté ; il pût arriver que ces seminaires seront cachez assez avant dans la terre, quand ces fossez seront à sec, à peu-prez comme font les vers ; où les rayons du soleil d'un Esté fort chaud, ne sauroint atteindre pour en dissoudre & calciner les rudimens, lesquels enfin s'expliquent dans l'eau, quand il y en a, par une fermentation temperée qui s'y fait, d'où provienent ces animaux acatiques.

L'experience p. ex. nous aprend, qu'il y a des semences de certaines plantes, qui resteront cachées sous la terre sans y être semées, les six mois, l'année entiere, & plus quelquefois, sans paroitre ; cependant aprez un si long tems, si tout ce qui est requis, pour leur naissance les favorise, on les verra insensiblement sortir de terre ; les Fleuristes & les Botanistes remarquent souvẽt cela : de mẽme les seminaires de ces animaux peuvent rester sous terre pendant un tems considerable, & enfin jusques à ce que tout seconde leur developement ; en un mot il pût en-

core arriver, qu'ils y ſont portez par l'air, ou par les inondations des eaux de pluye qui les entrainent des lieux circonvoiſins.

2. Les Vers, les Rats, qu'on voit dans les batimens nœufs, ne procedent que de ce que les vaiſſaux prenant terre, il ne faut ſinon qu'une femelle pleine y entre, ou avec les bagages ou autremẽt, pour en avoir en pû de tems un grand nombre. D'ailleurs ne voit-on point des Rats dans les eaux, d'où ils peuvent venir auſſi, ſans recourir pour leur production à la corruption de la matiere, dont l'explication paroit impoſſible à ceux, qui ont quelque connoiſſance des choſes phiſiques, & qui n'attribuent pas tout aux ſens. On pût à peu-prez de cette façon, rendre raiſon de l'origine des autres animaux, car ce que je dis ici de l'un ſe doit entendre des autres,

3. Quand aux plantes qui naiſſent ſur des lieux inacceſſibles, & ſur de terre vierge, ſans y être ſemées ni plantées à deſſein, & qu'on croit venir de la ſeule diſpoſition des par-

ties terrestres, diversement configurées? Je répons que ce sentiment est faux par les raisons suivantes. Premierement par cet axiome reçu de tout le monde. *Nihil sine semine nascitur.* Deuxiémement il est tres-dificile à concevoir, comment les parties de la terre par quel arrengement que ce soit, soint propres à cõposer la plus petite de toutes les plantes dont la symetrie est tout-à-fait merveilleuse, il nous faut dõc remõter pour cet éfet jusq'aux semẽces des premieres plantes, que Dieu crea dans le principe de l'Univers, cõme nous lisons dans la Genese * *& ait germinet terra herbam virentem, & facientem semen suum & lignum pomiferum faciens fructum juxta genus suum (cujus semen in semetipso sit) super terram, & factum est ita.* Aprez cela peut-on entrer en doute, que toutes les semences des plantes, ne fussent formelement concentrées en racourci dãs les premieres, puisque l'Ecriture Sainte nous l'enseigne.

* cap. 1. Gẽ. vers. 11.

Que s'il en croit dans des endroits escarpez, où jamais personne ne fut,

& où on presume méme qu'il n'y ait point eu du tout de semence : il seroit fort deraisonnable de deduire de là une consequence aussi mal fõdée, que seroit celle de croire pour certain qu'elles y ont été produites sans semence, mais seulement de la disposition des parties de la terre ainsi configurées, en quoi certes on se tromperoit visiblement; puisqu'il est de la raison de penser, que leurs semences y ont été portées sans doute par l'agitation de l'air, par des oiseaux, par des tourbillons de vents, ou enfin par d'autres causes étrangeres.

Hors de ne vouloir point raisonner solidement, je ne comprens pas qu'on explique plus phisiquement, ni par des raisons plus natureles, la production des insectes, des autres animaux, & méme des plantes, que par celles, que je viens de raporter pour le prouver, n'y aiant en cela rien qui implique, ni consequẽment qui fasse trouver ce sentiment impossible, qui paroit d'autant plus aprocher de la verité, que celui de

ceux, qui soutiennent, que tous les insectes sont engendrez de la simple corruption de la matiere, est insoutenable, & embrasse beaucoup plus de dificultez.

Concluons donc avec les plus éclairés du tems, qu'aprez les nombreuses experiences, qu'on a faites sur cette matiere; tous les animaux de qu'elle nature qu'ils soint, sont produits par des seminaires, dans lesquels ils sont contenus formelement en precis. Mais parceque dés la premiere veüe cela paroit tres-dificile àconcevoir, je donnerai dans le chapitre suivant des éclairciſſemens neceſſaires pour connoitre par raiſon un phenomene ſi important, & dont la notion ſervira de beaucoup pour mon explication.

CHAPITRE VII.

La connoissance de la divisibilité de la matiere à l'indefini est tres-importante, pour l'intelligence de nôtre hypotese. Demonstrations, qui prouvent évidemment, que la matiere est divisible à l'indefini. Objections & réponses.

QUoy-qu'il ne fût pas de la derniere necessité, pour les personnes saventes, de faire preceder ce chapitre, à mon explication, parce qu'elles savent tirer fort à propos les justes consequences de tous les raisonnemens phisiques. Neanmoins comme il y en a, un tres grand nombre, qui ne sont point versées, dans cette science, il m'a semblé, qu'il seroit tres important, d'y traiter de la divisibilité de la matiere, afin qu'on entrat plus facilement,

dans mon sẽtimẽt & pour faire comprẽdre a ceux, qui aurõit quelque repugnẽce a le suivre, qu'il n'est point entierement impossible, par les demõstrations; qu'on y proposera, de concevoir Premieremẽt que toutes les parties d'un animal; quel qu'il soit, pùvent étre contenües formellement en racourci, dans une fort petite quantité de matiere 2. qu'il n'est point incroyable, que tous les animaux, ont pû étre renfermez dãs le sein despremieres femeles, de chaque espece. Mais pour penetrer plus aisement ce phenomene, examinons plû-tòt, jusques oú a pûprésput elle étre divisée.

Il est certain qu'il n'ét rien, de plûs aisé à connoître, que la division de la matiere, ni rien de plus dificile à comprendre, que jusques ou elle pût étre divisée. Les sens ny peuvent point penetrer; la raison si perd; & quoique tout soit limité, dans ce vaste Univers il n'ét pourtant point au pouvoir des hommes de comprẽdre precisemẽt jusques à quel point la matiere pût étre divisée: c'ét un

miſtere pour nous, a travers duquel, à peine nôtre ame en a t'elle quelque idée diſtincte.

De ce que la penſée toute ſpirituelle quelle eſt, ne pût atteindre a la derniere diviſion de la matiere (toute étenduë quelle eſt) pour tant qu'elle y reflechiſſe, en elle meme: il doit neceſſairement s'enſuivre, de laquelle eſt diviſible à l'indefini; c'ét a dire qu'il eſt certain, qu'aprés qu'on aura diviſé par la penſée, une quantité determinée de matiére, en autant de milions de parties, qu'on voudra; celles là en d'autres, puis encor cellesci en d'autres, & enfin pouſſé, de degré en degré cette diviſiõ, jûques à ce que l'étendemẽt s'y perde, il n'ét rien, qui nous empeche de croire; que Dieu par ſa puiſſance ordinaire pût ſans aucun miracle avoir porté les bornes de cette diviſibilité, incomparablement plus loin, que la raiſon la plus étenduë, pourroit le penetrer. Si parce que ce phenomene paroit inſẽſible a nos yeux & incomprehenſible a

l'esprit, nous voulions douter de cette verité, receüe de tous les savãs nous serions fort deraisõnables puis qu'il se passe une infinité des choses tant divines que naturelles, qui sont en elles mémes, certaines & évidentes, quoi-qu'elles nous soint impenetrables, le tout puissant n'aïant voulu, s'en reserver à lui seul la connoissãce, que pour abatre l'orgüeil & & la vanité que les mortels en auroit tiré s'il les leur eût revelées.

Cependant celle ci quoique très dificile ne passe pas totalement au dela de nôtre raisõnement; car qui conque voudra avec moi faire quelque attention sur les experiences, que je demontrerai dans la suite de ce discours, pour prouver l'existance de cette divisibilité quasi a l'infini, & en tirer les lumieres les plus utiles, pour s'éclaircir de cette verité, n'aura pas grand peine a entrer dans le sentiment ou nous sommez: de croire que tous les animaux ont pû étre formelement renfermez en precis dans les seins des premiers, n'y aïant rien en cela, qui choque la rai-

son, ni qui soit contraire à nôtre religion, cõm'il sera demontré plus bas.

Pour nous convaincre donc, que la matiere pût-étre diuisée en des parties si subtiles, quelles passent nôtre imagination, nous nous servirõs de quatre moyens faciles à exprimẽter. Le premier sera, la transpiration, où l'ecoulemẽt des corpuscules des corps odoriferãts; Le secõd la dissolutiõ de certains corps solides, par les liquides. Le troisiéme l'examen des plus petits animaux de la nature. Le quatriéme, l'extention incroyable des meteaux ches les ouvriers, qui ne se servent méme pour cét efet, que d'instrumẽs fort grossiers. Il sera bon de considerer attentivement toutes ces demonstrations l'une aprés l'autre; & d'en deduire les consequences necessaires au sujet que nous traitons.

Premiere demonstration.

1° Personne n'ignore qu'un grain de Musc, P. Exemp. qu'on portera sur soi les deux, les trois, les quatre années de suite, & plus encor, si on veut, n'exhale continuelement une

infinité de corpuscules, s'il faut ainsi dire, qui frapent d'assez loin les fibres nerveuses de l'odorat, pour exciter dans l'ame, de ceux qui l'aimẽt, un sentiment fort egreable; sãs pourtãt qu'õ y remarque aucune diminutiõ cõsiderable, quand on le pese de rechef, aprés un si lõgtems, l'Ambre, la Civete; & generalement tous les corps odoriferans en sont de méme.

2. Un grain d'Encens, de Musc, de Storax, &c. qui n'est qu'une petite qnantité de matiere, mis sur un chat bon ardent, au milieu d'une grande salle, ou d'une vaste Eglise, répendra une si grande quantité de particules si subtiles dans tous ces lieux, qu'il n'est point d'endroit de l'Eglise, &c. qu'il n'y en ait, & qu'on ne le sente, pourveu qu'on ait l'organe de l'odorat disposé comm'il faut.

3. Les Naturalistes raportent, que les Corpuscules fetides, qui transpirent des Cadavres corrompus, võt fraper si vivement l'odorat des Vautours & des Courbaux (qui en seront éloignez de cent & de deux cẽs licües) qu'ils sont obligez par la dif-

position de leur machine, d'y aller pour les devorer; ce qui probablement ne pût ce faire, que par l'agitation de l'air, ou par les vents, qui transportent ces écoulemens des Corpuscules d'un lieu à l'autre.

4. Mr. le Chevalier Dygbi rapporte, que le Romarin qui est sur les costes de la mer d'Espagne, exhale une si grande quantité des soufres volatils & odoriferans, que voyageant sur mer, à quatre mille delà, il s'aperçeut si sensiblement de son odeur, qu'il lui sembloit en porter un rameau à sa main.

Deuxieme demonstration.

Le mélange de certains Corps avec d'autres, par leur dissolution, nous demontre encor visiblement, combien grande pût étre cette division, les experiences suivantes nous assurent de la verité de ce fait.

1°. Qu'on fasse dissoudre p. e. tant soit peu de sel comun dans une sufisente quantité d'eau comune, qu'õ la goute, aprez que la dissolution en sera faite; on remarquera sensiblement qu'il n'y a point de particule d'eau, qui ne se trouve impre-

gnée de quelque particule du sel, qu'on y aura dissout, qui picotant les fibres de la langue par leurs pointes aiguës, excitent un sentiment de salé, ce qui preuve, que ce sel a deu se diviser en des parties extrememẽt tenües, dont le nombre ne sauroit étre determiné.

2. Qu'on méle quelques goutes d'esprit de soufre, de nitre, ou de vitriol, dans un grand verre d'eau (qu'õ pût verser plusieurs fois d'un verre à l'autre, pour que le mélange en soit plus exat) ces goutes d'esprit, quoiqu'en tres-petit nombre seront capables de communiquer à toute la masse de ce liquide, une acidité agreable, qui se manifestera au gout.

3. Un seul grain (qui est la plus petite quantité de matiere qu'on pût prendre) du suc d'Heliotrope dissout dans de l'eau commune, en une quantité assez considerable, la teindra toute en violet, n'y aiant pas une seule partie d'eau, qui n'en soit quasi teinte, ce qui ne sauroit arriver, si ce grain ne se divisoit en des particules d'une extreme subtilité.

4. Une égale quantité de Laudanum pris interieurement, calme souvent les mouvemens extraordinaires des esprits animaux, & les agitations violentes des Phrenetiques, comme nous experimentons frequemment dans la pratique de la Medecine; cela ne provient sans doute, que de ce que cette petite quantité de matiere se divise, & se méle avec toute la masse des humeurs, & particulierement avec les esprits animaux, laquelle circulant avec le sang, est portée jusques au cerveau, pour y lier & embarasser les esprits qui sont dãs un mouvement trop rapide, & trop impetueux; dans le repos desquels consiste le sommeil, que ce remede procure aux malades, quand ils le prenent à propos.

5. On lit dans les écrits de Mr. Boyle, parlant de l'ecoulement des Corpuscules des corps, qu'un grain de cuivre dissout dans l'esprit de sel Armoniac, est capable de teindre en bleu une quantité d'eau, deux cens mille fois plus grande, que lui. Que si on met cette dissolution dãs

une lampe, dont la méche soit faite d'alum de plume, il en sortira une flemme bleüe qui durera pendant une bonne demi heure.

6. Le méme auteur dit, qu'un grain de Cochenille, qu'il fit dissoudre dans une mediocre quantité d'esprit d'urine teignit de couleur rouge 264. onces d'eau tres claire; ainsi en contant que chaque once pese 576. grains, voila 152064. grains d'eau inondez de corpuscules substentiels qui se sont separez d'un seul grain de Cochenille.

7. Si on fait quéque reflexion sur la piqueure de certains animaux venimeux, ou sur la morsure de quelques autres; on ne trouvera point si dificile qu'on pense, la matiere divisible à l'indefini; la piqueure d'une Abeille, d'un Scorpion, de la Tarentule, &c. La morsure d'un chié enragé, d'une Vipere irritée, &c sont capables si on n'y met promptement bon ordre de causer la mort, à celui qui en aura été mordu.

Ce fait dont personne ne pût douter ne reconoit probablement d'au-

tre cauſe que le venin, que ces animaux laiſſent couler ſur la partie mordüe ou piquée, qui ne ſera pût être pas la millieme partie du poids d'un ſeul grain, qui s'inſinuant inſenſiblement par la circulation du ſang, dans toute ſa maſſe, y cauſera quoi qu'en une quantité inperceptible, ou en le diſſolvant, ou en le coagulant, une ſi grande alteration, & un ſi grãd changement, qu'il faudra neceſſairement, que l'animal ofensé en meure, méme en peu de de tems, n'y aiant peu-étre pas la moindre partie tant des humeurs, que des eſprits, qui n'en ſoit infectée.

8. On pourroit encor ajouter à ces experiences, les corpuſcules ſubtils, qui s'évaporent de l'ancre de ſimpathie, qui penetrent tous les feuillets d'un livre conſiderablemẽt épais, & méme l'épaiſſeur d'une muraille, cõm'on la experimenté; ceux qui tranſpirent de la poudre, qu'on apelle ſimpatique, qui agit juſques à une diſtence fort conſiderable; ceux enfin qui s'écoulent du vif-argent,

qui sont si penetrans, que si on le remüe d'une main, on trouvera qu'une piece d'or, qu'on tiendra dans l'autre bien fermée deviendra blanchatre du vif-argent qui s'y sera insinué au travers de la main. La même chose arriveroit, si on tenoit cette même piece d'or dans la bouche, comme les Doreurs l'ont souvent observé. Qui plus est si on en enfermoit dans un tuiau de Cuivre, & qu'on le fit échaufer un peu, on le verroit penetrer les pores de ce tuiau, comme s'il passoit à travers d'un crible.

Troisiéme demonstration.

1°. Quand je considere attentivement avec le Microscope un de ces petits Vers, (qu'on remarque sur du vieux fromage; qui étant ramassez plusieurs ensemble, on les prendroit plutot pour de la poussiere, que pour un amas d'une infinité de petits vers) & que je découvre qu'il a des pieds qui le font aller & venir, qu'il a des yeux pour voir ou il va, une bouche pour manger, un ventre pour que les digestions s'y fas-

sent, en un mot, un corps organisé; qu'allant plus avant la raison me persuade qu'il faut necessairement, qu'il ait un cœur pour principe de sa vie, que ce cœur doit avoir des arteres, pour porter le sang dans toutes les parties de son insensible Machine, qu'il est repris par des venes pour le porter au cœur; que ce sang est composé des parties plus minces, que tout ce que je viens de dire.

Ces petits insectes, que l'œil n'auroit jamais découvert sans le secours du Microscope, ont sans doute des organes & des conduits pour digerer, & pour prendre les alimens; ils ont des œufs pour la propagation de leur espece, il y a dans ces œufs d'autres animaux encor plus petits, qui s'y nourrissent; il faut donc que les sucs destinez à leur nourriture y soint d'une étrange tenuité; l'imagination s'y perdroit, s'il faloit cõsiderer toute l'économie de ces atomes animez, & y chercher les esprits qui se distribüent dans toutes les parties de ces animaux, pour les

perfectioner, & pour les vivifier.

Toutes ces choſes qu'on ne conçoit qu'avec peine, ſont tres-utiles à paſſer quelque fois en reveüe devant la raiſon, afin de l'acoutumer inſenſiblement à des conſiderations qui ne dependent point de nos ſens. Or rien n'eſt plus propre pour cet exercice phiſique, que l'examen de ces petits animaux, dans cette premiere ſituation de leur vie, c'eſt à dire, quand ils ſont encor envelopez, & concentrez dans le germe des œufs, oú ils ſemblent ſe dérober à nôtre imagination, & échaper aux yeux de nôtre entendement, comme la nature les a ſoubſtrait aux yeux du corps, *ideo vix concipi poteſt, quanta ſit exilitas & ſubtilitas illius alimenti, quod ductus embrionis pervadit*, dit un ſavant auteur de ce ſiecle. *Mr. Ster explor.* 21. *n.* 4. *p.* 625.

2. Que dirons nous enfin de la ſubtilité de nos eſprits animaux, qui ſont produits dans la ſubſtance glãduleuſe du cervau, des parties les plus volatiles du ſang, qui s'y filtrẽt aprez y étre portées par ſa circula-

tion : pût-on douter, qu'*ils* ne soint de la derniere tenuité; puis qu'ils sont, le seul messager de l'ame qui les fait aller & revenir dans un instant, par toutes les parties du corps; méme les plus éloignées, que elle anime par l'union qu'elle a avec lui; pour executer ses volontez; elle les determine à faire tous les mouvemens, que nous y observons; enfin ils obeissent avec une viteſſe sans égale, à tous les ordres, qu'elle leur prescrit? qui ne reconnoit, qu'il faut que ce soit des atomes d'une petiteſſe inconcevable, qu'on prendroit plutot pour des subſtences spirituelles, & pour l'ame méme; si la raison & la foi, ne nous enseignoint dans l'interieur de nôtre cõscience qu'ils sont efectivement materiels, & par consequent distints de cette ame immortelle, que Dieu a voulu infuſer dans l'homme pour se faire cõnoitre & aimer, comme étant son Createur, & son Dieu.

Quatriéme demonſtration.

L'extention de la matiere en des parties extremement deliées nous

demontre auſſi fort clairement, qu'elle pût être diviſible au dela de nôtre penſée, les Bâteurs d'or dit Mr. Rohault * font d'une once d'or, deux mil ſept cens trente feüilles quarrées de net, chacune deſquelles a pour côté, deux pouces dix lignes, ſans y comprendre le déchet, qui monte prez de la moitié. La ſurface de chacune de ces feüilles contient onze cens cinquante ſix lignes quarrées; ſi bien que toutes enſemble étant miſes à côté les unes des autres, compoſent une ſuperficie de trois millions, cent cinquante cinq mil, huit cens quatre vingt lignes quarrées; à quoi ſi on y ajoûte ſeulement le tiers de cette quantité, pour le déchet; il s'enſuivra que les Batteurs d'or, auront fait d'une ſeule once d'or, quatre millions, deux cens, ſept mil, huit cens quarante lignes quarrées. Comme donc ce nombre contient, cent cinquante neuf mil, quatre vint douze fois, la quantité de la baſe d'un cube d'or d'une once, il eſt indubitable que ce cube, qui comme il a été dit, n'a que

* Tom. 1. Cap. 19.

cinq lignes, & un septiéme de haut, a été divisé au moins, en cent cinquante neuf mil, quatre vint douze tranches quarrées.

Les tireurs d'or selon ce que le méme auteur raporte avoir veu, poussent beaucoup plus avant cette extention avec leurs filieres; ceux qui en voudront avoir une plus exacte notion, n'auront qu'à consulter, ce qu'il en dit dans le méme chap. S'il n'y avoit dãs la nature certaines loix, que Dieu y a établies, au dela desquelles le pouvoir des mortels ne pút aller? si dans ce monde dis-je, tout n'étoit borné; & si on avoit des moiens plus adroits, que ne sont les instrumens dont des hommes se servent pour faire ces experiences, a cõbien plus loin porteroit-on, cette extention.

Mr. Boile dit, qu'il aprit d'une Dame, qui prenoit plaisir de nourrir des Vers à Soie, qu'elle avoit remarqué; qu'il y avoit plus de trois cens aunes de ce petit fil de soie, sur une de ces Coques, où ils s'enferment, & que ces trois cens aunes ne

pesoint que deux grains & demi; de sorte qu'on pût faire état, qu'un de ces fils, si delié, contient du moins 120. aunes de longueur, qu'on pourroit méme, si on avoit un Agent assez puissant, le diviser en d'autres, & ceux la encor en d'autres, jusques-à ce qu'il se rēdit insensible à nos sens.

Les experiences de ces quatre demonstrations, que je viens de d'écrire, pour prouver que la matiere est divisible à l'indefini; soit par raport à l'écoulement perpetuel, des corpuscules de certains corps; soit par le mélange & la dissolution des uns par les autres; soit par la consideration des particules, qui composent la fabrique, des plus petits animaux de la nature; soit enfin par l'incroiable extentiō des metaux: toutes ces experiences, dis je, ne permetront pas, à qui voudra y faire quelque serieux examen de douter de la verité de ce phenomene.

De ce principe receu maintenant de tous les Phisiciens les plus oculez, on en pût tirer les consequences suivantes. Premierement que l'exis-

tence de tout ce que nôtre genie ne sauroit comprendre, n'est pas impossible. Secondement qu'il est incontestable, que Dieu dont le pouvoir est sans limites, pût avoir porté la division de la matiere infiniment plus loin, que nous pourrions nous l'imaginer. Troisiémement quil pût avoir renfermé, dans ce qui ne sera qu'un point seulement, par raport à nous une étendüe tres-considerable de matiere.

Cela presupposé quel obstacle trouvera-t'on, qu'il ait compris & envelopé en precis, dans le sein des premieres femelles, de quelle espece d'animal qu'elles soint, lors de leur production, tous ceux qui ont été déja ci-devant, qui sont presentemẽt & seront aprez nous: je ne vois pas, qu'il y ait en cela de repugnance à sa puissance infinie, à l'Ecriture Sainte, ni à la raison. Imẽt quand à sa puissance, elle sera d'autant plus grande, qu'il aura creé dans un instant, & envelopé dans les premiers, tous les animaux, qui seront jusques à la consommation des siecles; que d'en

faire tous les jours des nouvelles creations.

Celui-là est sans doute plus sage, & plus parfait Ouvrier, qui fait dans tres-peu de tems, & avec moins d'instrumens, un ouvrage achevé, qu'un autre, auquel il faudroit des siecles entiers, & un grand apareil, pour y reüssir ? donc le pouvoir de Dieu sera bien plus éclatant, & plus grand, s'il m'est permis de parler ainsi, d'avoir fait dans un moment, ce qu'on veut qu'il fasse tous les jours.

2ment l'Ecriture Sainte semble nous developer ce mistere, quand elle nous apprend, que chaque plante, porte dans elle méme, toutes les autres de son espece. *Ecce dedi vobis omnem herbam afferentē semen suum, & universa ligna, (quæ habent in semetipso sementem generis sui)* ✱ rien de plus clair, que de connoitre par ces paroles que toutes les plantes furent compriſes formellement dans les premieres : puis que la chose est constante à l'égard des plantes par l'Ecriture Sainte ;

Gen. vers. 29. Cap. 1.

pourquoi ne pourrai je pas raisonnablement presumer, qu'il en est de méme des animaux; celles là croissent, vivent; ceux ci n'en font ils pas de méme.

De plus quand Dieu dit aux animaux, aprés les avoir sorti du neãt, & leur avoir donné sa benediction, alles, croissez, multipliez, & publés la terr & les eaux, *benedixitque eis, dicens crescité, multiplicamini & repleté aquas maris, avesque multiplicẽtur super terram*, quelle repugnence y a til que Dieu qui a fait toutes choses avec poids, ordre & mesure, &qui agit toûjours par les voies les plus simples, ait envelopé par exẽple dãs les Ouaires de la premiere poule qu'il crea, tous les germes des autres males, & femelles de cette espece, qui serõt jusques au dernier jour des siecles avenir; qui n'ayãt besoin que de la partie la plus spiriteuuse de la semence du mâle, pour étre fecõdes, & caracterisés, puissent ainsi par cette societé mutuelle: se produire les uns & les autres; & publer par consequent la terre, les airs, &

Gen. 22. vers. Cap. 1.

les eaux, comme il leur ordonna; je ne vois pas qu'admettant une fois la divisibilité de la matiere à l'indefini, la chose paroisse impossible à qui aura quelque erudition, ce qui ce dit ici de la poule, se pût fort bien entendre de toute autre espece d'animal.

Ce fondement posé n'aurai je pas plus de raison de penser, que les productions des animaux que nous voyons journelement; ne sont que des explications des seminaires, que l'Auteur de la nature avoit pû renfermer, *actu* dans le sein des premieres femeles: que ceux qui pretendẽt qu'ils y étoint seulement, *potẽtia* c'ét a dire, selon leur sentiment, que par le concours des deux semences par exemple, celle des mâles avec celle des femelles, aprés leurs aproches, & par la fermentation, qui s'en fait dans les matrices de celles ci, ils ont la puissence, sans autre cause de se produire les uns les autres: ni sans qu'il faille croire, qu'ils y étoint *actu* avant l'aproche du mâle, ni avant le mélange des deux semences.

Cette opinion qnoique fort ancienne, n'ét pas neanmoins la plus probable; parce qu'il eſt impoſſible de concevoir, que par les ſeules regles de la fermentation toutes les parties de ces deux ſemences puiſſent prendre cette diverſité infinie, de ſituation & d'arrangement, quelles doivent avoir, pour compoſer méme le plus petit de tous les animaux, comme j'ay fait voir dans le chapitre precedant; de ſorte qu'il y a plus de lieu de croire, que ſi la ſeule fermentation des ſemences étoit la cauſe de la generation des animaux: nous verrions plus de mõſtres que d'animaux parfaits.

Nous ometrons pluſieurs autres hypotheſes qu'on s eſt imaginé ſur ce ſujet, comme inſoutenables; telle eſt celle qui pretend que les animaux ſe produiſent par des facultés formatives. Celle qui veut que ce ſoit la rancontre fortuite des matieres diverſement configurées; par la condenſation, par la rarefaction par la coagulation, & precipitation de de leurs parties; & d'autres auſſi de

cette méme nature, qui ne ſont que trop compoſées pour embraſſer une infinité des difficultés inſurmontables.

Concluons donc, qu'il n'y a rien de plus raiſõnable, que de penſer que tous les germes, tant des plantes que des animaux ſans méme en excepter l'homme, ont pû étre produits au commancement du monde avec les premieres femelles de chaque eſpece, & qu'elles les ont pû tous contenir formellement en racourci, en ſorte que les generations, qui arrivent dans la ſuite du tems, ne ſont que des explications: & des developemens de la production des premiers germes, cauſées par l'eſprit prolifique de la ſemence des mâles.

Premiere Objection.

On dira pût-étre, que ſi tous les germes de chaque eſpece, tant des plantes, que des animaux euſſent été contenus formelement dans tous les premiers, comme nous le ſupoſons; il s'enſuivroit delà, que le dernier de tous eût du s'acroitre, pendant que tous ceux qui l'ont prece-

dé se sont accreus,& que s'accroissãt ainsi par degré il seroit parvenu a une grandeur demesurée ; ce qui est contraire à la raison & a l'experience; donc il n'ét pas vrai de dire, que tous leurs seminaires aïent été envelopez dans les premiers creés.

Réponse

On pût répondre à cela, que le dérnier germe étant a pû-prés comme le plus petît, & le dernier atome qui se trouve aprés la divisibilité de la matiere, que j'ay demontré aller quasi à l'infini, & dont la derniere partie, nous paroit incõcevable, à raisõ de son étrange subtilité? ce dernier germe, dis je, étant contenu dans tous les autres ne pourra s'acroitre, qu'en meme proportion qu'eux, fãs pourtant qu'il arrive jamais a une grandeur demesurée, parceque Dieu a établi en toutes choses, des loix dans la nature, au de la des qu'elles elle ne sauroit s'etendre. D'ailleurs l'experience s'emble nous dõner à connoitre, que ces germes doivent étre contenus les uns dans les autres; car par le microscope on

observe p.ex. q'une Feve cõtient formelement, la racine, la tige, & les feüilles de l'autre Feve, qui en doit naître, ce qui doit nous faire presumer, que cette feve en contient un autre, & celle là encor un'autre, & ainsi de suite jusques à l'indefini, on pût conjecturer la même chose à l'égard des animaux.

Deuxieme objection.

S'il étoit certain, que tous les lineamens, & toutes les parties des animaux en general eussent été envelopées en racourci dãs les germes des premieres femeles de chaque espece; en vain le Tout-Puissant, qui a fait toutes choses dans la derniere perfection, leur auroit donné une Compagnie si necessaire; tele que sont les mâles, pour la propagation de leur individu. Il semble, suivant ce sentiment, qu'il n'auroit pas été besoin, qu'il les eut creés, precisement pour cela; puis qu'elles seules auroint été sufisemment capables de les engendrer, & de les mettre au jour, les contenant par nôtre supposition dans leur propre

sein, avec toute leur perfection, sans aucune aproche du mâle ; Or puis qu'il les en a voulu pourvoir, il s'ensuit necessairement de là, que la propagation des animaux, ne se pût pas faire par l'explication, ni le developement de ces œufs : mais uniquement par le concours de deux semences & par les fermentations qui s'y font aprez leur mélange.

Réponse

Il a été absolument necessaire, qu'il y ait eu des mâles, pour la propagation des animaux ; non pas quelle procede comme on pense du concours de leurs semences, avec celle des femeles ; d'autant qu'il est faux de croire ; qu'elles en aient, comme l'experience nous l'aprent, ni de la fermentation qui s'y passe, dont on pretend que toutes les parties naissent, par les divers arrangemens de leur substance, cõme nous avons dit, ci-devant, étre impossible ; mais parceque l'esprit prolifique, qui n'est que la partie laplus volatile, & la plus subtile de la semence de ceux-ci, s'insinüant par la

circulation du sang, dans les œufs de celles-là, aprez leurs aproches feconde, & caracterise ceux qui se trouvent les plus disposez à recevoir cette impression, en les dilatant, & rendant peu à peu leurs parties sensibles, d'insensibles qu'elles étoint, à raison de la proportion reciproque de c'est esprit avec certains œufs plu-tot qu'avec d'autres. D'ailleurs les mâles sont encor necessaires, pourque par leur semence spirituese, quand elle est parvenuë jusqu'aux Ovaires des femeles ; les germes les plus propres à recevoir son action, se detachent par le gonflement, & le changement qui y arrive pour tomber dans les matrices des femeles, & y recevoir sa derniere perfection.

L'insinüation de cet esprit jusques aux germes ; soit qu'il y soit porté par le moien de la circulation du sang; soit qu'il s'y introduise directement par des conduits insensibles, qui peuvent se dilater, lors de leur aproches, & que nous ne pouvons pas decouvrir par l'anatomie,

à cauſe de leur grande tenuité ; ſoit enfin qu'il s'y gliſſe par d'autres voies qui nous ſont inconnës;ce tranſport, dis je, d'eſprit prolifique juſques aux œufs n'eſt pas moins neceſſaire, qu'il eſt vrai de dire, qu'il ne ſauroit les feconder, nj en analyſer les rudimens, qui y ſont cachez, ſans qu'il n'y cauſat une nouvele fermentation, qui ne vient probablement que de la diverſité des principes, & des ſels qui predominent dans cet eſprit, & dans les œufs des femeles. D'ou vient qu'on experimẽte ſur tout à l'égard des Ovipares, que les œufs qui ne ſont pas fecondez par cette matiere prolifique ſõt inutiles pour la propagatiõ; il en eſt de méme de tout le reſte des animaux.

Il n'importe de dire qu'on ne pût comprendre, pourquoi cette ſubſtance prolifique eſt plutot determinée d'aller vers les Ovaires dans les femeles pour en feconder, & en animer, s'il faut ainſi dire, les œufs les plus diſpoſez à cela, en fermentant avec le ſuc qui s'y rencontre,

que de tendre vers d'autres parties; il eſt probable que cela ne pût provenir que du raport qu'il y a de l'un avec l'autre, par la diſpoſition & la configuratiõ des parties de ces deux ſubſtances

La poudre ou le ſel des Cantarides, pris interieurement en ſuffiſante quantité, cauſe infalliblemẽt l'inflammation à la veſſie, & non point, du moins ſi-tot, aux autres parties du bas ventre. Le Laudanum agit ſeulement ſur les eſprits animaux. La matiere magnetique n'en veut qu'au fer. L'eau regale ne diſſout que l'or &c. Tout cela ne ſe fait ſans doute que par le raport, & la diſpoſition particuliere, qu'ont certains corps les uns avec les autres: il en eſt de méme de cette ſubſtance, lors qu'elle eſt introduite dans la maſſe du ſang, comme j'ai déja fait voir, un peu plus haut.

Les changemens qu'on remarque ſur tout aux femmes enceintes de peu de tems, ſe denotent ſufiſemẽt; les degouts, les envies de vomir; la pâleur du viſage, les foibleſſes, les

peſenteurs, la paſſion de manger plutot certains mets abſurdes & inuſitez, que des bons: les vomiſſemés, les aſſoupiſſemens, & beaucoup d'autres ſimptomes, auſquels elles ſont ſujetes, les unes plus, les autres moins: ſont des prûves cõvainquãtes de la fermentation, & de l'alteration que cauſe la ſemence virile dãs toute la maſſe de leur ſang, principalement dans le commencement de leurs groſſeſſe.

Mais quoique cette ſubſtance prolifique fermente avec tout le ſang: cela n'empéche point qu'elle n'agiſſe d'une maniere toute particuliere ſur les œufs pour les feconder, ce qui n'arriveroit pas ſelon toute aparence, s'il n'y avoit une ſinguliere diſpoſition entre le ſel fermentatif de cette ſubſtance ſpirituеuſe, & celui qui eſt contenu dans le germe dès femeles.

Si l'on demande, qu'elle eſt au vrai la nature de ces deux principes, certes il n'eſt pas en nôtre pouvoir de connoitre poſitivement qu'elle eſt: neanmoins on peut pen-

ſer avec raiſon par les changemens, qui arrivẽt au ſang des femeles, que ſa ſemence du mâle abonde en un ſel acide volatif,& que le ſuc contenu dãs les germes des femeles abonde en ſel alcali volatil: ou du moins que c'eſt quelque choſe d'aprochant.

Derniere Objection.

Si la generation des animaux,n'étoit qu'un developement, des premiers germes cõtenus dãs les ovaires des premieres femeles, on ne ſauroit comprendre dans cette hypoteſe, qu'elle ſeroit la cauſe des monſtres qu'on voit quelque-fois naitre. On a veu des moutons, à quatre cornes, des Vaches à cinq pieds, des Enfans à deux têtes,d'autres à quatre bras,des Hermaphrodites, & pluſieurs autres animaux contre nature, étant convaincus d'ailleurs, qu'il eſt de la ſageſſe infinie de Dieu, d'avoir produit tous ces germes, ſans qu'il y eut rien en eux de defectueux,mais plutot dans leur derniere perfection. Or puiſque nous voions de ces monſtres dans

la nature, il est donc probable que ce n'est pas par l'explication des premiers germes, que ce sont les generations des animaux; car en ce cas, il n'y en auroit jamais, c'est donc plutot par les fermentatiõs des deux semences; qui ne se faisant point dans l'ordre naturel, on pût croire que ces monstres naissent de là, cõme de leur veritable cause, ajoutez à cela, que les coagulations, & les precipitations des parties fermentatives ne gardant pas toujours dans leur action, les regles natureles, ni l'arrangement ordinaire, donnent lieu à la production de ces animaux, contre nature.

Outre cela on pourroit dire, suivant ce sentiment, que les Enfans ne devroint, jamais rien tenir de leurs peres, mais seulement de leurs meres, qui les contiennent déja, avant toute connoissance d'homme; ce qui se trouve pourtant faux, par l'experiẽce journaliere qui nous fait voir, qu'un pere epileptique produit des Enfens epileptiques, un autre qui sera goutteux, phtisique,

ou atteint d'autres maux, produira des Enfans, qui seront sujets aux mémes infirmitez, il en est de méme des affections, & inclinations des autres animaux, qui leur sont *ab ortu* hereditaires.

Réponse

On répond en plusieurs manieres à la premiere proposition de cette objection.

1°. Quoique Dieu ait fait toutes choses en leur entier; il est certain qu'il laisse toujours agir les causes secondes; voila pourquoi il pût se faire, qu'une mere par la force de son imagination, à l'ocasion de quelque objet externe pût determiner une si grande quantité d'esprits animaux, qui iront d'un mouvement si rapide, & si violent vers l'embrion qu'elle portera dans son sein: qu'ils seront capables d'en renverser toute l'economie, & d'en transposer méme les parties, à cause de l'extreme molesse de cet Embrion propre à recevoir ces fortes impressions.

De la vient qu'il y a eu des meres qui ont fait des Enfans mons-

trueux. Témoin celle dont parle l'Auteur de la recherche de la verité, laquelle assistant un jour (étant encor dans le commencement de sa grosseſſe) à l'execution d'un homme qu'on rompoit dans une place publique de Paris: chaque coup, que le Bourreau donnoit sur le patient, faisoit une si forte impression sur son cervau, qu'elle par la reflection de ses esprits animaux raportoit les mémes coups, sur les mémbres de l'innocent prevenu, qu'elle portoit dans son ventre: enfin le terme arrivé, elle acoucha d'un Enfent rompu de tous ses membres, comme étoit le criminel, le cas fut reconnu pour vrai, par tout ce qu'il y eut de grand, & de curieux, dans cette superbe Ville.

tom 1. l. 2. de la Rech de la Ver.

On raporte qu'une femme enceinte fixoit si fort ses yeux & son imagination sur un Tableau, qu'elle avoit dans sa chambre, qui representoit la decolation de S. Jean Baptiste: qu'il se faisoit un concours si prõpt, & si violent de ses esprits animaux, vers la méme partie de son Enfent,

à la qu'elle elle raportoit attentivement toute l'idée de son imaginatiõ qu'elle acoucha d'un Enfent decolé ressemblant au Tableau, qu'elle admiroit si vivement durant tout le tems de sa grosseſſe.

Il y en a eu qui ont fait des Mores, pour en avoir seulement veus; & d'autres qui suivant la forte imagination, dont elles étoint entieremẽt preocupées, ont fait des Enfens contre nature.

On pût aussi raporter, à la vive imaginatiõ de quelques femmes enceintes, les taches, qu'on remarque sur la superficie de la peau de leurs Enfens, qu'on apelle communement (des envies) comme Fraizes, Mures, Taches de Lievre, de Sanglier, &c. dont elles n'ont pû manger durant leur groſſeſſe, en aiant une extreme paſſion.

2. Quand aux cauſes des Monſtres, des autres animaux; on pût dire en general, que tantot elles ſont internes, tantot externes; celles-là ſont, quand deux ou pluſieurs œufs viennent à ſe joindre enſemble, par què-

que cause que ce soit, d'où naissent des animaux, qui sont doubles, triples, &c. quand les Matrices ou les Ovaires se trouvent naturelement trop étroites, ou mal configurées ne permettant point aux parties des germes, de prendre leur situation, & leur figure ordinaire, ce qui rend les animaux qui en naissent d'une nature monstreuse.

Les externes sont toutes celles, qui peuvent ocasionner le renversement de ces mémes parties (outre celles que je viens de raporter:) telles sont une chute, un coup, une contusion, une forte passion, & une infinité d'autres, qui seroint inutiles de reciter ici: sans qu'il faille dire pour cela que les Monstres ne proviénent que des precipitations, ou des coagulations, qui surviennent aprez la mutüelle fermentation de deux semences.

Pour ce qui regarde la seconde proposition de cette derniere objection; qui pretend que suivant nôtre hypotese; les animaux ne devroint rien tenir de leurs peres (contre les

experiences que nous en voions) soit inclinations, habitudes, ressemblences, affections, &c. soit maladies, mœurs, & infirmitez qu'on apelle hereditaires; attendu que nous voulons, disent-ils, que leurs meres les renferment déja en elles-mémes, & les contienent dans leur perfection, avant toute conception.

On répond à ce phenomene, qui n'est pas si dificile qu'on le pense, que l esprit prolifique des peres, fermentant & penetrant par leur activité toute la substance des germes, les plus disposés à le recevoir: En sait par un mecanisme tout à fait admirable, si bien homogener, & analiser tous les traits, dont l'animal est composé, qu'on ne trouvera plus de dificulté à croire; qu'un pere Epileptique, qu'un autre qui sera goutteux ou phtisique; &c. qu'ũ chien d'arret, qu'un Oiseau de rapine: en un mot, tous les mâles n'engendrent leurs semblables, par la communication, & la liaison de cêt esprit, avec les lineamens & l'humeur qui se trouvent dans les germes de leurs

femeles. Les changemens qu'on remarque aux femeles Vivipares, pû de tems aprez leur conception, nous le demontrẽt trop clairement, pour que nous n'en ſoions convaincus.

Aprez les demonſtrations, & les raiſons que je viens d'expoſer, pour prouver que la matiere eſt diviſible, au dela de nôtre penſée: je ne crois point, qu'il ſoit entierem. impoſſible, de croire que toutes les parties d'un animal quel qu'il ſoit, ne puiſſẽt étre formelement contenües en precis dans un ſeul germe, fut-il, encore plus petit que nous pourrions nous l'imaginer; non ſeulemẽt les parties de celui-là: mais encor d'une infinité d'autres de la méme eſpece.

Ce principe une fois admis, on concevra aiſement par les lumieres de la raiſon; l'explication phiſique, que je vai donner de l'origine des Animaux de M. Mercié; & des cauſes de tous les ſimptomes, qu'ils lui ont ſuſcité.

CHAPITRE VIII.

Exposition de nôtre sentiment, sur la veritable cause phisique de la generation de tous les Animaux étranges, dans le corps de M. Mercié. Ils n'ont pû naître que des globules seminaires, qu'elle avoit avalé avec les alimens. Explication des principaux simptomes qu'elle eut durant le cours de sa maladie. Il est plus vrai-semblable que de toutes ces differentes Opinions; la Nôtre est la plus soutenable, & la plus conforme à la raison.

APrés avoir demontré & refuté, l'opinion de ceux qui ont pretendu que tous les accidens surprenans; ausquels Marie Mercié a été sujete durant le cours de sa maladie, ont été des sujtes du Sortilege & de l'artifice du demon, que nous cro-

yons incapable d'avoir eté la cauſe productive de tous ces efets, quoi qu'ils ſemblent être aſſes extraordinaires, ſans une expreſſe & determinée volonté du tout Puiſſant; ce qui pourtant n'arive que tres rarement, comme il a été expliqué ailleurs..

Aprés avoir expoſé les raiſons de ceux qui ont voulu que tous le inſectes qu'elle a vomi, n'ont pû provenir que de la corruption de la matiere diverſemẽt configurée, ce qui a été auſſi demontré faux, par pluſieurs experiences, qui nous convainquent du cõtraire. Il faut maintenentque nous faſſions paroitre nôtre ſentiment; pour voir, s'il a qu'elque choſe de plus certain, que les precedens, & ſi nous ſommes mieux fondez en raiſon, que ceux qui les ſoûtiennent.

Mais pour s'en faciliter une plus claire intelligence, j'ay voulu plûtôt expliquer ce que s'étoit la diviſibilité de la matiere, ou on trouvera pluſieurs demonſtrations, qui ſerviront de beaucoup pour autoriſer les raiſõnement que nous propoſerons,

ici pour prouver, nôtre hipotese: ce chap. là, nous sera d'autant plus necessaire, que nous y decouvrirons de quoi nous éclaircir, d'un grand nombre de difficultez qui nous embarrasseroint sans doute, si nous nétions plûtôt prevenus, par une infinité d'experiences: qu'une petite portion determinée de matiere est divisible quasi à l'infini: c'ét de ce principe d'où nous devons tirer les consequences necessaires à nôtre sujet, comme nous verrons dans la suite de celui-ci.

Pour commencer donc d'entrer en matiere, je dirai que la cause éloignée des accidens de nôtre affligée ont été les alimens, qu'elle prenoit pour se substanter, particulierement les liquides, dans lesquels, selon toute vrai-semblance, les seminaires des animaux acatiques, quelle vomit nageoint d'une maniere imperceptible, à cause de leur extreme petitesse; ce quelle n'apercevant pas, ne fit point deficulté d'avaler de l'eau, qu'on pût conjecturer avoir été croupissante, & par conse-

quent impure ; d'autant plus que les gens ruſtiques, ne cherchent pas tant de precaution, pour leur façon de vivre, quand la ſoif ou la feim les preſſent.

A la verite il eſt dificile de ſavoir poſitivemẽt ſi c'étoit d'eau de bourbier, qu'elle beut, ou de quelque autre endroit ſale : mais quoi qu'il en ſoit, il eſt tres conſtant qu'il faloit qu'il y eut dedans des inſectes de la méme eſpece qu'elle vomit, ou du moins de leurs germes; lexperience nous fait voir ſouvent de ces ſortes d'animaux, & leur fraye auſſi dans des lieux acatiques, durant les ſaiſõs tẽperées, & ſur tout ſur la fin du printems. C'eſt pour la cauſe éloignée.)

La prochaine: étoint les œufs, que les femeles avoint depoſés dãs leau, dãs la quelle ils nageoint cõme dãs leur élement, leſquels étant pris avec l'eau qu'elle beut, il n'étoit pas ſurprenãt que trouvãt un lieu propre a éclorepar la douce chaleur de l'eſtomac de cette fille, qui les fomẽtoit, ils ne s'y developaſſẽt, cõme ils

auroint fait dans les lieux acatiques, ou leurs meres les avoint pondus; c'ét à mon sens l'explication la plus naturelle, qu'on pût donner touchant ce phenomene; & pour preuve que je ne le dis pas sans fondement, c'ét qu'elle vomit avec les insectes, une demi écuellée de Fraye: qui n'étoit à bien raisonner, que ces œufs dont j'entends parler, & que Mr. Boueyssou son Chirurgien prit plaisir d'anathomiser avec beaucoup d'adresse: il observa qu'ils étoint gros comme des grains de petit Milhet; dans queques uns, il y avoit une marque blanche, comme une goute de blanc d'œuf: & dans d'autres, il y remarqua quelques filemens rouges.

Quoi de plus plausible, & de plus clair, que ce que le Chirurgien qui traita la malade en raporte lui méme, & quand cela ne seroit pas, ce qui pourtant rend la chose plus autentique: la raison & l'experience nous le confirmeroint.

La raison, dis-je, nous fairoit cõnoitre, qu'il est de toute impossibilité, qu'un animal (dont la structure

paroit tout-à-fait admirable par l'arrangement d'une infinité de diferentes parties qui le composent) puisse être produit, de toute autre maniere que par celle, que Dieu y a établie, c'est à dire, qu'il faut, qu'il naisse necessairement d'un autre, celui-là encor d'un autre, & remonter ainsi jusqu'aux premiers, dans lesquels l'Auteur de la nature a peu les renfermer tous formelement: c'est ce que la lumiere de la raison nous fait comprendre, quand on y fait une serieuse reflexion.

L'exemple de la Fille, dont il s'agit ici, outre ceux que nous raporterons ailleurs, nous éclaircit parfaitement le doute, que nous pourriõs avoir sur cette difficulté, en ce quelle vomit des insectes, & à méme-tems des germes, dont selon toute vraisemblence ils se developoint, à la faveur de tout ce qui pouvoit contribüer à leur naissence, & à leur accroissement.

Le cas est surprenant, je l'avoüe? mais on ne sauroit douter, ni de la cause, ni du fait, hors de vouloir pas-

ser, ou pour incredule, ou pour opiniatre, aprez des preuves si convainquantes. De ce que M. Mercié, par l'usage de la Poudre des Bayes de Lierre, a vomi des œufs, ou des Vesicules seminaires, il est indubitable que tous les animaux qu'elle a rendu, en ont dû naitre aussi, comme de leur veritable cause. Voici commēt, ces œufs quoiqu'insensibles contenant en abregé (comme nous avons dit dans le dernier chap. en parlant de la divisibillté de la matiere) tous les lineamens & tous les rudimens de ces insectes d'une maniere imperceptible à nos sens : sont venus à éclore dans son estomac, par la chaleur temperée de cette partie qui les fomētoit, en sorte que toutes leurs parties venant à se developer pû à pû, & trouvant une nourriture convenable à leur accroissement, par les alimens que cette Fille prenoit, il n'étoit pas surprenant, qu'elle les rēdit en vie, & d'une grosseur considerable. En vie parce qu'étant hors de son corps, ils se mouvoint, aloint & venoint : & considerables en gran-

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

deur, parceque à peine pouvoint-ils sortir de son gozier; sur tout les Crapaux.

Que si elle ne les vomit pas tous à la fois, & d'une égale grandeur (car l'histoire raporte qu'elle avoit parmi ces ejections des notables intervales de tẽs) puisqu'elle en jettoit tãtot des gros, tantot des petits, c'est aparẽmẽt 1°. Parce que les uns prenoint plus de nourriture, les autres moins. 2. les germes des uns ne s'expliquoint pas si-tot, que ceux des autres. 3, que le relâche qu'elle avoit de tems en tems, n'étoint que pour leur donner tems à se couver, & à parvenir à une certaine grosseur; pour mieux joüer leur scene.

Quand à leur maniere de se nourrir; si nous les considerons dans leur premier état de vie, c'est à dire, étant encor contenus en racourci dans leur germe, nous dirons: qu'elle devoit être àpeu prez comme celle, qui se fairoit d'un grain de Moutarde, qu'on jetteroit dans la terre: dans lequel toute la plante est rẽfermée en precis: dans les premiers jours la

fermentation que la chaleur du soleil excite vers la superficie de la terre, fait dilater les petits pores de ce grain, pour donner libre passage au suc nourrissier de la terre, qui n'est autre chose, qu'une certaine liqueur fort déliée, qui penetrant toute la substance de ce petit grain, en fait ouvrir premierement les pores de toutes les particules, dont la plante est composée, puis la radicule commence à se developer, & prenant sa nourriture par là, elle s'explique peu à peu, grossit, & pousse enfin jusques à sa grandeur naturele.

Il en étoit de méme de ces vesicules seminaires, dans le corps de la malade, qui dans leur principe de vie, la chaleur de son estomac faisant dilater insensiblement les pores de leur petite masse, par la fermentatiõ qu'elle y excitoit; le suc nourrissier qui n'étoit que le chile, le plus delié, & le plus tenû les penetrant, en grossissoit insensiblement les particules, par son adherence; & continüant ainsi pendant quelques jours, ils se developoint enfin, & sucçoint en-

suite par leur bouche les alimens, qui leur étoint les plus propres, pour leur nourriture, & pour leur acroissement, qui fut plus ou moins grand, qu'ils en prenoint plus ou moins.

Je ne veus pas dire absolument, qu'elle ait avalé en bûvant, ou autrement, tous les germes des animaux qu'elle vomit, non plus que ceux qu'elle rendit avec le Fraye, qui alloint à bien prez d'une ecuellée, parcequ'il auroit peu se faire, que les insectes qui s'étoint accreus dans sõ estomac, jusqu'à une juste proportiõ, auroint peu deposer d'autres œufs, aiant toutes choses requises pour cela; mais il faloit de necessité, qu'elle en eut pris interieurement queques uns, de chaque espece, qui quoiqu'en petit nombre, auroint été sufisément capables d'en engendrer d'autres, n'y aiant point d'obstacle à cete production; puisq. nous remarquõs, qu'il ne faut qu'un seul Papillon, pour produire une infinité des Chenilles, ainsi du reste des animaux.

Voila à mon avis la plus naturele explication, qu'on pût donner tou-

chant la generation, nutrition, & accroiſſement de ces inſectes, dans le corps de cette malheureuſe Fille; je ne vois pas qu'on puiſſe l'expliquer, d'une maniere plus raiſonnable, que celle que je viens de propoſer, ſans recourir pour cela au ſortilege, ni à la corruption de la matiere diverſement rengée. Paſſons maintenant au denombrement de tous les violens ſimptomes, qui s'enſuivirent; & recherchons, qu'elles furent leurs legitimes cauſes.

Qui ne recõnoit, que tãt de matieres héterogenes ramaſ. dans un eſtomac, ne fuſſent capables de troubler d'une étrange maniere toute l'économie d'un corps. Tous les accidens inſuportables, auſquels cette Fille fut ſacrifiée, durant le cours de ſa maladie, le font aſſez cõnoitre; & particulierement ceux qui vindrent dans le commencement? nous alons voir leur explication en general & en particulier.

Ces ſimptomes furent 1°. Un grand Etõnemẽt. 2. des Tournoïemẽs de teſte. 3. des Douleurs d'eſtomac

extremement sensibles. 4. d'Abattement des forces. 5. des Pesenteurs de tout son corps. 6. Des envies de vomir. 7. Des Défaillences fort frequentes. 8. Des Sincopes qui la mettoint à toute extremité : ce sont là tous les simptomes les plus remarquables, dont elle fut atteinte, sur tout au commencement de son mal.

Un des plus surprenans, & des plus sensibles simptomes qu'elle ressentit un jour (aprez que la femme de Sautial acusée d'étre Sorciere l'eut embrassée) fut une douleur tres-aigüe qui lui semblojt Ceindre les côtez, comme si on l'eut étroitement serrée avec des cordes, mais aiant expliqué ce simptome dans le chap. 5. je n'en dirai rien dans celui-ci : je tacherai seulement d'y donner raison de tous les autres, l'un aprez l'autre, en recherchant qu'elles ont été à peu prez leurs veritables causes phisiques.

Le premier de tous ces accidens, fut un prompt étonnement qui la saisit tout àcoup, dés qu'elle fut sortie de la maison de Sautial, aprez

qu'elle eut soupé, vers la fin du mois de Juin de l'an 1689. on ne doit point douter, que cette crainte soudaine ne fut suivie d'un petit poux frequent, d'un ébloüissement des yeux, d'une petite sueur par tout sõ corps, & sur tout vers les parties superieures, & d'autres accidens qui accompagnerent ce simptome.

On pût fort bien rendre raison, de ce phenomene en plusieurs manieres; premierement en disant que l'ame de cette fille pouvoit étre tellement occupée, a considerer en elméme doù pouvoit provenir un si prompt changement; ou bien étre tellemẽt attẽtiue a cõtẽpler l'objet qui la blessoit; qu'il ne se portoit que tres pû d'esprits animaux vers toutes les parties de son corps, étãt presque tous retenus dans le cervau pour y causer ce grand étonnement dans lequel elle fût profondement ensevelie.

Dela vient que les personnes qui contemplent attentivemẽt quelque objet, dans l'interieur de leur ame, ne s'aperçoivent quasi point, de ce

qui se passe non seulement au prez d'eux, mais encor dans eux memes; si forte est leur application a l'objet quelles considerent.

Ce simptome fût bien-tôt suivi d'un petit poux frequent par le pû d'esprit qui se portoint au cœur, qui n'étant pas sufisãs, pour lui faire faire des fortes contractions, ni dègales dilatations, ne battoit que d'une maniere lãguissante. L'eblouissemẽt des yeux fût aussi un effet du defaut de ces mémes esprits dans les nerfs Optiques, & dãs la retine des yeux qui s'en trouvant depourveus ne recevoint que confusement les impressions des objets externes. La sũeur dans ce cas étoit une suite de l'épaississement, & de la consistance du sang, dont la circulation ayant notablement diminüé, la serosité la plus tenüe s'en seroit separée, comme fait celle du lait quand il se caille, & sortant par les pores de la peau en maniere de vapeur, & sur tout vers les parties superieures. cõme étant plus deliée en ces endroits, qu'en d'autres, elle si seroit condan-

sée en eau par la froideur de l'air circonvoisin, ce qui faisoit la matiere de la sueur.

2. Les matieres heterogenes qui se separoint dans son estomac, & qui s'insinuoint insensiblement en assez grande quantité, dans la masse du sang; soit par le moien des veines lactées; soit qu'elles penetrassent immediatement les pores des vaisseaux circonvoisins, pouvoint facilement occasionner ce facheux evenement; lesquelles à raison de leur diferente nature, étant disproportionnées aux humeurs, & sur tout aux esprits animaux les tenoint si bien liez, & si fort embarrassés dans son cerveau, que n'aiant point la liberté de se distribuer également dans toutes les autres parties, pour les tenir dans leur Tonus ordinaire, elle tomba enfin dans cette épouvante.

3. La douleur tres-sensible, qu'elle ressentoit vers son estomac, auroit bien pû être encor, la cause de ce simptome, en determinant une si grande quantité d'esprits vers cette partie qu'il n'en restoit que tres-peu

dans le cerveau, qui s'en trouvant privé tout à coup, elle tomba d'abort dans l'étonnement, voila qu'elles deurent être les cauſes de ſon premier accident.

Son deuxiéme ſimptome fut un tournoiement de tête, ou plutot une eſpece de vertige; Celui-ci eſt une ſuite du precedent: car aiant dit qu'il n'y avoit que peu d'eſprits dãs les ventricules du cervau de nôtre Affligée: ſoit parce que ſon ame les occupoit à conſiderer avec attention l'idée de ſon mal: ſoit qu'ils fuſſent embarraſſez pêle mêle parmi les parties étrangeres, comme étoint les ſouffres groſſiers qui s'y étoint filtrés avec eux à travers les glandes de ſa ſubſtance corticale: ſoit enfin, qu'ils ſe portaſſent avec trop de rapidité, & en trop grande quantité vers les parties, où elle reſſentoit les plus vives douleurs, cõme étoit ſon eſtomac; il eſt toujours certain, que cette eſpece de vertige ne reconnoiſſoit pour cauſe, que le peu d'eſprits animaux; qui ſe trouvant pour lors, par leur petité quan-

tité, en liberté de se mouvoir, tendoint plutot à tourner en rond, que d'aller d'un mouvement diret, de là vient qu'il lui sembloit, que sa téte tournoit, ou pour mieux dire, les objets qu'elle regardoit.

On ne doutera pas que les esprits animaux ne puissent se mouvoir en rond dans le cervau, ou du moins affecter en quelque façon, cette determination; si on fait premierement reflexion sur leur subtilité, ou sur leur activité: secondement si on cõsidere, que se trouvant en petit nõbre, & n'étant pas poussez par d'autres, qui venant par derriere, les obligeroint à entrer dans les orifices des nerfs, pour étre delà distribuez dans toutes les parties du corps, afin qu'ils y exercent toutes les fonctiõs qui en dependent, comme sont toutes les sensations, & tous les mouvemens qui se passent en nous: ces esprits n'étãt point poussez par d'autres, se reflechissent aisement en arriere, par la liberté qu'ils ont à se mouvoir, & rencontrant quelques fibrilles en leur chemin, sont cons-

trains de prendre plutot la determination du mouvemẽt rond que tout autre; delà vient que les objets exterieurs ſemblent tourner en rond aux vertigineux, quoi qu'ils ſoint poſitivement aſſeurez, qu'ils ſont en repos.

Les crueles douleurs d'eſtomac, qu'elle reſſentoit furent ſon troiſiéme ſimptome, il n'eſt pas fort dificile d'en connoitre la cauſe; tant de matieres ſi ſurprenentes; une pipiniere d'inſectes, qui commençoit à y fourmiller; un fermẽt digeſtif entierement perverti, étoint bien capables de les produire. Voici de quelle maniere on pût expliquer ce phenomene: mais diſons plutot en quoi conſiſte la douleur, & d'où elle procede.

En quoi conſiſte la douleur en general.

Par le mot de douleur, on doit entendre (admettant une fois, l'union de l'ame avec le corps; & dans l'état naturel) une ſenſation violente dans l'ame, qui procede, de ce que les fibres des nerfs, qui ſe rependẽt par tout le corps, tant interieuremẽt qu'exterieurement ſont agitées trop

rudement : ou de ce qu'elles sont dechirées : ou enfin de ce qu'elles sont tenduës, & cõprimées, au dela de ce que leur constitution naturele demande ; toutes ces manieres d'agir faisant faire des prompts & violens reflux aux esprits animaux, vers leur origine donnent occasion à l'ame d'apercevoir un sentiment douloureux, & contre nature ; de sorte que tant plus l'Agitation, la Ruptiõ, la Tensiõn, ou la Compressiõn des Fibres nerveuses seront fortes, tant plus sensible aussi sera la douleur, parce que le reflux des esprits en sera plus violent.

Le Ventricule étant donc une partie membraneuse, composée d'une infinité de Fibres nerveuses dont les unes sont longues, les autres obliques, & les autres circulaires, s'entre-coupant des unes avec les autres, d'une maniere tout-à-fait admirable, & se divisant en un nombre quasi infini de petis ramaux tres-déliez, qui se repandent dans toute la substance de ce viscere, le rendent si

sensible, qu'il faut pû de chose pour y causer de la douleur.

Outre les Membranes qui le cõposent, & les nerfs qui s'y distribuẽt, il est encor arrousé d'une tres-grande quantité des vaisseaux sanguiferes, tant d'Arteres que des Venes, & parsemé d'un tres-grand nombre de petites Glandes, qui y laissent transuder par leurs petis vaisseaux excretoires, une liqueur tres-propre pour servir de levain, & de ferment digestif à la coction des alimens que nous prenons, soint liquides, soint solides; dont ce Viscere est le premier reservoir.

Aprez la description que je viens de faire de la structure & de l'usage de l'estomac? trouvera-t'on surprenant, que M. Mercié y ait senti de si sensibles douleurs, puis qu'il étoit rempli de tant de matieres de diferente nature, qui fermentant ensemble, le gonfloint si fort, qu'il falloit necessairement, que ses Fibres nerveuses fussent pour lors dans une grande divulsion; soit qu'elle vint de son gonflement; soit qu'elle proce-

dat de la grande compreſſion, que la peſenteur de toutes ces matieres y excitoit : il ſera toujours vrai de dire, que cette violente diſtention des Fibres ne pouvoit exciter en elle, qu'une douleur d'autant plus aiguë, que ces diſtentions étoint fortes. C'eſt la raiſon pour laquelle, les douleurs de cólique cauſées par les gonflemẽs des inteſtins à l'occaſion des vens, qui s'y arrétent, & qui en diſtendẽt les Fibres au dela de leur êtat naturel, ſont ſi ſenſibles & ſi cruelles : l'experience qu'on en voit tous les jours nous l'aſſeure.

Ce n'eſt pas uniquement des ſeules divulſions de Fibres nerveuſes que ces douleurs pouvoint provenir: les fortes irritatiõs que les ſels acres d'un ferment trop aigri, faiſoint cõtre les nerfs (principalement contre ceux de l'orifice ſuperieur, dont cete partie abonde en cet endroit-là) étoint encor capables de les cauſer, en excitant vers le cervau un reflux trop precipité des eſprits animaux, qui y étoint contenus, pour donner occaſion à l'ame de les Reſſentir.

Mais la cause la plus probable de ce Simptome, outre celles que je viens de raporter, fut aparemment cet amas de germes d'insectes, cachez dans les replis de la Membrane interieure de son estomac; qui commençant à s'y couver par la chaleur temperée de ce Viscere, y excitoint une fermentation assez considerable dont il s'élevoit des vapeurs extremement acres, qui piccotant rudement les Fibres nerveuses de son orifice superieur y produisoint ces vives douleurs.

Quand je dis que les germes d'insectes commençoint pour lors à se couver dans son estomac, c'est pour qu'on remarque, qu'elle resta dans ces incommoditez, qui étoint tantot plus, tantot moins grandes, depuis la fin de Juin de l'an 1689. jusqu'au mois de Decembre de la méme année, sans qu'elle en vomit aucun, du moins qui fut d'une grandeur à se rendre sensible. Or il leur faloit ce tems, ou pour éclore, ou pour parvenir à l'état qu'ils étoint, quand elle les rendit, ce qui arriva en l'an 1690.

Pour marque que la chose fut ainsi; c'est 1°. Que pendant l'hiver, qui fut le tems auquel elle commença à vomir ces animaux; les Poissons ni les autres Animaux acatiques ne frayent point, pour qu'elle en eut avalé pour lors les germes. 2. Parce que cette saison étant plus froide, & la chaleur du corps se trouvant cõcentrée, & par consequent plus active, en auroit dissout tous les lineamens, & n'auroint peu s'accroitre, jusqu'au point, qu'ils étoint parvenus, si elle en avoit pris les œufs dans ce tems-là. 3. Quand méme elle les auroit avalé dans le mois de Decembre, de Janvier &c. Ce qui ne pouvoit pas arriver, par la raison que je viens de dire, elle ne les auroit vomi que long tems aprez : parce-qu'il leur faloit un tems considerable pour se developer, pour se nourrir, & pour s'accroitre, hormis qu'on ne veuille, qu'elle les prit, tels qu'elle les rendit; en quoi il n'y a point la moindre vrai-semblence; parce-qu'elle n'auroit pas été si insensée, que d'avaler des animaux, dont la fi-

gure seulement fait horreur à qui les voit.

Son quatriéme Simptome fut l'abattement des forces ; qui se deduit clairement du pû d'esprits, qui se filtroint dans la substance glanduleuse de son cervau ; qui n'étant qu'en petite quantité, il n'en circuloit que pû dans toutes ses parties, & sur tout dans les muscles, pour les tenir tandus, ce qui étoit cause que les parties se laissant aller à leur propre poids, n'étoint pas en état de réplir leurs fonctions natureles, c'est de là precisement d'où provenoit sõ abattement des forces.

La grande dissipation d'esprits qui se faisoit chez elle par les douleurs continuëles qu'elle soufroit, & ne pouvant se reparer, par les alimẽs qu'elle prenoit, puis qu'ils se corrõpoint dans son corps, par le mélange des matieres impures, qui s'y glissoint avec le Chile, dans les premieres voies, & delà dans la masse du sang, qui bien loin d'en produire des nouveaux, ne faisoint qu'alterer de plus en plus ceux qui y étoint

déja; tout cela uni ensemble n'étoit que trop sufisent, pour empécher la generation des esprits necessaires pour prevenir ces foiblesses.

De ce que son sang se trouvoit apauvri d'esprits par les parties impures, & disproportionnées, qui se mélant avec lui, en troubloint toute l'économie: il faloit de necessité, qu'il sejournat plus long-tems, qu'à l'ordinaire, dans les membres de cette fille, ou perdant de son mouvement gonfloit par trop en quelque façon les interstices des Fibres musculeuses, & de ce gonflement naissoit le sentiment de pesenteur, qui ne fut resenti par tout son corps, que parceque tout son sang se trouvoit, non-seulement d'une plus grande consistence qu'à l'ordinaire, mais encor son mouvement de circulatiõ, beaucoup plus lent; voila qu'elle fut la cause de ses pesenteurs generales, qui firent son Cinquiéme Simptome.

L'experience nous aprend, qu'aprez de longues veilles, d'exercices immoderez, des violentes douleurs,

& des fortes passions, on se trouve d'un accablement, & d'une pesenteur de corps si considerable ; que nous sommés necessitez de croire, qu'il c'est fait en nous, une dissipation notable d'esprits, la méme chose arriva à M. Mercié aprez les douleurs aigües, qu'elle venoit de soufrir.

Pour ce qui regarde les envies de vomir, qui furent son Sixiéme accident. On ne pût les raporter, qu'aux irritations des Fibres nerveuses du Ventricule, par les sels acres, qui y predominoint : aux fermentations qui s'y faisoint; ou enfin au picotement qu'excitoint les insectes, qui y étoint contenus ; qui determinant vers cettte partie; vers le Diaphragme ; & les Muscles de l'Abdomen, un plus grand flux d'esprits, les obligeoint à faire des plus violentes cõtractions que de coutume, pour tacher de jetter dehors les matieres qui les irritoint.

C'est une des loix, de l'union de l'ame avec le corps, que quand nous ressentons quelque douleur à quelque partie de nôtre corps ; ou que

nous sommés menacez de quelque accident facheux, ou de quelque peril; l'ame tache de les éviter, & de s'en délivrer en faisant couler pour lors vers ces parties, une plus grande quantité d'esprits qu'auparavent, sãs méme que nous y fassions aucune attention. C'est la raison pourquoi, quand nous tombons, nous mettons naturelement les mains devant le visage, pour le garentir du mal qui nous doit arriver. Si le moindre ombrage passe devant nos yeux, nous avons coutume, d'en fermer promptement les paupieres, pour en prevenir les accidens nuisibles. Tout cela & beaucoup d'autres phenomenes se passent en nous d'une maniere mecanique par cette étroite union de l'ame avec le corps, sans que nous nous en apercevions.

Le plus dangereux, & le plus frequent de tous les accidens qui attaquerent cette Fille; fut le Septiéme (c'est à dire les défaillences) dans lesquelles elle tomboit tres souvent; mais on n'en doit pas étre surpris, puisque la cause en étoit pré-

que toujours presente, & sur tout aprez tant de fatigues & des travaux qu'elle enduroit.

Par le mot de Défaillance, ou Cardialgie, on entend communement, un prompt abattement des forces; causé par le mouvement languissant du cœur, qui ne faisant son action, que d'une maniere lente, est cause qu'on a pour lors le poux fort petit & languissant; les membres & tous les corps se laissent aller à leur propre poids; le visage pâlit: les extremitez deviennent froides; tous les sens tant exterieurs qu'exterieurs s'afoiblissent; en un mot on semble étre mort; principalement si on tombe de la défaillance à la Sincope, qui ne diferent entre'eux, que du plus ou du moins: & bien souvent de cette ressemblence de mort quād la Sincope est forte, on tombe enfin dans une mort réele, qui n'est qu'une privatiō totale de l'action du cœur.

Ce Simptome pouvoit provenir en elle de plusieurs causes. Premieremēt de la douleur extreme qu'elle sentoit à son estomac, en voici la rai-

son; il faut presupoſer que les ramaux des nerfs, qui vont se perdre à l'orifice superieur de l'estomac prenent leur origine dans le cervau prez de ceux qui vont au cœur, ainsi lors qu'elle sentit ces douleurs d'estomac par les irritations qui s'y faisoint, comme j'ai déja dit, les esprits refluant de l'estomac vers le cervau avec rapidité, & trouvant les nerfs qui vont au cœur plus ouverts que tous les autres, à raison de sa continuelle action, y entroint en quantité, & avec violence à cause de leur proximité: de sorte qu'ils lui faisoint faire des fortes contractions, & de plus longue durée, qu'il n'avoit accoutumé de faire: par ces fortes cõtractions, le cœur ne reçevoit que pû de sang, & n'en envoioit consequãment que pû dans toutes les parties de son corps, & méme qu'aprez un intervale de tems fort considerable, ce qui faisoit qu'elle tomboit si facilement en défaillence: qui n'étoint si frequentes, à mon sens, que parce que les douleurs d'estomac, étoint préque toujours continuelles.

Puis qu'il ne sort du cœur que pû de sang a la fois, par des contractions de trop longue durée, on pût commodement deduire les raisons, pourquoi le poux de ceux qui tombent en defaillance est lent & petit: en disant que les poux étant une suite du battement du cœur, toutes les fois que celui ci ne faira que des Sistoles, & des Diastoles, d'un trop grand intervale, ne poussera vers les arteres, q'une fort petite quantité de sang par raport a celui qui leur seroit necessaire; de sorte que ne s'en rempliſſant qu'a moitié, elles ne pourront non plus par l'impultion que le cœur donne au sang, nous faire appercevoir au tact q'un poux lent & petit, ce qui ce demontre vray, quand on touche celui des personnes qui sont en defaillance. Les membres de tout le corps se laissent aller a leur propre poids, par le cours intercepté des esprits animaux dans les muscles, ne s'en produisant point de nouveau dans le cerveau faute de sang, qui doit les y porter & dont ils se separent: par la

filtration qui s'en fait dans sa substance; le visage palit; les extremitez du corps deviennent froides par le pû de sang qui y circule; dãs lequel consiste la chaleur & la couleur fleurie qu'on a, quand il est bien conditionné. Les sens interieurs & exterieurs s'affoiblissẽt: en un mot toutes les facultez cessẽt d'agir, parceq'il ne se produit plus de nouvaux esprits animaux, ou du moins qu'ẽ petit nõbre, par le defaut du mouvemẽt du cœur (qui est le principal ressort de cette admirable Machine, digne du sage Ouvrier, qui la composée) de l'actiõ duquel dependent toutes les autres.

2. l'Epaississement & la consistance du sang de cette fille pouvoint être encor la cause de ces pamoisons; la continuelle dissipation des parties subtiles, qui s'en faisoint par tous les accidens, que nous avons ci devant raportez; Le cours, continuël d'un chile êpais & corrompu, qui se glissoit dans toute sa masse, les alimens crasses, & terrestres, dont elle se nourrissoit, nous doivent servir de preuve convaincante pour ne pas

douter de l'épaiſſiſſement de ſon ſãg

Cette viſcoſité de ſang (dis je) auroit pû en quelque façon être l'origine de ſes deffaillences, parceque ne circulant que lentement, & auec peine dans les vaiſſaux ſanguiferes, il n'en gliſſoit auſſi que pû dans le cœur: qui ne faiſant que des foibles & languiſſantes contractions, pour l'en chaſſer, & n'en ſortant que pû a pû a chaque pulſation, il n'en pouvoit étre porté au cerveau q'une petite quantité, pour y produire les eſprits neceſſaires à toutes les fonctions: non plus que vers les autres parties, pour les tenir dans leur état naturel: car il y a un comerce ſi mutuël entre le cœur & le cerveau, que l'un ne pût pas ſe paſſer abſolument de l'autre; de ſorte que celui là ceſſant d'envoyer du ſang au cerveau, il faudra que celui-ci ceſſe auſſi d'en voier les eſprits, par leſquels il fait ſon action.

Or puis qu'il ne circuloit que pû de ſang dãs le cerveau de nôtre malade, a cauſe de ſa groſſiereté, & de ſa conſiſtãce, il ne pouvoit non plus

s'y engendrer que tres-pû desprits, dont la force de ceux, qui se distribuoint dans le cœur, ne pouvoit l'obliger qu'à faire des languissantes pulsations, doù procederẽt tous ces evanoüissemẽs, avec les accidens qui ont acoutumé de les accompagner.

3. Outre les causes que je viens d'alleguer, on pourroit dire encor que ce simptome fut un effet de l'ame de cette fille, qui par les peines qu'elle enduroit & par la contemplation des objets qui la blessoint, retenoit si fort les esprits dans leur principe, qu'elle n'en laissoit couler que pû vers le cœur; ainsi son mouvement devoit notablement diminuer & donner par ce moyen occasiõ aux pamoisons, qu'elle eut.

Enfin les sincopes furent le Dernier Accident qui l'affligea; lesquels ne differãt que du plus, ou du moins d'avec les deffailances; comme j'ay deja dit ailleurs, ne recõnurent aussi en elle, que les mémes causes dont je viens de faire le detail, en expliquant leur nature, & leur origine; on ni doit ajouter sinon qu'elles doivẽt

étre ou plus en nombre, ou avoir de plus quelque degré d'exaltatiõ, pour ſuſciter de plus violens ſimptomes, comme étoint ces ſincopes

Voila quel fût le malheureux état dans lequel cette innocente victime du hazard vequit, depuis la fin de l'an 1689. auquel tems ſon mal commença; jûques à la fin d'Aouſt de l'an 1690. que ſi quelquefois elle avoit quelque relache, ce n'étoit que pour étre plus cruellement tourmentée; neanmoins elle ne commença a vomir d'inſectes que ſur la fin de decẽbre de l'ã 1689. ce qui continüa pourtant a diverſes repriſes, juſques a la fin d'Aouſt de l'année ſuivante.

Pût-étre quelq'un trouvera étrange, qu'aprés avoir été purgée par haut & par bas, quelque tems avant qu'elle ne vomit tous ces animaux, par des remedes aſſes forts, & ſur tout par le vin emetique, qui agiſſant avec violence, lui fit vomir quãtité de matieres verdatres, viſqueuſes & corrompues, ſans pourtant qu'elle en reſſentit un grand ſoulagement.

Pût-étre, dis-je, sera-ton surpris, qu'elle ne jettat avec ces matieres, tous les germes d'insectes contenus dans son estomac, & que par ce remede elle ne se délivrat entieremẽt de tant d'enemis cachez, qui se preparoint à fomenter dans elle, une guerre intestine.

Je dis à cela, que les germes de ces animaux, se tenoint si fort liez & embarrassez plusieurs ensemble, par des matieres glaireuses, & mucilagineuses, qui inondoint son estomac, & qui les avoit sans doute, si fortemẽt colez dans les repris, & contre les Membranes de cette partie; que le Vin-emetique ni les autres purgatifs, qu'elle prit, n'avoint pas eu la force de les en detacher, quelques violentes que fussent les irritations, & les contractions, que leurs sels acres, excitoint aux Fibres nerveuses: la raison de cette dificulté est, que le Vin emetique étant un liquide, qui produit bien-tot son éfet, ne faisoit que glisser seulement par dessus ces matieres glaireuses, lesquelles embarrassoint par leurs soufres

grossiers, les sels acres de ce puissant remede : de sorte que son action se trouvant en quelque façon domptée il n'eut pas assez de force, pour chasser entierement les germes de ces insectes, avec les autres matieres impures qu'elle rendit : la méme chose arriva à l'égard des autres purgatifs, qu'elle prit quoique veritablement, je ne voudrois pas absolument nier, qu'elle n'en eut vomi quelques uns, c'est pourtant ce qu'on n'observera pas.

On doit prendre garde, que je n'entend parler ici que du vomissement causé, par l'Emetique que le Chirurgien lui donna, & non pas de celui, par lequel elle vomit quantité de Fraye. Le premier arriva cinq à six mois avant l'autre.

L'éclaircissement de cet éfet paroitra plus, dans tout son jour, si on remarque que le Fraye que les Grenoüilles & les Crapaux, laissent couler dans les eaux des bourbiers, lors qu'elles fraient; ne sont que certains œufs unis ensemble, par une matiere semblable à peu-prez, aux

glaires d'œufs, comme chacun pût s'en asseurer, par l'observation qu'il en pût faire en Eté, qui est la saison la plus propre, pour la generation des animaux acatiques. Il n'y eut donc que la poudre des Bayes de Lierre, qui fut propre de dénicher ces furets, dont elle se servoit tres-souvent, comme d'un remede specifique à ses maux, quand ils la pressoint vivement, & duquel elle reçeut plus de soulagement que de tout autre, quoique le hazard le lui eut fait rencontrer: parce qu'étant prise en substence solide dans du vin, & abondant en des sels acres, & quasi caustiques (comme l'experience nous le fait voir, par les usages ausquels on emploie ses feüilles dans la pratique de la Medecine) ainsi elle restoit plus long-tems dans son ventricule, & avoit par consequent le loisir, non-seulemẽt d'y irriter les insectes, mais encor les nerfs, auxquels leur faisant faire de plus violentes contractions que le Vin-emetique, par le sejour qu'elle y faisoit, les obligea tous à

sortir de son corps (à diverses reprises) par le vomissement.

Aiant recherché avec autant d'exactitude, qu'il a pû se faire la veritable source, d'où provenoint tous les animaux, que M. Mercié, vomit, & aiant expliqué par des raisons fort natureles les causes de tous les simptomes, & de tous les maux, qu'ils lui suscitèrent, en diferent tems, & en plusieurs manieres; il ne reste à present, qu'à examiner mutement, & sans prevantion, qu'elle de ces trois hypotèses soufrant moins de dificultez, & aprochant de plus prez de la verité, merite d'être la mieux suivie & la mieux reçuë? Ou celle qui veut, que ce fut un éfet du sortilege, ne trouvant pas si semble de cause dans la nature assez sufisante pour la production d'un fait, qui ne reconoit rien, qui soit au dela de ses regles, pour qu'il faille recourir au pouvoir du mauvais genie, quand on en veut venir à son explication? Ou celle qui pretent, que la corruption de la matiere, par ses parties rengées d'une telle & telle maniere,

en diferens sens; & par la rencontre fortuite, des unes avec les autres, ait été la veritable cause productive de tous ces animaux dans son estomac; ce que j'ai fait voir plus haut, être tout à fait contraire au bon sens & à la raison: ou enfin celle qui soutient que toutes ces productions, n'ont été que des explications, ou des developemens des œufs, qu'elle avoit avalé par mégarde, en buvant, ou en mengeant: ne pouvant point se persuader, en aucune maniere, que les animaux, quels qu'ils soint puissent se produire autrement.

Pour moi, je donne d'autant plus librement, dans cette derniere opinion; qu'elle n'a rien: 1°. Qui ne soit selon l'ordre, & les regles de la phisique. 2. Elle paroit beaucoup plus plausible que les deux precedentes; d'ailleurs elle embrasse moins de dificultez 3. Les experiences & les découvertes, qu'on a faites dans ce siecle confirment la verité de cette hypotese. 4. Que Mrs Reg. Malpig. Harvée, & generalemẽt tous les plus savans Phisiciens de ce tems, parlant

de la production des animaux, aprez leurs exactes recherches & les experiences jointes àleurs raisonnemens, nous asseurent, qu'ils ne s'engendrẽt que par les œufs ; en un mot, ceux qui jugent sans prevention, trouveront, que nôtre sentiment n'est pas le plus éloigné de la verité; sur tout si on veut nous rendre la justice, (avant de l'improuver) d'en considerer attentivement toutes les raisons, & toutes les preuves que nous y aportons? non pas tant pour le soutenir que pour le rendre intelligible à ceux, qui desireront en avoir une idée plus claire & plus distincte, pour en tirer un juste discernement.

Je prevois déja, que cette façon d'expliquer la generation des animaux, tant de ceux qui font le sujet de cet ouvrage, que de tous les autres en general, n'accõmodera point toute sorte de gens; principalement les personnes qui sont sans erudition, qui ne pouvant penetrer faute des lumieres necessaires la cause de plusieurs phenomenes, qui se passent dans la nature, condemnent avec

une injuſte precipitation, ce qu'ils ne peuvent concevoir, ſur tout s'il tient de la nouveauté, quand méme on y trouueroit plus de probabilité, & plus d'évidence, que dans tout ce qui tient de l'antiquité? tant il eſt vrai, qu'il y a des eſprits, qui abhorrent non-ſeulement les opinions recentes; mais qui plus eſt encor, en condemnent les auteurs, ſans comprendre bien-ſouvent leurs écrits, ni ce qu'ils veulent dire.

C'eſt en cela auſſi, que je ne me promés pas un ſort plus heureux que les autres. Mais n'étant point preocupé en aucune maniere de mõ opinion, ni des raiſons qui l'appuïent, je ſuis toujours pret à ſuivre, fort volontiers celle qui aura plus de probabilité, & plus de jour que la miene? autrement on ne prendra pas en mauvaiſe part que juſques alors, je demeure confirmé dans celle-là; puiſqu'elle me paroit étre la plus claire, & la plus conforme à la raiſon: laquelle pourtant je ſoumés agreablement à la cenſure des gens ſavans; & au jugement des perſonnes, qui

ſavent diſtinguer le vrai d'avec le faux, dont je fairai, toujours gloire de ſuivre les lumieres ; me mettant pû en peine, de tout ce que pourroint dire de deſaventageux ſur nôtre hypoteſe, ceux qui n'ont aucun étude, ni aucune connoiſſance des matieres phiſiques.

Quoi qu'il en ſoit, pourſuivons cependant le cours de nôtre hiſtoire & diſons pour mettre fin à ce chap. (dans lequel nous avons renfermé une explication aſſez exacte touchãt la nature, & les cauſes des accidens les plus remarquables, qui accompagnerent la maladie extraordinaire de M. Mercié) que les vomiſſemens de tous les animaux, ci-deſſus repreſentez au naturel, étant un cas, qu'on ne voit guere ſouvent, & qui ſemble être tout à-fait contre l'ordre de la nature du genre humain, n'eſt pas avec tout cela ſi ſurprenant, qu'on n'en ait veu de ſemblables exemples ſans pourtant qu'on ſe ſoit aviſé de les attribüer au ſortilege, pouvant être clairement developez, par les mémes raiſons dont je me ſuis ſervi

pour l'éclaircissemẽt de celui-ci, cõme nous allons voir.

CHAPITRE IX.

Dans lequel on décrit, quelques histoires semblables à celle de M. Mercié. Dont les unes sont de nôtre tems; les autres tirées de plusieurs graves Auteurs; sans qu'on en ait attribué la cause au malefice, pouvant être expliquées, de la même maniere, que je viens de le proposer.

SI M. Mercié étoit la seule personne, qui a vomi d'affreux animaux en vie, contre la coutume ordinaire du genre humain: le cas en seroit sans doute plus surprenant, & on auroit plus de sujet de s'en étonner. Mais puiqu'on a veu d'autres exemples aprochans de celui-là, je ne cõ-

prens point, cõment pût-il se trouver de gens si pû raisonnables, pour en raporter la cause avec tant de precipitation au delà des êtres materiels ; sans consulter plutot si ces êtres sont des agens assez puissans, pour produire les êfets dont on les croit incapables.

Ce défaut ne vient le plus souvent que de l'incapacité de ceux, que l'éclat du grand & du merveilleux ébloüit facilement du premier abort; à quoi de tout tems on s'est si fort arrêté, qu'on n'a point daigné faire la moindre recherche, pour decouvrir, qu'elle a pû être la source d'une infinité de choses qui se passent dans la nature, qui seroint encore dans l'oubli; si cet heureux siecle ne nous avoit fourni des savens hõmes, qui par leur adresse singuliere, leurs veilles continüellẽs, & leurs Recherches infatigables, nous ont fait connoitre clairement la veritable cause phisique d'un tres-grand nombre de dificultez, que nos predeceſſeurs avoint acoutumé d'atribuer à l'occulte? ou pour mieux dire au je ne sçai?

car entre dire, qu'un éfet procede d'une cauſe oculte, & dire ingenuëment, je ne ſay qu'elle eſt, il n'y a autre diference, que celle qui ſe trouve entre ces diferens mots (d'oculte, & de je ne ſay) qui dans le fonds ſignifient la méme choſe.

Comme ſi ces Genies dela nature, & ces divins Vieillards n'étoint point ſi bien oculez que nous pour trouver les raiſons, pourquoi & cõment l'Encre de ſimpatie, p. e. penetre un livre, d'outre en outre par l'activité de ſes corpuſcules: Comment l'Ayment attire le fer; l'eau monte par les pompes aſpirantes juſqu'à une hauteur proportionnée à la peſenteur de la colomne de l'air; & de beaucoup d'autres éfets, qui arrivent dãs la nature; ſans recourir ſi promptement pour leur explicacation à une cauſe oculte, qui ne dit rien de ſolide: & qui ſembloit leur devoir ſervir de refuge à toutes les dificultez, qu'ils ne comprenoint pas, ou qu'ils ne vouloint point comprendre, faute d'y aporter l'aplication neceſſaire,

pour en developer leur source naturelle.

De là vient aussi qu'il y a bien des personnes qui ne penetrant pas les causes de plusieurs éfets, & portant tout à l'excez, ont crû trop legeremẽt, qu'elles devoint être occultes, d'autres qu'elles étoint surnaturelles, & d'autres au contraire ont voulu tout donner à la nature, sans même en reconnoitre le souverain Auteur.

Tous ces excez sont condemnables? on doit donner à Dieu ce qui lui apartient, & puis qu'il a tout creé par sa puissance infinie, & que rien ne se fait sans lui, comme l'Ecriture Sainte avec la lumiere de la raison nous l'enseignent: *Omnia per ipsum facta sunt & sine ipso factum est nihil evang. S. Joan.* Nous serons convaincus, que rien ne se pût faire sans son ordre, ni sans son cõcours ordinaire, qu'il est l'Auteur & le Moteur universel, de tout ce qui se passe dans l'Univers. Mais qui prêtant son concours aux causes secon-

des, les laisse agir par les loix qu'il y a établies.

De sorte que pour l'éclaircissemẽt des choses natureles, il ne faut point à tout propos recourir à son pouvoir, il doit suffire de le reconnoître pour l'unique cause premiere efficiente, & universelle, & qu'aprez elle il y en a d'autres secondes, par le moien desquelles, il veut que la nature agisse, & ce sont celles qu'on recherche, & qu'on tache de découvrir dans la Phisique, quand il s'agit d'en expliquer les phenomenes.

Si des personnes d'esprit, & de savoir, même des Medecins. Mr. de L.... M... Dom. qui sont dans l'estime de gens ont pretendu, que M. Mercié étoit ensorcelée, parce qu'il sortoit de son corps des animaux d'une nature extraordinaire, & cõtre l'ordre naturel du genre humain; c'et parce qu'ils ont crû ce cas trop particulier pour pouvoir provenir d'une cause materielle, ce qui les a fait dõner si-tot dans le surnaturel, croiant que le demon étoit le vrai principe de tous ces étranges evenemens.

Mais ils pourront en être pleinement dissuadez, si on leur porte des exemples pareils à celui-là, sans pourtant qu'on ait pretendu que c'eût été un éfet de la malice du mauvais genie. C'est ce que j'exposerai dans ce texte. Je n'y décrirai point tous les exemples que plusieurs auteurs nous ont laissé dans leurs écrits; je raporterai seulement ceux qui font le mieux à mon suiet.

Le premier est de ce..... Gentilhomme du Perigort, qui vit encore, & dont j'ai parlé ailleurs, autant cõsideré par son sang, Que par sa vertu; qui se trouvant un jour fort incommodé, il y a environ dix à douze ans, vomit parmi d'autres matieres, quantité de Chenilles, en vie, dont il fut extremement surpris, ne sachant d'où provenoit en lui un si surprenent accident, & réflechissant en lui méme pour savoir qu'elle en pouvoit étre la cause, il presuma, que son mal ne partoit, que de quéque fruit qu'il avoit mangé quéques tems auparavent.

On ne dira point aparemment,

qu'il ait avalé en mengeant ces Chenilles, de la même nature & de la même grandeur, qu'il les vomit; car quelle probabilité y a-t'il, qu'un hõme de bon sens voulut menger des Animaux qui font horreur à ceũx qui les regardent, hormis qu'on ne veüille, qu'il les avala sans y prendre garde, tels qu'il les rendit; en quoi il n'y a point la moindre vraisemblence.

Cét éfet ne doit pas étre nonplus attribué au sortilege par deux raisõs. La premiere est, que cét honnéte homme crût indubitablement les avoir prises par mégarde en mengeãt du fruit, en quoi certes il ne se trõpoit pas, en ce que les séminaires de ces insectes y étoint cachez; puîque nous obsérvons pour l'ordinaire que ces insectes se produisent plutot sur les plantes, & principalement sur les arbres, que sur tout autre endroit; dont ils mengent les fleurs & les feüilles quand elles sont tẽdres pour s'en nourrir.

Comme on remarque aux Vers à Soie, qui sont une espece de Chenille

qui ne vivent, que des feüilles de Muriers qu'on leur cueillie, étant encore tendres; de méme les autres Chenilles ne se nourrissent que des feüilles & des fleurs, qui sont sur les arbres fruitiers.

La seconde raison est que la generation de ces insectes dans le corps de Mr de M.... s'explique fort naturellement par les raisons que je dirai? donc il n'y auroit aucun lieu de croire que c'eût été un éfet du sortilege.

Moins encore de la corruption de la matiere, parce qu'on n'auroit pas plus de sujet de dire, que cette corruption fut plutot capable de composer la structure du corps des Chenilles, que celle des Vers, qui sont sans contredit, plus communs à l'hõme, que tout autre insecte? qu'elle fut, dis-je, plus propre à ptoduire plutot des Vers, que des Mouches? ni des Mouches plutot que des Sauterelles? en un mot de toute autre sorte d'insectes, aussi bien que des Chenilles. Or puis qu'elle ne sauroit cõposer ceux-ci, avec toute son indus-

trie, cõme il a été prouvé plus haut, nous la croions par conſequent incapable d'avoir produit celles-là? car il n'y a pas plus de raiſon pour l'une que pour l'autre compoſition.

Reſte donc àſavoir preſentement, qu'elle fut la cauſe productive des Chenilles dans le corps de ce Gentilhomme ; elle ne dût être autre à bien penſer, que celle que nous avons propoſé dans l'explication de l'origine des Animaux que nôtre affligée vomit ? c'eſt à dire les œufs que d'autres Chenilles, ou des Papillons avoint dechargé ſur les alimens qu'il prit : dans leſquels toutes les parties tant internes, qu'externes des Chenilles, étoint renfermées en retraiſſi; la connoiſſance de la diviſion de la matiere à l'indefini leve cette dificulté, & fait qu'on la conçoit ſans grand peine.

Cela étant ſupoſé, je dis, que Mr de M..... mengeant du fruit, dans lequel, ou ſur lequel des Papillons avoint depoſé de leurs œufs, il les auroit avalé enſemble avec le fruit ſãs être endomagez par la maſtication,

& qu'ensuite par la chaleur temperée de son ventricule, jointe avec la fermentation, qu'elle suscitoit dans ces germes, ils se developerent insensiblement, & trouvant dans son estomac, comme il arriva à M. Mercié, une nourriture convenable à leur accroissement, elles parvinrent peu à peu au point de leur perfection; jusques là enfin, q. par les irritations douloureuses qu'elles causoint aux Fibres nerveuses de cette partie; il fut necessité de vomir, pour les jetter dehors, & pour se délivrer par là, de ce qui l'incommodoit beaucoup.

Quelqu'un demendera pût-être premierement, comment ce pût-il, que des Papillons deposent si facilement leurs seminaires dans l'interieur des fruits, pour quand on les prend ensemble avec eux, il en puisse naitre des Chenilles en s'expliquât dans les corps des personnes, d'où il en resulte tant de facheux accidens.

Deuxiémement pourquoi ne voit on point arriver plus souvent le méme cas, non-seulement à l'égard

de cette espece d'insecte; mais encor de plusieurs autres; qui se glissant sur les alimens que nous prenons, peuvent de même y deposer de leurs œufs, & produire par consequent autant d'insectes diferens, qu'on en auroit avalé de germes, ce qui toutefois est contre la coutume ordinaire & contre l'experience. Car on ne voit pas vomir indiferément de toute espece d'insectes, à toute sorte de gens.

Troisiémement d'où vient qu'on remarque frequemment des vermisseaux, non-seulement dans les fruits moux, comme dans les Pommes, Poires, Cerises &c. quand elles sont gatées, mais qui plus est dans ceux qui sont couverts des coques fort épaisses & fort dures, tels sont ceux, qui s'engendrent dãs l'interieur des Noix, dans les Noyaux des Prunes, des Péches &c. Quand ils sont pourris? sans doute, dira-t'on, ces substences sont trop solides, pour que des si foibles animaux puissent les penetrer si aisement, pour y introduire leurs œufs, d'ou les Vers qu'on y

observe, doivent naître ? il est bien plus probable qu'ils prenent leur être de la pourriture des matieres contenuës dans les nouyaux de ces fruits.

Je repons à la premiere & troisiéme question tout ensemble, en disant, qu'on ne doit point trouver fort particulier, que des Papillons, des Mouches, & d'autres insectes penetrent sans beaucoup de peine avec la pointe de leur queüe, la substance de certains fruits, & méme celle des nouyaux, pour y introduire leurs germes. (Ce qui toutefois n'arrive que quand les fruits commencent à venir.) Puîqu'on a remarqué plus d'une fois que des Vers naissent dãs le cœur des arbres les plus durs, aprez que certains insectes y ont deposé leurs œufs, en perçant avec leur queüe la substance de ces arbres, & qu'on en voit paroitre dans l'ẽdroit, qu'ils auront percé. C'est ce que le fameux Mr. Malpigius dit avoir experimenté plusieurs fois.

Quand à la seconde question. Je dis que si toute sorte de gens ne vo-

missent pas également des Chenilles des Crapaux, & generalement d'insectes de toute nature? C'est parce qu'ils n'auront point pris de leurs seminaires avec les alimens, qu'ils auront mangé? que si par hazard ils en prenent, ils les brisent si fort par la mastication qu'ils sont hors d'état de pouvoir s'expliquer dans leur corps, pour s'acroitre au point de leur état naturel, à cause de la desunion des particules, qui composent leur insensible masse; ou de ce que le sel acre exalté de certains estomacs, mis en action par une chaleur trop forte dissout & brise de telle sorte les lineamens contenus dans les germes, qu'il leur est impossible de s'y developer.

Pour marque que cela est ainsi, c'ét quil y a des personnes d'une telle constitution, qui ne rendent jamais, pas méme des Vers, qui sont si familiers à l'homme? De là vient aussi qu'on voit rarement vomir des animaux de cette nature.

Il faut pourque cela succede; que le ferment & la chaleur de l'estomac

de ceux qui tõbent dans le cas, soint d'une telle proportion & à un tel degré de moderation, qu'ils puissent seconder l'explication de ces seminaires & leur accroissement aussi, sans quoi ils ne s'épanoüiroint jamais.

Pour moi je crois que le ferment de ces ventricules doit être doucereux, & leur chaleur tiede. Ce fait se prouve demonstrativement par les Vers que les petits Enfens rendent, ausquels ils sont plus sujets que les personnes adultes, par la raison que je viens de dire. Je toucherai cette matiere un peu plus amplement dãs le dernier chapitre.

Le deuxiéme exemple d'animaux vomis contre nature, est d'une Fille, d'un nommé Jean Lacroix Defifoit vilageois, de la Paroisse de Bessieres diocese de Tolose, âgée de quatorse à quinse ans. Laquelle aprez avoir trainé une vie languissante pendant un assez long-temps vomit environ l'an 1650. en Août (par des remedes que M. Bauduër Chirurgien de Bessieres lui fit prendre) plusieurs ani-

maux en vie semblables, aux Salamendres d'eau, que nôtre malade vomit, qui ne surprirent pas moins le Chirurgien & les spectateurs, que ceux de M. Mercié.

Cette histoire ma été raportée par plusieurs personnes du lieu même dignes de foi, qui ont parlé à la fille, & veu les Animaux qu'elle vomit. Mr Bauduër la laissée par écrit dans les observations qu'il a faites, cõme une chose fort remarquable.

Je ne m'arêterai point à donner ici une ample explication en particulier de cette histoire, ni de toutes les circonstances qui l'accompagnerent : celle que j'ai donné pour les precedentes, sufira assez pour faire connoitre, que la generation des Salamendres d'eau dans le corps de cette Fille, & la cause des Simptomes qu'elle eut ne sont point du tout ou du moins fort peu diferentes de celles de M. Mercié. Car puisqu'elles ont rendu en vomissant des animaux de la méme espece, il n'est point de doute que la cause de la generation des uns & des autres n'ait été la mé-

me, & qu'il n'y ait eu beaucoup de raport entre les constitutions de ces deux Filles. Voila deux exemples arrivez de nôtre tems ? Consultons encor les écrits de plusieurs graves auteurs; nous y trouverons des semblables cas.

On lit dans les Obseruations de Schenkius Medecin, qu'un Charpentier âgé de quarante ans, fut atteint d'une douleur d'estomac si crüelle, pendant prez de deux ans, qu'il en venoit souvent à toute extremité, & aiant consulté les plus fameux Medecins de son païs, pour aporter quelque soulagement à des maux si sensibles, il ne pût jamais en être soulagé, quoi qu'il fit : Enfin il fut obligé de recourir à Schenkius, qui lui aiant fait prendre par deux diferentes fois un remede Emetique, vomit avec d'autres matieres pituiteuses, un insecte long d'environ quatre travers de doigts, assez gros, aiant la tête rouge, polie, ronde, & de la grosseur d'un gros pois ; le reste de son corps velu, avec une queüe à façon de croissant, apuyé sur quatre pieds,

deux de chaque côté: le malade n'eut pas plutôt vomi cét animal qu'il fut dabort gueri. Schenkius surpris de la figure de cet animal le fit voir à d'autres Medecins fort éclairez, qui lui avoüerent n'avoir jamais veu un semblable Monstre.

Il y avoit un bon Vieillard dans le lieu, continuë-t'il, qui quoi qu'il ne fut pas Medecin declara en leur cõpagnie, qu'il avoit veu un Religieux qui avoit vomi, un Animal semblable à celui de ce Charpentier; c'ét ce que le fameux Schenkius raporte avoir veu lui-méme. Pour s'en asseurer, on n'aura qu'à lire la huitiéme observation de son troisiéme livre. *Schenk. observ.* VIII. *lib.* 3. *fol.* 363.

Par la description que cét Auteur fait de cet Animal, on juge qu'il devoit étre une Salamẽdre, ou dumoins qu'il aprochoit de prez cette espece d'insecte.

Marcellus Donatus raporte dans ces histoires admirables, qu'un Medecin de sa Ville, apellé Antoine Capriana lui avoit asseuré plusieurs fois, qu'un Gentilhomme de Man-

touë nommé Laurens Zaffard, étant malade d'une fievre bilieuse,&d'une douleur d'estomac insuportable, vomit un Ver,qui vequit pendant sept heures, long d'un pan, aiant deux cornes flexibles à sa téte,& cent piés de chaque côté, rengés avec une simetrie admirable, desquels il se servoit pour se soutenir,& pour marcher; de plus il étoit, d'une couleur tirant sur le rouge,& un peu plat par dessous *Marcellus Donat. hist. mirab. cap.26.*

Gesnere dit dans le troisiéme livre de ses Epitres, qu'une femme malade d'une pleuresie,rendit par les selles un espece d'Escarbot en vie,noir, aiant de longs pieds, des cornes flexibles avec des articulations, plein d'une matiere purulente, long d'environ deux pouces. *Gesner. l.3. epist. p.94.& ejusdem operis l.p.22,*

Dodonée nous aprend, qu'une fille âgée de neuf ans, rendit aussi par les selles, plusieurs Vers en vie, semblables à des Chenilles,fort courts, aiant plusieurs petits piés, & velus, c'est dans ses annotations qu'il dé-

crit cette hiſtoire. *Dodon. in annot. ad cap. 58. beniv. de abdic.*

Il eſt tres-dificile à comprendre que tous ces étrangesanimaux aient eu d'autre origine, que celle dont nous auons parlé.

Il n'eſt pas neceſſaire de décrire ici un plus grand nombre d'exemples, des perſonnes qui ont rendu des Animaux en vie, d'une nature extraordinaire, ſoit par haut ou par bas, ſans que les Auteurs, qui les raportent en aient attribué la cauſe au malefice, ni au delà des êtres materiels; ceux-là nous doivent ſufire pour nous aſſeurer, que celui de M. Mercié n'étant pas plus ſingulier, ni plus extraordinaire qu'eux; ne doit pas non plus y étre raporté.

Neanmoins comme ces evenemẽs ſurprenens, n'arrivent que fort rarement, & que pluſieurs perſonnes ne ſe perſuadent qu'auec beaucoup de peine; ou s'ils les croient, en cherchent la ſource au dela du ſenſible & du naturel: je traiterai d'vn dernier exemple, qui quoique moins rare que les precedens, & qui pour

être plus familier, & cõmun préque à tout homme, n'a guere rien de particulier, ni de diferent à la nature de ceux que je viens de décrire.

C'eſt de la generation & de la nutrition des Vers, qui naiſſent dans le corps de l'homme, dont j'entens parler, qui ne diferent tout au plus, que du plus ou du moins, à celle de tous les divers & ſurprenens Animaux, qu'ont rendu les perſonnes dont ces Auteurs parlent. C'eſt ce qui doit être éclairci diſtinctement dans ce dernier chapitre.

CHAPITRE X.

Les Vers qui naissent en nous, & que nous rendons communement, nous doivent servir d'exemple tres-asseuré, pour être convaincus que les divers Animaux que M. Mercié a vomi n'ont point été un éfet du sortilege, ni des productions fortuites de la pourriture de la matiere ramassée dans son corps, comm on la voulu soutenir: puisque la cause productive de ceux-là, aussi-bien que de ceux-ci, ne sont que les germes, dans lesquels leur premier être est renfermé en abregé. Remedes vermifuges. Conclusion de tout l'Ouvrage.

S'Il est rien, qui dût plus evidemment autoriser le sentiment de ceux, qui pensent, que les insectes de M. Mercié, ont été produits de la corruption de la matiere, ce seroit

les Vers qui s'engendrent dans nôtre corps, ni aiant guere de perſonnes qui ny ſoint peu ou prou ſujetes dãs le cours de leur vie; plutot pourtant en certaines ſaiſons de l'année, & en certaines maladies qu'en d'autres: comme on voit ordinairement dans les Fievres malignes, qui viennent en Eté, & en Autonne; & que quelques-uns ont apellé Vermineuſes, parce qu'elles ſont cauſées par les matieres alterées qui ſe trouvent ramaſſées dans les premieres voyes de ceux, qui en ſont attaquez; dont les Vers (à leurs avis) prennent infailliblement leur premier étre. Mais parce que c'eſt directement contre la raiſon, & l'experience qu'on le pretent; nous prendrons la liberté de dire, que ce ſentiment eſt inſoutenable, dans lequel il n'y a point la moindre aparence de verité.

Nous dirons de plus, que s'il étoit aſſeuré, que les Animaux étranges, que cette Fille vomit, euſſent été un efet du ſortilege, comme des gens éclairez l'ont voulu; parce diſent-ils, que ces Animaux ont été de plu-

ſieurs eſpeces, & produits dans le corps humain, d'une maniere inuſitée, & entierement contre-nature; il faudroit croire par le méme raiſonnement, que les Vers que nous rendons cõmunement ſont des productions de cette méme cauſe; c'eſt à dire du malefice. Celle là a vomi, de quatre eſpeces d'Animaux diferens entr'eux en figure, en grandeur, & en nature, &c. On rend auſſi de quatre eſpeces de Vers, qui diferent entr'eux en figure, en grandeur & en nature &c. Or qui s'eſt jamais aviſé de dire, que la cauſe des diferens Vers que nous rendons ſoit un ſortilege, je ne penſe point qu'il y ait eu jamais perſonne, qui ſe ſoit imaginé cette chimere. Donc ſi la cauſe productive des Vers, qu'on voit rendre tous les jours aux perſonnes, n'eſt point raportée au malefice? A quoi bon y raporter celle des animaux extraordinaires; que Marie Mercié a vomi: on ne voit pas qu'il y ait plus de raiſon pour l'une, que pour l'autre production, toutes les deux reconnoiſſant la méme ſource;

mais non point telle, que le comun du vulgaire se le persuade. Comme nous allons demontrer.

De tout tems, on a crû pour certain, & méme à l'heure qu'il est, la plus part du monde croit positivement, sur tout ceux qui n'ont aucun étude; que les Vers qui naissent en nous sont precisement des productions de la seule corruptiõ de la matiere, contenuë dans les premieres voies. Ce qui n'est point ni ne pût être, qui plus est, mais parce disent-ils, qu'ils remarquent, que là où il y a des Vers, soit en nous, soit hors de nous, il s'y rencontre toujours de la pourriture; comm'on pût voir préque dans tous les fruits pourris, dans les viandes corrompuës, dans les arbres cariés, & dans plusieurs autres sujets alterez; ils ont delà pris occasion de croire, & de dire pour positif, que les Vers s'en engendroint. En quoi certes ils se trõpent visiblement. Car pour que cela fut vrai, il faudroit necessairement, que là où il y a de la corruption, il y eut en méme-tems des Vers; ce qui se

demontre faux par les experiences, que nous auons déja raporté dans le chap. 6.

Que si on veut en être plus asseuré, on n'a qu'à mettre dans la Machine de Mr Boile telle quantité de viande qu'on jugera à propos, elle se corrompra infailliblement aprez quelques jours de sejour, quoiqu'on en ait pompé l'air; sans qu'il y ait pourtant aucun Ver, qui nous paroisse sensible, se servant méme du Microscope pour les y mieux decouvrir; ce qui n'arriveroit pas si cette viande s'étoit corrompuë à découvert; car pour lors on y en verroit en quantité; marque indubitable, qu'ils doivent naitre, de toute autre cause, que dela corruption de la matiere quelle quelle soit, laquelle nous regardons simplement comme leur cause occasionelle, & non point leur cause productive.

Quand je dis, que la pourriture des viandes n'est que la cause occasionelle des Vers, c'est pour donner à entendre, que la desunion & la dissolution des Fibres, qui composent

les chairs, ne permettent pas seulement un libre passage aux seminaires qui y sont portez par quelque cause que ce soit ; mais encor elles se rendent plus propres, & plus favorables par la fermentation, qu'elles soufrét, à faire developer & nourrir ces seminaires ; parceque pour lors leurs parties en sont plus tendres, & plus divisées; c'est aussi la raison pourquoi les Vers naissent plutot, & plus facilement dans les matieres ainsi alterées, que dans tout autre sujet; de la vient que le vulgaire infere fort mal à propos, que les Vers viennent de la pourriture des viandes, qui n'est tout au plus que leur cause adjuuente.

Les Vers donc étant au nombre des insectes rempans, & aiant demõtré ailleurs, que ceux-ci, ne sauroint étre produits que par des germes, qui en sont leur cause immediate, il faut necessairement, que la generatiõ de ceux-là procede de la méme cause; toute la dificulté consiste à savoir d'oú viennent ces germes, d'où les Vers, que nous rendons pren-

nent leur premier étre; qui eſt ce qui pût faire le plus de peine aux eſprits qui ne conſiderent que l'écorce des choſes.

Ces œufs viennent probablement de trois endroits. 1°. Ils peuvent voltiger en l'air, où ils auront été dechargez par d'autres inſectes, & tõbant ſur les alimens que nous prenons nous les avalons ſans y faire aucune reflexion, & quand bien nous y en fairions, nous ne pourrions l'éviter, à cauſe de leur extreme petiteſſe qui s'échape à nôtre veüe. 2. Ou ils ſont depoſez ſur les viandes que nous mangeons, par d'autres Animaux qui s'arrétãt deſſus, les y laiſſẽt gliſſer; cõme ſont les Mouches, les Papillons, &c. 3. Ou bien enfin ils ſont produits en nous mémes par quelque autre Ver, qui aura precedé; car il n'en faut qu'un ſeul, pour en produire une infinité d'autres, *omnibus requiſitis.*

Dés qu'une fois nous avons reçu interieurement ces œufs avec les alimens, ils commencent ſelon la diſpoſition, le temperement, & les hu-

meurs qu'ils rencontrent dans les premieres voies des personnes, à s'y developer, nourrir, grossir, à pû prez de la méme façõ, & par les mémes raisons, que les Animaux que nôtre affligée vomit, s'engendrerent dãs son corps; lesquels bien souvent pour n'étre pas si rares, ni si surprenãs que ceux-là, ne restent point à causer de tres-violens Simptomes, & méme la mort, comm'on a veu arriver quéq. fois sur tout aux petits Enfens.

Nos predecesseurs ont reconnu qu'il se produisoit dans l'homme, de quatre espece de Vers diferens entr'eux: Ils ont apellé ceux de la premiere *Teretés* qui sont des Vers rõds longs, & les plus comuns à l'homme. Ceux de la seconde *Ascaridés*, qui sont minces, petits, & deliez, semblables à ceux qu'on voit dans les Fromages. La troisiéme sont les *Lati vermés* ou *fasciæ* la nature de ces Vers, c'est d'étre terves, larges, & extremement longs? rarement observe-t'on, naitre en nous de cette espece de Vers. Cependant il y a des Auteurs qui disent dans leurs é-

Gal. cõ. in aph. 26 s. 3.

crits en avoir veu deux ou trois fois en leur vie. Enfin la quatriéme & la derniere espece des Vers, ausquels l'homme est sujet, est celle qu'on nomme *Cucurbitini*, parcequ'ils ressemblent en quelque façon aux graines de Courge; on en voit souvent des semblables, dans les foies de Moutons, quand ils sont gâtez, sur tout dans les conduits bilaires, ce que j'ai moi-méme observé en faisant la dissection de cette partie.

L'Eté & l'Autonne favorisent plutot leur naissence, que l'Hiver ni le Printemps: La raison de cela vient, de ce que durant ces Saisons, préque tous les Insectes pondét leurs œufs? tantot en les deposant sur les fruits, qui sont pour lors en assez grande abondance, pour qu'un chacun en mange: tantot sur les viandes que nous prenons en y rodant tout au tour: tantot en l'air d'où ils tombét sur elles. Voila pourquoi il y a pour lors plus de Fievres Vermineuses qu'en tout autre temps de l'année; dans lesquelles nous découvrons presque toujours des Vers; ausquels

le plus souvent on attribuë trop legerement la cause, provenant plutot des matieres qui occasionent leur generation que d'eux-mémes.

Les temperemens pituiteux & phlegmatiques sont pour l'ordinaire plus sujets aux Vers *Cæteris paribus*, que ceux qui sont d'une constitutiõ plus chaude, & plus seiche: parceq; ne digerant que d'une maniere imparfaite les alimens qu'ils mangent; soit à cause de la lenteur de leur ferment digestif, qui se trouve émoussé & embarassé parmi les matieres sulphureuses, dont leur estomac & les intestins sont inondez : soit par le défaut d'une chaleur active, qui y doit mettre en action les sels acres dissolvans, pourque la digestion en soit plus exacte, ils restent à demi digerez dans les premieres voies; de sorte que les œufs qu'ils auront pris ensemble avec les alimens, se trouvant dãs leur entier sans aucune dissolution de leur lineamens, viendrõt à s'expliquer, à se nourrir, & à grossir, suivant le plus ou le moins de nourriture, qu'ils prendront, c'est un

fait que l'experience rend incontestable.

Particulierement à l'égard des Enfens, qui commencent à manger, donc la chaleur & le ferment de leur foible ventricule, se trouvant plus moderez, qu'en ceux qui sont plus avancez en âge, & ne digerant les alimens qu'ils prenent, qu'à moitié donnent occasion à la production de ces insectes de la maniere que je viens de proposer.

Si je dis, quand les petits Enfans commencent à manger, c'est pour faire connoitre, que les Enfens qui tétent seulement ne rendent préque jamais des Vers, hormis qu'on leur donne à manger, & à téter tout ensemble. La raison de ce phenomene est, que prenant leur nourriture sans qu'elle se communique à l'air exterieur, les œufs que les insectes y laissent tomber, ne peuvent point se méler avec le lait, pourveu qu'ils les prennent en tétant. Car quoique le lait pris de cette façon se corrompe & s'aigrisse facilement dans leurs petits estomacs, ils n'en sauroint ja-

mais naitre des Vers, contre le sentiment de ceux qui pensent, qu'ils sont produits de la corruption des alimens: mais il leur cause plutot des vomissemens de lait grumelé, des tranchées, des fleux de ventre, des Coliques, & d'autres Simptomes de cette nature;

Que si au contraire on les fait tantot manger, tantot téter, ils sont pour lors plus sujets à en rendre, parce qu'alors leurs seminaires sont pris avec les alimens, qu'on leur dõne, sur tout si c'est de la viande, ou du fruit, où ils s'atachent plutot que ailleurs à cause de leur douceur. Or désque ces seminaires sont dans leur corps, il ne faut point douter qu'ils ne s'y expliquent bien-tot à la rencontre du mélange du lait avec la viande, qui étant s'il faut ainsi dire, comme leur element, font qu'ils se developent dans peu de tems; ce qui paroit, non seulement par ceux quils rendent: mais encor par les convulsions, les Sincopes, & les mouvemẽs Epileptiques, dont ils sont souvent l'unique cause, en irritant ou mor-

dant les Fibres nerveuſes des parties où ils reſident : juſques-là, qu'on en a veu qui ont percé les Membranes des Inteſtins d'outre en outre.

Premiere Objection.

On objectera ſans doute, que ſi ces ſeminaires voloint en l'air, cõme nous voulons, nous en prendrions toujours enſéble avec l'air que nous inſpirons dans le paumon ; où trouvant beaucoup de matieres pituiteuſes, & une chaleur temperée, qui eſt ce qui leur faut pour ſeconder leur naiſſance, ils y devroint enfin éclore & ſortir par l'expectoration ; ce qui eſt contre l'experience : car on ne voit point ſortir de la poitrine des Vers, ni en Touſſant, ni en Expirant du moins pour l'ordinaire, donc &c.

Réponſe.

On ne nie point abſolument, qu'õ ne puiſſe introduire dans les bronches du paumon de ces ſortes de ſeminaires avec l'air que nous reſpirons, mais ils ſont obligez d'en ſortir bien-tot aprez, par les expiratiõs que nous ſommés neceſſitez de fai-

re ; de sorte que n'y sejournant pas long-tems, ils ne peuvent avoir, non plus le loisir d'y éclore : Ajoutez à cela que cette partie se trouvant naturellement plus chaude que l'estomac, par raport à la plus grande quãtité de sang, qu'elle reçoit: (ce qu'on voit par la dissection qu'on en peut faire sur le paumon d'un animal en vie) elle en dissoudroit tous les principes, quand méme ils s'y arréteroint ; quoiqu'au fons, il n'est pas impossible, qu'il y en puisse naitre.

Seconde objection.

Nous lisons dans des observatiõs de nos Auteurs, qu'on a trouvé en disséquant des Cadavres humains ; des Vers dans la substance du cerveau de quelques uns ; dans le cœur & dans le foye de quelq. autres &c. on ne pût pas dire en ces cas, que ces Vers aient été produits par le moien des œufs ; puisque ces parties n'ont aucune communication avec l'air exterieur, ni avec les alimens corrompus dans le ventricule & dãs le cours des intestins. Donc il est bien plus constant, qu'ils n'y sont

venus que de la pourriture ramassée dans ces parties éloignées du commerce des autres.

Réponse

Qui a une teinture de l'économie du corps humain, n'aura pas grand peine à répondre à cette objection, en faisant voir que ces seminaires, pris avec les alimens, étant extremement deliez, & comme des atomes, enfilent avec le chile les emboucheures des venes lactées, qui sont dispersées tout le lõg des intestins gréles, qui se trouvant sufisément dilatées par la chaleur naturele du corps donnent un libre passage au chile, & aux seminaires des Vers confondus avec lui; d'où ils sont portés dans le reservoir de Pequet, delà par le Canal torachique jusques à la vene cave, où se mélant avec le sang, ils roulét avec lui dãs toutes les parties du corps; d'où vient, qu'il n'y en a point aucune, dans laquelle il ne s'y puisse engendrer des Vers par l'explicatiõ, & le developement de leurs germes; voila pourquoi, il ne faut pas étre surpris, si on a trouvé des Vers dans

le cerveau, & dans d'autres parties internes des Cadavres humains, sans qu'il faille en venir pour cela à la pourriture des humeurs, qui n'est pas capable d'en composer un seul, pour si petit qu'il soit.

Si ces seminaires mélez avec le chile circulent avec le sang dans les visceres de nôtre corps, & qu'il s'en develope quelqu'un ; tantot dans la substance interieure du cerveau; tantot dans les ventricules du cœur ; & ailleurs comm'on a remarqué quelque-fois? d'où vient donc demandera t'on, que les Enfens qui tétent, ne prenent point de ces seminaires avec le lait qu'ils succent, & ainsi rendre des Vers, quoi qu'ils n'aient point d'autre nourriture. Car soit que le lait vienne du sang ou du chile directement ; duquel de deux qu'il se fasse, il pût en quelque façon y avoir de ces germes, par la supposition precedente, & cependant l'experience nous aprend, que les petits Enfens, qui ne prenent d'autre aliment, que le lait de leurs nourrices, ne sont jamais sujets aux Vers ? qu'elle doit

être la cause de ce Phenomene.

On peut l'expliquer par deux raisons fort naturelles. La premiere est, que les tétons des femmes étant cõposez d'un nombre considerable des glandes; la liqueur dõt le lait se cõpose, est ẽ obligatiõ de passer & repasser pour se depurer dãs la substãce de ces glandes, qui étant d'une tissure assez compacte ne laissent couler, que le lait le plus pur, & denüé des parties heterogenes, & sur tout de ces seminaires; c'est la raison pourquoi les Enfens qui le succent ne sauroint rendre des Vers. La seconde est, que quand bien il s'en échaperoit quelqu'un avec le lait, il se dissoudroit entierement, à cause de toutes les alterations & fermentations, qu'il seroit necessité d'ẽdurer, dans le cours qu'il fairoit, tant dans l'estomac, dãs les veines lactées, & dans les tétons des Nourrisses que dans le ventricule des Enfens.

Aiant expliqué clairement; qu'elle est la cause legitime, & occasionelle des Vers qui naissent en nous; le nõbre de leurs especes; ceux qui y sont

plus sujets ; les saisons ; les alimens, & les constitutions les plus propres à faciliter leur production, le lieu où ils se produisent le plus souvent ; & les funestes accidens qu'ils causent quelquefois en nous? il ne sera point hors de propos pour l interét public de raporter ici, avant de finir cet ouvrage ; les remedes les plus specifiques pour prevenir les aproches de ces familiers ennemis du genre humain, & pour les faire mourir, ou les chasser, quand une fois ils se sont emparez de nous.

On doit tacher de les prevenir par les moiens suivans. 1°. C'est d'eviter autant qu'on pût, que les vivres ne restent point trop exposez à l'air exterieur, durant le tems chaud, sur tout la viande, les fruits, & toute sorte de laitage, par les raisons susdites. 2. De ne pas en prendre une trop grande quantité à la fois, parcequils restent indigestes par la dis-proportion qu'il y a du fermẽt de l'estomac avec une trop grande quantité d'alimens; ce qui donne occasion à la generation des Vers de la maniere que

j'ai dit. 3. C'eſt d'attendre que la digeſtion de ceux qu'on a déja pris, ſoit faite, avant que d'en reprendre d'autres. Voila pour ceux qui mangent. 4. Quand aux Enfens qui ſont à la Mamelle on fait fort mal de les faire manger, ſi on pût l'éviter; hormis qu'on ne les veüille ſevrer entierement, autrement il eſt mieux de ne leur donner qu'à téter, ſi on veut prevenir les Vers; car tandis qu'ils téteront ſeulement, comme nous avons dit, ils n'y ſeront pas ſi ſujets. Ce qui n'a point été inconnu à un de nos plus celebres Auteurs de l'antiquité. *Gal. cõm. aph. 26. ſec. 3.*

Avant d'en venir à la deſcription des vermifuges, il importe de ſavoir plutot & de cõnoitre les Simptomes que les Vers ont acoutumé d'exciter en nous, ce qu'on pourra à peu prez preſumer par les picotemens, & les irritations qu'on ſent à l'eſtomac, ou dans les inteſtins; les cardialgies, les envies de vomir, les vomiſſemens, les raport aigres: les aſſoupiſſemens, ſur tout aux Enfẽs; la demẽgeaiſon du nez: les mouvemens epileptiques: les

tranchées & les douleurs de ventre; la Fievre: les Convulsions, & principalemẽt par ceux qu'on rend. Tous ces Simptomes peuvent être causez par les Vers, & par les matieres verminеuses, qui croupissent dans les premieres voies: il n'est pas fort difficile d'en rendre raison. Notez que tous ces accidens ne se manifestent pas toujours à un seul; mais tantot plus aux uns, tantot moins aux autres, selon la disposition qu'ils trouvent dans les corps des personnes.

Les Vermifuges ou pour mieux les Vermicides sont des remedes propres à faire fuir les Vers, ou à les tüer, par les parties dont ils sont cõposez. Il y en a de plusieurs especes, les uns sont Amers & Aigres, les autres Absorbants, & Huileux, lesquels étant de diferente nature entre eux, agissent aussi diversement. Outre les internes il y en a encore d'externes; mais parceque nous n'estimons pas qu'ils soint d'une grande utilité, nous n'en parlerons que fort succintement.

Les Vermifuges Amers sont les

eaux distillées de tous les Chicoracées : de Pourprier : des Noix. La petite Centaurée, le Camedris, l'Hypericon, l'Absynthe, l'Abrotanum, le Zedoaria, L'escordium, le Semencontra. L'infusion de Rhubarbe, le Syrop de Chicorée, de fleurs de Pechers: en un mot tous les Amers pris en substance solide dans des Opiates ; ou en liquide dans des potions, sont tres-bons à tüer les Vers, ou à les faire sortir hors des intestins. Parceque ces remedes abondant en un sel essentiel disproportioné, aux humeurs, & aux parties qui composent les Vers, quand ils les penetrẽt, font qu'ils murent, ou qu'ils fuyent pour les éviter : outre que les Amers par leurs sels Alcalis corrigeant les acciditez douceureuses des premieres voyes, elles ne sont plus en état de leur servir de pâture, d'ou vient qu'il faut qu'ils murent, ou qu'ils sortent dehors. Aux petits Enfens on peût leur faire prendre le Syrop de chicorée composé, ou celui de fleurs de Pecher depuis demi once jusqu'à une, ou une & demi.

Tous les Acides, comme l'esprit de Nitre, de Soufre, de Vitriol, de Sel comun. Le suc de Limons; d'Orange; de Berberis; de Grenade, &c. le Mercure doux: sont des remedes eficaces contre les Vers; ils agissent en dissolvant la tissure des Vers par leurs pointes aiguës & tranchantes; aussi remarque-t'on que les Vers qu'on rend aprez avoir pris de ces remedes sont tous dissouts, & cõme calcinez; ce qui prouve evidẽment, que ces sels penetrant la substance des Vers en écarte, divise, & dissout les Fibres de leurs parties.

La decoction du Mercure crû dãs l'eau comune, est aussi bonne pour les faire mourir, sur tout quand on en boit a jun, ce qui ne vient probablement, que de ce que par la decoction qu'on fait de l'Argent-vif, il s'échape quelqu'une de ces particules substantielles dans l'eau, qui étant prises avec elle font cét éfet.

Les huilleux sont ceux qui par leurs parties rameuses & branchuës bouchent telement les pores, & les trachées des Vers, par où ils respirẽt

que ne pouvãt plus recevoir l'air qui leur eſt neceſſaire. Ils étoufent enfin. Tel eſt l'huile comun ; l'huile d'Amendes douces & ameres; les emulſions faites avec les ſemences de citrons, d'Orange, de Pourprier, de Chicorée, &c.

Enfin les Vermicides abſorbants ſont ceux qui abondant en Alcalis terreſtres,& ſtiptiques,ſerrent ſi fort la tiſſure de leurs Fibres, en abſorbant les humiditez, qui les rendent ſoubles,&pliantes pour ramper plus facilement ; que ne pouvant continuer leur mouvement vermiculaire, ils ſe deſſechent enfin peu à peu en mourant.La Coralline,les yeux d'Ecrevice, les Coraux; & generalemẽt tous les Coquillages preparez, ont cette proprieté, à cauſe de leurs parties terreſtres & desAlcalis dont ils ſont compoſez.

On pourroit mettre de ce nõbre la poudre de Vipere;mais il y a plus d'aparence,qu'elle les tüe par ſon ſel Alcali volatil ; qui penetrant par ſa tenuité juſques dans leur interieur, briſe ſi fort la conſiſtence,& l'union

des principes de leurs humeurs, qu'elles ne peuvent plus circuler dans leurs petits vessaux pour y excercer leurs fonctions ordinaires, c'est ce qui fait qu'ils cessent de vivre.

Mais le plus seur & le meilleur de tous les Vermifuges, quand on cõjecture qu'il y en a, par quelqu'un des Signes que j'ai raporté, c'est d'en venir promptemẽt aux purgatifs un pû forts, qui enlevent tout d'un coup, non seulement les Vers, mais encor les matieres, ou leurs germes se couvent. Car si on ne travaille qu'à faire mourir ceux, qui sont déja developez, il est dangereux, qu'il n'en reste quelques uns dans la matiere vermineuse qui repullulant de nouveau, produiront toujours les mémes accidens qu'auparavent; particulierement dans les Fievres malignes, qui sont accompagées des Vers.

Il est méme expedient de faire infuser dans les purgatifs quelqu'un des remedes susdits; comme seroit un peu d'Absinthe, de petite Centaurée, de Rhubarbe, de Camedris,

ou de Semen-contra, qui rempliſſent tres-bien toutes ces indicatiõs.

Les remedes externes ſont ceux qu'on aplique ſur l'eſtomac, ou ſur le nombril de ceux, qui en ſont atteints, & s'ils ont quelque lieu, ce n'eſt qu'à l'égard des petits Enfens, auſquels on ne pût en faire prendre d'autres par la bouche, tel eſt l'Aloës, la Coloquinte, les Huilles ameres, l'onguent d'Artemiſe &c. dõt on en pût faire des fomẽtations, des Cataplaſmes, ou des Linimens; l'éfet qui en reſulte ne vient que de ceque quelques unes de leurs particules ſe gliſſant par les Pores des peaux & des Membranes vont juſques dans la Cavité du Ventricule & des Inteſtins, ou trouvant les vers, leur donnent la mort, par la mẽme raiſon que nous avons demontré que les amers pris interieurement agiſſent ſur eux; ce qui à la verité paroit tres dificile. Il ſeroit bien plus probable de dire que ces Corpuſcules circulant avec la maſſe du ſang, ſont entrenez avec lui, juſqu'aux vers pour les tüer? ſupoſé que le cas ſoit vrai.

Au reſte ſi je me ſuis écarté quelquefois de mon ſujet, dans l'explication de cet'Hiſtoire, je ne l'ai fait que pour rendre mon hypoteſe plus claire,& plus intelligible à ceux qui en voudront avoir une entiere connoiſſance;& j'oſe me flater de croire, pour peu qu'on conſidere de prez les raiſonnemens que j'y propoſe ; qu'on ne ſera pas fort éloigné de mõ ſentiment. Toutefois je n'y ai rien avancé , que je n'aie taché de le prouver par des raiſons fort naturelles,par des experiences faciles, à cõnoitre & à executer, & par des exẽples averez.

Que ſi on doute que nôtre hypoteſe touchant la generation des Inſectes par le moien des œufs , n'ait rien de probable ; on n'a qu'à jetter ſeulement les yeux ſur la productiõ des Animaux en general & en particulier ; on verra d'une veüe generale : que les Inſectes rempants, par exemple,produiſẽt leurs ſemblables par les œufs , comme ſont , les Serpens, Viperes, Vers, Vermiſſaux, Limaçons, Chenilles &c. & generale-

ment tous ceux qui n'ont point des piéds pour se soutenir & pour marcher.

Les Insectes qui marchent, ou qui sautent, n'enfentent point leurs petits d'une maniere diferente à celle des precedens; comme on remarque sensiblement aux Poux, Puces, Punaises, Fourmis, Cloportes, &c. c'est à dire par les œufs qu'ils pondent, & qu'on voit aux lieux de leur residence.

Les volans en font de méme. Les Mouches, les Papillons, les Abeilles, les Bourdons, les Vers à Soie qui font assez communs dans cette Province; en un mot tous les Insectes volants ne sauroint mettre au jour leurs petits fœtus, que par les œufs qu'ils déchargent.

Les Poissons avec le reste des animaux acatiques, tant Amphibiques qu'autres: les Oiseaux tant domestiques, que champêtres demontrent à nos yeux, quil faut de necessité pour la propagation de leur espece, qu'ils pondent des œufs, d'où sortent leurs semblables, comme de leur principe.

Enfin les decouvertes de ce dernier siecle nous assûrent positivemẽt que tous les Animaux, qui vivent dans les eaux, qui rempent sur terre, & qui volent en l'air: (sans méme en excepter l'hõme) ne sortent du sein de leurs meres que renfermez, en abregé dans des germes, ou dans des vesicules qui ressemblent à des œufs sur tout dans leur principe.

Rien n'empéche, qu'on ne puisse dire à peu prez la méme chose, à l'égard des Plantes, qui sont aussi formelement envelopées en retraisi dãs leurs semences, qui sont cõme leurs œufs, qu'elles pondent, & que la terre couve, par la fermentation que les rayons du Soleil y excitent, quãd on les y a semées.

Aiant une fois examiné ce que je viens de dire avec aplicatiõ d'esprit? trouvera-t'on impossible, que les Vers qui naissent en nous: les Chenilles que Mr. de M.... a rendu: les Animaux acatiques que M. Mercié a vomi; & ceux des autres exemples, quelques singuliers que soint ces cas: aient peu provenir des œufs?

certes il est tres-dificile à concevoir, que leur generatiõ proviene de toute autre cause q; de celle-là? pour moi, je ne puis comprendre, qu'elle se fasse autrement.

Une des plus grandes dificultez touchant la productiõ des Animaux est de savoir, s'il y en a qui puissent en produire d'autres, qui leur soint diferens en espece, en figure, & ẽ nature: je n'entends point parler ici des Monstres, ces exemples sont extraordinaires, & contre-nature: mais je dis dans l'état naturel & pour l'ordinaire? en verité la chose est fort obscure; cependant s'il y avoit rien qui dût me le faire croire, ce seroint les œufs que les Mouches déposent sur la viande, puis qu'on observe qu'il en nait des Vers, quand ils se sont developez, ce que j'ai moi-méme experimenté? toute-fois je ne voudrois pas nier, que ces Vers qui sont entierement diferens de leurs meres, ne pûssent successivement prendre la figure, & la nature des Mouches, qui les ont mis au jour.

Les Vers à Soie par exemple, de

Vers qu'ils étoint il y a peu de tems se changẽt insensiblement enfermez dans leurs coques en Papillons, qui ont quatre aîles & plusieurs pieds, où ils pondent méme leurs œufs, il en pourroit étre de méme des Vers, qui procedent des germes des Mouches, & ainsi des autres : c'est pourtant ce que je n'ai point encor remarqué, quoique l'exemple des vers à Soie semble nous faire connoitre, que la chose n'est point impossible.

Ceux qui voudront avoir des notions plus claires de la nature des Animaux, tant en general qu'en particulier n'auront qu'à lire les Histoires que plusieurs ont écrit fort au long, touchant cette matiere: je n'en dis ici precisement, qu'autant qu'il m'est necessaire pour rẽdre plus plausible l'explication de mon sentimẽt sur la veritable cause de la generatiõ des horribles Insectes que M. Mercié vomit, qui sont le principal sujet de cet Ouvrage: mon dessein n'étant point d'en donner une description generale de chacun en particulier, il s'en fairoit des volumes entiers : il

suffit que j'en donne une idée assez distincte, quelque succinte qu'elle soit, pour comprendre clairement, que leur generation ne pût proceder en aucune façon de la matiere corrompüe, en quel sens qu'elle se rẽge, & quelle figure qu'elle prẽne: mais elle viẽt uniquemẽt des œufs q. les femelles, depofent, aprez avoir été fecondez par l'esprit prolifique des mâles: dans lesquels tous les premiers principes des Animaux, quels quils soint, sont formelement envelopez.

Je souhaiterois avec plaisir que mon opinion eut le bõheur de plaire à tout le monde: mais comme il y a beaucoup d'esprits, qui ne se laissent point facilement entrainer à la nouvauté, quelque evidence qu'elle cõtiene, & quelque probabilité qu'elle rẽferme: de peur de faire tort à leurs fausses preventions: je n'espere point non plus avoir cet avantage d'eux. Je serois toujours assez satisfait, quand les personnes capables de juger de la verité des choses naturelles, auront prononcé un jugement favorable pour mon hypotese, aprez en avoir

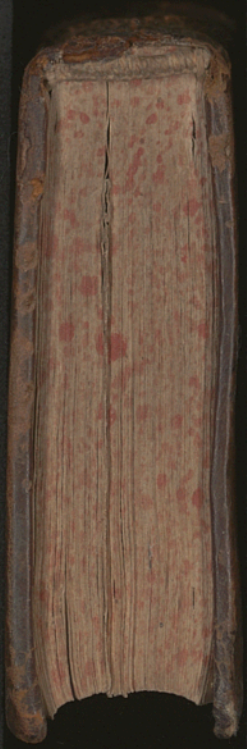
peſé toutes les raiſons qui l'apuïent. Que ſi on n'y trouve point toute la force d'eſprit, & toute la pureté de la langue, qu'on pourroit eſperer: c'eſt parce qu'en fait des raiſonnemens phiſiques, on doit plus s'attacher à developer la verité des Phenomenes, par des raiſõs claires, & intelligibles à tout le monde, comme j'ai taché de faire; qu'à chercher un ſtile ſublime & relevé, qui bien loin de faire entendre diſtinctemẽt ce qu'on veut dire, ne fait que le rendre ſouvent plus obſcur & plus dificile à concevoir. C'eſt auſſi la raiſon, qui m'a obligé de m'étendre un pû plus ſur cette matiere que je n'aurois deu, pour ne point tomber dans l'inconvenient, dont parle le Poëte quand il dit.

Hor. de Art. Poët. *Dum brevis eſſe laboro obſcurus fio.*

FIN.

LISTE

Des fautes les plus remarquables qui se sont glissées par mégarde dans l'Impression.

Page 3. de la Preface ligne 17. lisez ejections pour erections.
P. 10. l. 12. lis. qu'elle quelle soit.
P. 12. l. 21. lis. seminaires pour semaires.
P. 16. l. 9. lis. remarquons pour remarquerons. P. 2. de la mat. l. 14. lis. le pour ce. P. 14. l. 28. l. la nature pour sa.
P. 44. l. 18. lis. erré pour été.
P. 45. l. 17. lis. soint pour sont.
P. 51. l. 5. lis. ce qui est demontré.
P. 78. l. 28. lis. feut pour se.
P. 123. l. 6. l. malade pour maladie.
P. 129. l. 21. l. sans autre discution pour piscution. P. 138. l. 26. l. font pour fait.
P. 220. l. 15. l. interieurs pour exterieurs
P. 225. l. 28. l. de voint pour doivent.

Il faut mettre l'Estempe à la page 91. tournée du côté droit.